LES PARAS DEVANT L'O.N.U.

L'EXPRESS

11 AOUT 1960. — N° 478.

1,25 NF

UN GRAND REPORTAGE

Mlle CHANEL AU TRAVAIL

(pp. 15, 16, 17, 18.)

(Dalmas.)

UN SOLDAT DE L'O.N.U. AU CONGO

« Il faut que le monde ne se résigne plus à la guerre nulle part ou qu'il l'accepte partout. »

(François Mauriac, « Temps Présent ».)

* * * * *

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+taxes 8,52 %)
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOIS

Jeune Femme CAISSIERE cherche place mi-temps de préférence 1er ou 8e arrondissement Ecrire Mme BOUQUET, 9, rue des Deux Boules Paris 1er

HOTELS ET PENSIONS

MEGEVE, altitude 1.113 m. Station des 4 saisons HOTEL MONT-BLANC ★★★ Tél. 0.02, 0.03, 0.04 Ouvert toute l'année. Forfait 15 jours T.C. à partir de 495 NF. Direction : G. BOISSON

SAINT-VERAN (H.-A.). Alt. 2.042 m. HOTEL BEAUREGARD ★★ A. Tél. 2. Plus haut village d'Europe. Site incomp., repos, excursions, pêche. 300 j. soleil.

LA FOUX D'ALLOS (B.-A.) Dans le calme et la fraîcheur HOTEL LE DAHUT ★★ Pension à partir de 25 NF t.t.c.c Caveau dansant

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIERS RESIDENTIELS
KLE. 31-10

BONNES ADRESSES

PEINTURES des Grandes Mques. Rem. 20 %
VITRIFICATEURS des Grandes Mques. Rem. 20 %
PAPIERS PEINTS des Grandes Mques. Rem. 30 %
BODY 2, rue Cler PARIS-7e
de 10 h. à 20 h. sans arrêt, sauf lundi

DÉPANNAGES - SECRÉTARIAT

C.N.T.O. vous procure immédiatement
STÉNOS-DACTYLOS
BAL. 99-79 - PIG. 38-63 - TRI. 00-24

TRI. 11-57
Cabinet DUPUY
DEPANNAGE IMMEDIAT

MARCHANDISES (Achat)

C.T.S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

DIVERS

SITOGRAPHIE La sténo en une semaine
METHODES EUREKA
Villa « Les Lucioles » Bd Farot
SIX-FOURS LA Plage (Var)
Documentation contre deux timbres

SPORT CEREBRAL
LA PLUS GRANDE REVUE
DE MOTS CROISES
En vente dans tous les kiosques
Chaque Vendredi 0,50 NF

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17e

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Courrier

SOLUTION DU REBUS DE « L'EXPRESS »

(voir page 8)

(Une hirondelle ne fait pas le printemps.)
HUNE (*femme d'un Hun*) HIRONDELLE NŒUD FÉE PALE PRUN (*brun avec l'accent allemand*) TEMPS.

La réaction belge

Rarement la lecture du courrier de « L'Express » aura été aussi révélatrice que ces dernières semaines.

Ainsi, tous ces lecteurs belges sont prêts à accueillir le « message » de « L'Express » tant que la cible choisie est le colonialisme français et le nationalisme français. Mais voilà que se révèle un fait que ces grands esprits n'avaient pas entrevu : la Belgique aussi est jugée et condamnée par la presse anticolonialiste. Alors ce sont des cris d'indignation ou des cris de rage. Et cette stupidité qui explose : la France n'a pas le droit de critiquer la Belgique au Congo, car son comportement en Algérie, etc.

Comme si la France officielle critiquait la Belgique ! Et comme si « L'Express » qui la critique ne combattait pas la guerre d'Algérie que mène la France officielle !...

M. L.,
Bruxelles.

Les Afro-Asiatiques ont-ils toujours raison ?

Je vous écris pour vous dire mon désaccord avec l'attitude de « L'Express » dans la triste affaire congolaise.

J'ai vécu cinq ans dans ce pays et je sais que les races du Congo sont parmi les plus arriérées de toute l'Afrique. Les Belges ont fait là une très belle œuvre dans un pays, il ne faut pas l'oublier, qui est cinq fois grand comme la France. Naturellement ils ont commis de grandes maladresses. Il aurait fallu soit créer une élite indigène qui puisse encadrer la masse, soit n'accorder l'indépendance que beaucoup plus tard.

Mais enfin présenter les Belges comme des colonialistes à combattre, critiquer la solidarité que la France a montrée avec eux au Conseil de Sécurité est grotesque. On dirait que pour certains de vos collaborateurs les Afro-Asiatiques ont toujours raison et les Européens toujours tort !

Si les Européens ne se montrent pas solidaires vis-à-vis de toutes les races du monde, y compris les Américains et les Russes, ils perdront tout ce qu'il leur reste, ils seront ruinés et qui, dans ce cas, nourrira leur population ?

Votre haine de la guerre d'Algérie et du général de Gaulle vous entraîne souvent trop loin.

MAURICE REY,
professeur à l'Ecole des Mines,
Paris.

Les Flamands et les Noirs

La haine des Flamands au Congo s'explique de deux façons :

a) Comme un peu partout en Belgique, les postes *supérieurs* dans l'administration, l'Armée (surtout l'Armée !), les services diplomatiques, etc., se trouvent entre les mains de Belges francophones, donc des Wallons. Il me faudrait dix pages pour vous expliquer cela. Sachez uniquement ceci : les Flamands en Belgique ont été longtemps, et souvent encore, les économiquement faibles, donc, malheureusement, les moins « formés » au point de vue enseignement supérieur et de là les moins puissants. Cela change pour le moment, mais il faudra encore deux générations pour nous rattraper. (La première université flamande n'a été créée qu'en 1916 !)

Au Congo, les Flamands étaient les contremaîtres, les commis, les sergents, les petits chefs de service. C'est eux qui — au nom de leurs supérieurs francophones — devaient faire « marcher » les Congolais, avec toutes les méthodes « classiques » du colonialisme : fouet, tortures, etc. Ils ont eu tort, d'accord. Ils sont coupables, d'accord. Mais pas plus que leurs maîtres...

b) Les Congolais ont appris le français à l'école. Le néerlandais (le flamand) n'était pratiquement enseigné nulle part. Les Congolais ne comprennent rien à cette langue qui reste pour eux une langue secrète dont les Blancs se servaient entre eux s'il ne fallait pas que les Congolais comprennent ce qu'ils disaient. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour comprendre à quel point cela a blessé les Congolais.

Pour ce qui est de l'attitude des Flamands envers les Noirs : sachez que les journaux flamands ont été seuls pour reconnaître les torts des Belges. Les Flamands (je ne parle pas, bien sûr, des Flamands qui ont essayé au Congo de maintenir le régime colonialiste — de concert avec leurs maîtres wallons) sont sentimentalement portés vers les Noirs, comme ils considèrent que dans de nombreux cas et dans de nombreuses situations ils n'ont pas encore acquis en Belgique une indépendance totale.

J. K.,
Bruxelles.

Les cordons de la bourse

Nous n'avons pas à nous faire de souci pour les Congolais : l'Amérique améliorera notablement leur standing de vie. Et si elle ne le fait pas, la relève sera vite prise par l'U.R.S.S.

Mais, en Belgique, il convient d'extirper la conviction que le Congo reste notre Congo et que nous y avons des droits et des devoirs.

Le Congo n'est plus pour nous qu'un pays étranger et même hostile. Moins il nous verra, mieux cela vaudra. Mais cette rupture complète nous causera de graves difficultés économiques et financières. Nous devrons resserrer, d'un bon coup, les cordons de la bourse. Il faudra suspendre nos générosités néocolonialistes envers le Congo et porter tous nos efforts vers le Marché commun dans un grand mouvement d'austérité et de volonté de survivre.

Plus tard, lorsque nous aurons établi notre équilibre et que nous aurons à nouveau quelque argent disponible pour les pays sous-développés, c'est à l'O.N.U. que nous devrons le remettre et non au Congo, qui ne sera pour nous qu'un souvenir de saveur très mitigée.

E. SCHOUBEN,
Bruxelles.

Une leçon d'objectivité

Nous avons constaté dans les récents « Courrier » du journal que plusieurs lecteurs belges désapprouvent les articles de Jean Benoit et Jean Daniel. Ce n'est pas l'avis de tous, soyez-en persuadés.

Nous estimons, au contraire, que « L'Express » a donné une belle leçon d'objectivité à l'ensemble de la presse belge, laquelle, prise d'un délire de nationalisme extrême, nous a rebattu les oreilles avec des titres fracassants de « complot soviétique » ou les « violences communistes de Lumumba » et les leaders noirs traités de « macaques », etc.

DENISE et MICHEL ERLER,
Liège.

« La mémoire courte »

Si je comprends bien le raisonnement de J.-J. S.-S. (qui est d'ailleurs celui de Germaine Tillion), il faut suspendre les condamnations à mort des terroristes du F.L.N. (ou plutôt les exécutions), ne serait-ce que pour éviter les massacres représailles des innocents (comme celui qui vient d'avoir lieu sur 12 baigneurs algériens).

Cela se défend, je suis même d'accord, mais il ne faut pas oublier que c'était le même argument dont se servait Pierre Laval (et son gouvernement) sous l'occupation : si vous ne voulez pas que les Allemands fusillent d'innocents otages, arrêtez les attentats terroristes contre les autorités d'occupation — attentats qui, par ailleurs, ne hâteront pas la défaite des Allemands d'un jour... Ce raisonnement-là aussi se défendait, et là aussi j'étais d'accord. Quoique inversée, la situation était exactement la même.

Je m'étonne, d'autre part, qu'un homme aussi averti contre de Gaulle que M. J.-J. S.-S. puisse se scandaliser de la manière dont le général a refusé la grâce de Laklifi. Au contraire, ceci est bien dans la manière (toute empreinte d'humanité) de notre général.

M. J.-J. S.-S. a vraiment la « mémoire courte ». Qu'il se souvienne donc de quelle façon le même général, quinze ans plus tôt, a refusé la grâce d'un dénommé Robert Brasillach... Il est vrai que celui-ci n'était qu'un intellectuel de droite (fasciste lui-même) et non un terroriste F.L.N.

DOCTEUR B. DUMAS,
Lyon.

Vos « patriotes »

Comment pouvez-vous écrire que Laklifi et ses compagnons furent expulsés de l'audience ? Il faudrait en donner les raisons et non les camoufler en prenant les lecteurs pour des ignorants.

Si certains musulmans sont « patriotes », il faudrait d'abord connaître de quelle patrie ils se réclament car, pour ma part, je connais nombre d'entre eux qui se considèrent comme des Français et ils ont raison, ils n'ont rien à faire avec les « trublions » que vous entendez défendre et qui, comme un Castro, ne cherchent que des honneurs et de l'argent et non le bonheur du peuple. Qu'ils restent dans leurs palaces grâce aux rançons perçues par leurs sbires.

Pour terminer, permettez-moi de vous conseiller d'étudier le terme « patriote » et vous découvrirez « agir dans l'intérêt de son pays » avec abnégation.

MARCEL DELVILLE,
expert assurances,
Fontaines-sur-Saône.

La situation économique

M. Mendès France ne me paraît pas indiquer avec assez de netteté les responsabilités du gouvernement actuel dans la situation économique.

Le choix de 57 comme année de référence pour l'étude de l'évolution du pouvoir d'achat ouvrier et celui de 56 pour les réserves de devises empêchent de connaître l'exacte responsabilité du gouvernement Debré. La détérioration de la situation n'aurait-elle pas commencé bien avant l'avènement du président de Gaulle ?

De même, dans quelle mesure la présente fiscalité n'est-elle pas un héritage des régimes précédents ?

M. PULVÉRAIL,
Marseille.

[*Entre la IVe et la Ve République, la rupture n'est pas aussi nette en matière économique que dans le domaine politique. De plus, il est indispensable de se reporter, pour la comparaison, à la période d'avant* 1958.]

La réforme agraire en Italie du Sud

Votre rédacteur M. B., auteur de l'article « Le retour de Fanfani », sous-estime les réalisations de la Démocratie Chrétienne dans l'Italie Méridionale. Ces réalisations sont fort nombreuses, et des plus variées.

La Réforme agraire italienne n'a pas d'équivalent pour l'ampleur, en dehors des régimes communistes, tandis que pour sa « perfection technique » elle se classe nettement, à mon sens, en tête de toutes les opérations de mise en valeur connues à ce jour.

Il me paraît tout à fait dommage qu'un manichéisme politique de mauvais aloi détourne l'attention des Français de l'un des meilleurs modèles d'aménagement du territoire qu'on puisse leur proposer, au moment même où, devant leur « malaise paysan », ils manifestent plus de capacités démagogiques que d'imagination constructive.

P. IDIART,
Mean, Diré,
Soudan (Mali).

[*Les plans de la Réforme agraire italienne sont, en effet, un modèle. Et l'application qui en a été faite en plusieurs endroits montre bien leur valeur. Cette application n'a été malheureusement que sporadique, locale. Ses effets en Italie centrale et en Sicile sont plus lents que la dégradation provoquée par la pression démographique et le chômage. — M. B.*]

NOTRE CONCOURS

QUE FAIRE DU PALAIS-BOURBON ?

A la suite de la publication, dans le dernier numéro, des premiers dessins de Jean Effel indiquant quelques exploitations enfin rationnelles du Palais-Bourbon, inutilisé, nous avons reçu un grand nombre de suggestions de la part de nos lecteurs. Parmi ces envois, nous relevons notamment ceux de Mlle Cécile Daude, à Paris ; M. Morgenstern, à Antony; et du docteur Mottart, à Liège.

Cependant, les lauréats définitifs du concours seront désignés par Jean Effel lui-même, à qui nous transmettrons le dossier complet la semaine prochaine.

Pour stimuler l'énergie de nos lecteurs, Jean Effel leur donne de nouveau quelques idées cette semaine **(voir pages 10-11).**

Adresser les réponses à «L'Express», Service Concours, 91, Champs-Elysées, Paris (VIIIe).

Chaque lauréat recevra deux disques microsillons offerts par « L'Express », à son choix.

Courrier

Les catholiques en Chine

Un lecteur vous reprochait récemment de ne pas parler du « drame catholique » en Chine.

J'ai visité la Chine au mois de mai 1960. Je me suis intéressé à la situation des catholiques dans ce pays. J'ai pu m'entretenir avec l'archevêque de Pékin et un prêtre de Changhaï, assister à la messe à Changhaï. A Won-Han, j'étais malade, mais les amis avec lesquels j'ai fait le voyage ont assisté à l'office du dimanche.

Quelle est actuellement la situation de l'Eglise catholique chinoise ?

1° Le culte est célébré librement. La messe est célébrée six fois le dimanche à la paroisse Sainte-Marie à Changhaï. J'ai assisté à un office qui groupait environ 200 fidèles d'âges variés : les fidèles de 30 à 40 ans sont nombreux, les hommes l'emportent sur les femmes. Ce jour-là, 40 personnes ont communié, parmi elles des enfants. L'officiant a prêché durant un quart d'heure.

2° L'Eglise reçoit actuellement de l'Etat 40 % du revenu de ses anciens biens — il n'existe plus de propriété privée. Elle vit de ses revenus et des dons des fidèles.

La paroisse Sainte-Marie m'a donné l'impression d'une véritable aisance : par la richesse de la décoration florale et des vêtements sacerdotaux.

3° Changhaï compterait actuellement 40.000 fidèles et 70 prêtres. D'après l'archevêque de Pékin, il existe trois séminaires à Changhaï, Won-Han et Pékin. En fait, celui de Changhaï est fermé mais on semble espérer sa réouverture. Le séminaire de Pékin compte 100 séminaristes. Leurs études sont payées en partie par l'Eglise, en partie par leur travail. L'archevêque enseigne le latin et estime que le niveau des études est satisfaisant.

L'Eglise dispose de trois publications mensuelles.

4° Cette Eglise n'a pas la possibilité de s'opposer au gouvernement communiste. L'archevêque de Pékin m'a ainsi résumé la situation : « Liberté de religion, mais pas de rapport avec le Vatican qui est hostile au gouvernement communiste ». Un jeune prêtre de Changhaï : « Nous n'avons aucune confiance dans Jean XXIII encore pire que Pie XII ». Pour lui, le Vatican est au service de l'impérialisme américain. C'est à ce niveau que se situe le drame dont vous parle votre correspondant.

E. Frenay,
professeur,
Perpignan.

Epater le bourgeois

Cher Servan-Schreiber, « L'Express », pour le mois d'août, a donc choisi d'offrir à ses lecteurs le dé-bloc-notes de M. Siné. Celui-ci jouerait-il aux critiques littéraires maintenant ?

Je me permets de lui dire qu'il n'a rien compris au « Petit Prince » et par là même à Saint-Exupéry. D'un conte qui est la confession la plus intime de son auteur, il faudrait peut-être rapprocher le « Il n'y a pas d'amour heureux » d'Aragon.

Mais Siné ne doit guère aimer la poésie même sous forme de silence. Ayant fait métier (ou Siné-Cure) « d'épater le bourgeois » qui sommeille en chacun, il semble davantage aimer ce qui divise les hommes encore un peu plus.

C'est, il est vrai, Saint-Exupéry qui a écrit « *la grandeur d'un métier est peut-être avant tout d'unir les hommes* ». Cela ne saurait donc prévaloir !

Cher J.-J. S.-S., n'oubliez pas que « L'Express » a l'audience de jeunes de France mais aussi d'Algérie.

J'ai pu récemment m'entretenir longuement avec quelques « Algériens » déchirés par la « pacification ».

Il fut beaucoup question de « L'Express », de vous, de J. Daniel et de Mauriac, de ce dernier surtout.

Un peu d'Effel aussi, mais pas du tout de Siné.

J. F.,
Saint-Malo.

Pour tous vos transports
livraisons et déménagements

Select Transports

20, rue des Bernardins (V°)
DAN. 70-26

Comme des asticots

Mon cher Siné, permets-moi de te tutoyer, tu es un frère. Tes petits bonshommes, je les comparerais à des asticots. Ils soulèvent l'horreur des imbéciles ou des salauds ; comme les asticots, ils sont la propreté même.

On apprenait en classe de latin : « Castigat ridendo mores ». Il corrige par le ridicule. Les curés sont humanistes ; ils aiment les plaisanteries distinguées. Toi tu n'y vas pas avec le dos de la cuiller ! Combien tu as raison !

Ta verdeur et ta « vertu » témoignent de ton honnêteté foncière et de ton courage.

Quand on fait ce que tu fais, on est très seul. Le monde conformiste vous exècre. Le monde communiste vous méprise ; il ne prend au sérieux que les affaires du parti.

Personne ne s'inquiète de l'absence terrible de morale qui pèse sur le monde. Tu es un moraliste absolu. Sans cesse tu en appelles de l'hypocrisie à la justice.

Toi, tu fais une chose, et merveilleusement : tu désinfectes, tu nettoies.

J. Royer,
Grenoble.

Sur le père de Foucauld

M. Siné n'a pas dû, quoi qu'il en dise, être toujours le premier de la classe, car il est des assertions qui sont une merveilleuse démonstration d'ignorance.

Qu'il me permette toutefois de lui indiquer que le « petit frère universel », ainsi que Charles de Foucauld avait choisi de s'appeler, a été le premier à stigmatiser les tares de la présence française au Maghreb : son attitude à ce sujet ne présenta jamais la moindre équivoque, même si l'on déplore « qu'il ait admis que l'on pût associer les formes les plus secrètes de l'action militaire à une présence contemplative au monde ». Charles de Foucauld a toujours condamné les pratiques du colonialisme : il refusa même, une fois, de rencontrer un officier français coupable de sévices à l'égard des populations musulmanes. (Cf. « Charles de Foucauld », par Denise et Robert Barrat, p. 59.)

« C'est à ses fruits qu'on juge l'arbre », est-il écrit, et il serait bon que M. Siné jette aujourd'hui un regard du côté de la descendance spirituelle du frère Charles. S'il était mieux informé (il est vrai qu'on ne peut être à la fois humoriste et bien renseigné), M. Siné saurait que les Petits Frères et les Petites Sœurs de Jésus poursuivent, à travers le monde et singulièrement en Algérie, une œuvre silencieuse, toute consacrée au témoignage par l'Amour et la Fraternité, et d'une telle authenticité que les hommes de la Révolution algérienne ne l'ont jamais contestée. M. Siné prétend avoir de nombreux points communs avec François Mauriac : il est possible, mais sa rancœur contre le Père de Foucauld, il ne la partage pas avec l'auteur du Bloc-Notes, car François Mauriac ne saurait nourrir un tel mépris de la vérité et de l'Amour.

Alain Pacha,
professeur,
Sousse (Tunisie).

INDEX

- Congo : le 4 Août de l'O.N.U., par Jean Daniel 6-7
- Cuba : « Ça n'est pas si simple », par Françoise Sagan 23-24
- Mendès France : Les conditions du progrès . . 4
- Et si Nixon gagnait ?, par Joseph Alsop . . . 22-23
- Mlle Chanel au travail, par Madeleine Chapsal 15-16-17-18
- La décolonisation de Paris, par Art Buchwald . 31
- Que faut-il faire du Palais-Bourbon ?, par Jean Effel 10-11
- L'agenda de vacances de Siné 32

Sur Saint-Exupéry

En dehors de ses amis, Saint-Exupéry ne souhaitait voir que ceux dont la présence ou la connaissance pouvaient l'enrichir. A voir le jugement que vous portez, Siné, sur son esprit, il n'eût certainement pas désiré connaître la vôtre.

Jacques Plomb,
étudiant,
Genève.

Les Amis anti-Siné

Pauvre monsieur Siné, c'est lui qui trouve Saint-Exupéry « d'un esprit stupide et son « Petit Prince » affreux... ». Si, seulement, il avait la plus petite parcelle de la sensibilité et du sens humain de Saint-Exupéry, les lecteurs de « L'Express » seraient comblés. Quelle platitude dans cet agenda sans esprit aucun... Qu'il pense ce qu'il veut, mais écrire comme il le fait, c'est pénible et sans intérêt.

Quant au quatrième article daté du 1er août, où il dit : « J'ai toujours eu horreur des gens moches... » — là, il déraille complètement. Je voudrais la preuve que les gens « anti-Siné » sont moches. Pourquoi ne demanderiez-vous pas la publication des photos des lecteurs ? Ce serait un petit jeu amusant.

A votre disposition pour vous fournir la photo des Ami « Anti-Siné ».

S. Tribu,
Paris.

Une meilleure appréciation

Contrairement à un grand nombre de lecteurs de « L'Express », je tiens à vous adresser mes félicitations pour avoir obtenu un aussi large concours de Siné.

Les dessins et le style de celui-ci font, en effet, encore mieux apprécier, par comparaison, la finesse, la gentillesse, l'humour et la poésie des dessins et des légendes de Jean Effel.

A. Bostsarron,
Sceaux.

L'objecteur Henri Cheyrouze

Je veux vous parler de mes amis Nicole et Henri Cheyrouze.

J'ai connu Nicole dans un milieu d'Action catholique...

Elle a rencontré Henri Cheyrouze, journaliste à « La Vie populaire », hebdomadaire du mouvement de libération ouvrière. C'est un chrétien...

Henri est objecteur de conscience. Lorsqu'ils étaient fiancés, un soir, chez une autre amie et en présence d'un prêtre, nous avons essayé de leur montrer l'avenir qui leur était réservé si Henri persistait dans ses idées. Rien n'a pu les convaincre, ils sont de la trempe de ceux qui donnent leur vie pour leur foi.

Leur Foi, c'est d'abord la Foi chrétienne et c'est ensuite l'attachement total à une idée : « Ne pas me mettre dans une situation telle qu'il me soit demandé de tuer un autre homme. » En allant jusqu'au bout de cette idée, Henri s'est retrouvé en prison.

En ce moment, après sa troisième grève de la faim et une nouvelle condamnation, son état de santé inquiète tous ceux qui l'aiment.

Je pense qu'en France, le pays de la liberté, il y a place pour un homme généreux, loyal, sincère, prêt à faire n'importe quoi pour son pays, sauf tuer un autre homme, je pense qu'il doit y avoir un statut des objecteurs de conscience. Henri est prêt à servir son pays dans un service civil deux fois plus longtemps que dans un service militaire.

Ce statut, bien entendu, doit éliminer tous les tire-au-flanc, dont on n'a que faire et que, pour ma part, je méprise. Mais il doit permettre à un homme de cette trempe de faire autre chose que de croupir en prison. (Il a eu, en tout, une libération d'une journée pour venir au baptême de son fils Didier.)

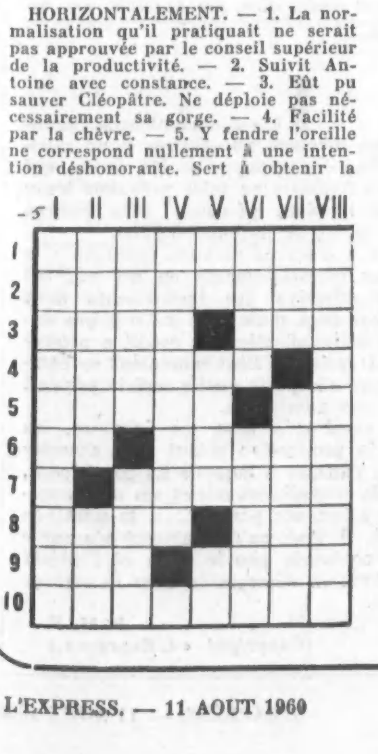
Denyse Perrimond,
Levallois-Perret.

LES MOTS CROISÉS DE VACANCES

Pendant les mois d'été, « L'Express », répondant à la demande de nombreux lecteurs, présente ici des problèmes de difficultés inégales.

● GRILLE N° 9 *(pour les plus patients)*

HORIZONTALEMENT. — 1. La normalisation qu'il pratiquait ne serait pas approuvée par le conseil supérieur de la productivité. — 2. Suivit Antoine avec constance. — 3. Eût pu sauver Cléopâtre. Ne déploie pas nécessairement sa gorge. — 4. Facilité par la chèvre. — 5. Y fendre l'oreille ne correspond nullement à une intention déshonorante. Sert à obtenir la coupe. — 6. Convient à la première personne. Plus on le lève, plus il paraît lourd. — 7. Un tour nous en sépare. — 8. C'est un système. Unique en France, multiple en Algérie. — 9. En balance avec son opposé, marque une certaine fatalité. Léger avantage sur la piste. — 10. Ne reprendra vraiment ce titre que dans un bon mois.



4	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	A	S	S	E	N	E	T
2	A	R	T	E	M	I	S	E
3	G	R	E	C	E	■	T	R
4	D	I	V	■	U	S	E	R
5	E	V	E	N	T	E	■	I
6	B	E	■	A	E	R	A	T
7	O	R	A	N	■	A	P	O
8	U	■	S	K	I	■	P	I
9	R	E	S	I	N	I	E	R
10	G	R	E	N	E	L	L	E

Solution du n° 7

VERTICALEMENT. — I. Serait aujourd'hui moins sévère pour les cuirs du service. — II. Inspiré par un jeune infirme. Répété par de faux sujets du sultan. — III. Père possible d'une sardine exceptionnelle. Surnom donné à la femme d'un serrurier. — IV. Mal vu par Cook. — V. Le repos y était général, un soir de lune en quartier. Agi lâchement, selon Vigny. Un volume entier ne suffirait pas à donner sa valeur. — VI. Plus vieux, à l'origine. Poli. — VII. Je n'oserais pas vous le dire. Ouvrier qu'il faut se garder de confondre avec un patron suspect. — VIII. Qualificatif mieux venu pour une voiture que pour sa conductrice.

● GRILLE N° 10 *(pour les plus pressés)*

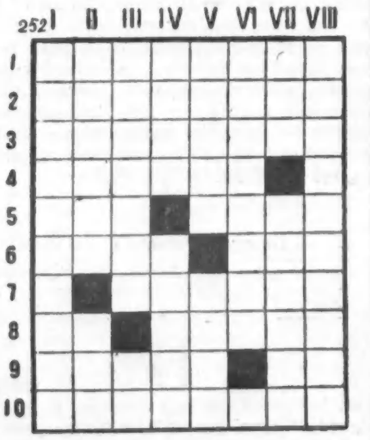
PROBLEME N° 252

HORIZONTALEMENT. — 1. Méprisé par le pur teckel. — 2. Touche ou à peu près. — 3. Marnes. — 4. Fâcheuse rencontre, qui encourut les sévérités de Boileau. — 5. En épelant, à mort. Entre deux eaux, reçoit beaucoup de vin. — 6. Se plaindre, en parlant d'un futur fournisseur de chaussures. Risque de faire manquer le dernier métro. — 7. N'est pas très facile, s'il s'agit de la centrale. — 8. N'a aucune prétention à concurrencer l'Amazone. On y trouve souvent de gros capitalistes, quand il est social. — 9. On y fait des machines et des étoffes, non loin de Zurich. Double initiale souvent vue au temps où la République était belle. — 10. A mis en musique un adieu à un meuble cher.

251	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	S	A	I	N	T	E	T	E
2	E	S	T	E	R	L	I	N
3	N	I	A	■	A	L	E	T
4	A	L	L	U	M	E	■	O
5	T	E	I	L	■	V	A	L
6	O	■	E	T	R	A	V	E
7	R	E	N	I	E	■	I	R
8	I	R	■	M	I	T	R	E
9	A	R	G	E	N	S	O	N
10	L	A	I	S	S	E	N	T

Solution du n° 251

VERTICALEMENT. — I. Un beau désordre, dont le caractère artistique est souvent fort contestable. — II. S'applique au ballon de Mas. Ses quarante ans de règne nous rajeunissent, si l'on peut dire, de vingt-neuf siècles. — III. Sont en forme de roue.



Deux voisines interverties. — IV. Battît à Niort, dirait Le Breton. Leur longévité ne va pas loin. — V. Descendus. Parti parfois pris rapidement pour éviter l'affliction. — VI. Permet de mettre la douve en état de service. — VII. Qualité de la République. Des boules permettent de ne plus la nourrir. — VIII. Ce que ne font ni les silencieux, ni les Ecossais de la légende.

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Vous avez montré, la semaine dernière, que la production française et ses progrès (c'est-à-dire en définitive le niveau de vie du pays) sont insuffisants au regard des résultats des pays voisins et des besoins qui découlent de l'accroissement de la population. Vous avez dit que 70 % des entreprises ne travaillaient pas à plein et seraient en état d'augmenter leur production. Comment obtenir cette augmentation ? Comment provoquer la demande qui la déclenchera ?

LES entreprises produisent tantôt des biens de consommation (et il est souhaitable que le pouvoir d'achat de la population soit en rapport avec leur production possible), tantôt des biens de production, des machines, des équipements, et là encore, il est souhaitable que les programmes d'investissements des entreprises soient en rapport avec ce que leurs fournisseurs peuvent produire.

Quand la demande pour la consommation et pour l'investissement dépasse ce que les producteurs peuvent fournir, il faut la freiner, sinon c'est la hausse des prix et l'inflation. Mais aujourd'hui la demande est plutôt faible et il faut donc l'encourager.

Côté consommation, le pouvoir d'achat de la masse est légèrement inférieur à ce qu'il était voici trois ans. Or, la capacité de production de l'industrie et de l'agriculture s'est accrue.

Il n'est évidemment pas possible de décider une augmentation massive et générale des traitements et salaires. Mais il n'y a pas de risque à relever le pouvoir d'achat à un niveau, de toute manière, supérieur à celui de 1957.

Toutefois, la relance devrait surtout être recherchée par l'augmentation des investissements qui comportent, eux aussi, d'ailleurs, des distributions de salaires, et retentissent donc aussi sur le volume de la consommation. Il y a des secteurs industriels où une augmentation des commandes pour l'investissement et l'équipement peut être satisfaite sans difficulté ; d'autres ne pourraient pas faire face à un surcroît de demandes ; là, existent des goulots d'étranglement physiques.

Dans le premier cas, il faut susciter la demande des entreprises utilisatrices ; dans le second cas, il faut desserrer les goulots d'étranglement et créer une capacité de production supplémentaire.

— C'est l'idée qu'on se fait, en général, d'un Plan.

OUI. Mais en France, nous n'avons pas un Plan à proprement parler.

Des spécialistes — qui figurent notoirement parmi les meilleurs d'Europe — sont chargés d'étudier ces problèmes ; mais que font-ils ? Ils procèdent à des analyses et à des prévisions, ils informent les ministres et l'opinion, ils font des suggestions. Mais ils ne décident pas et le gouvernement non plus (sauf dans des domaines limités : traitements du secteur public, d'investissements publics, etc.). Les décisions sont prises par les entreprises. Or, même les sociétés nationalisées sont loin de respecter toujours les orientations du commissariat au Plan.

— De quels moyens l'Etat dispose-t-il vraiment pour stimuler les investissements nécessaires ?

DANS le secteur privé son influence est très limitée. Il ne suffit pas de multiplier les exhortations pour que les entreprises se mettent à investir. Malgré avantages fiscaux, crédits offerts, subventions, les industriels français ont suivi, depuis quinze ans, une politique beaucoup plus timorée que leurs concurrents allemands, par exemple. Il faut, certes, que l'Etat soutienne les initiatives privées conformes au Plan, mais l'expérience montre que l'on ne peut pas se contenter de cela.

Pour que l'investissement global soit suffisant en volume, et pour qu'il soit convenablement « situé », il faut, dans une économie moderne, une dose importante d'investissements publics qui jouent un rôle pilote. Or, nous constatons aujourd'hui en France que les investissements de l'Etat, ceux des sociétés nationalisées et ceux du logement (largement financés par l'Etat) ne sont pas supérieurs en 1960 à ceux de 1959 qui était déjà une année médiocre.

Les investissements publics facilitent cependant l'aménagement des régions déshéritées. On a beau offrir aux sociétés privées des avantages multiples, elles répugnent à s'installer par exemple en Bretagne ou dans la Basse-Loire où existe cependant de la main-d'œuvre inemployée. Si l'on veut ranimer Brest ou Saint-Nazaire, l'Etat doit prendre en charge la création d'unités de production nouvelles.

Enfin, et surtout, l'action directe de l'Etat lui permet de contrôler les secteurs dominants de l'économie, d'être sûr, à chaque instant, qu'ils ne s'opposeront pas à sa politique et au Plan.

Comment assurer un vrai progrès économique en France.

— En résumé, selon vous, la conjoncture actuelle devrait permettre une relance calculée de la consommation privée, de l'investissement privé et — jouant un rôle moteur — de l'investissement public. Mais l'augmentation de la demande n'entraînera-t-elle pas une hausse des prix, et un cycle d'inflation ?

DANS de nombreux secteurs — et notamment pour les biens d'équipement — il existe, nous l'avons vu, une capacité de production inemployée. Là, on peut faire face à une demande accrue sans risque de hausse. En matière agricole (particulièrement pour la viande), aucune pénurie ne menace. Il ne reste donc que les rares industries où le plein emploi est atteint : là, un danger de hausse existe et il faut agir avec prudence, et faire une politique souple, adaptée aux situations particulières (dans certains cas, par exemple, importer plus).

— Tout ce que vous venez de décrire constitue, en quelque sorte, une méthode de gestion de l'économie telle qu'elle est. N'est-il pas nécessaire en France d'aller au-delà et de prévoir des mesures de réforme fondamentales ?

IL faut distinguer en effet la gestion courante et les transformations profondes. Les améliorations que l'on peut attendre d'une meilleure politique quotidienne sont loin d'être négligeables. Mais elles restent, bien sûr, limitées dans la mesure où cette politique se heurte à des résistances puissantes, à des intérêts organisés, à des structures périmées. C'est pourquoi des modifications plus larges sont nécessaires.

Elles peuvent s'opérer paisiblement par les procédures démocratiques, comme on l'a vu en Angleterre, dans les pays scandinaves, etc.

Mais si ces procédures ne fonctionnent pas efficacement, si des forces conservatrices, des groupes d'intérêts enkystés dans l'économie font obstacle aux progrès, alors ceux-ci s'opèrent par voie de mutations brusques.

En France, les résistances aux transformations les plus nécessaires ont toujours été obstinées, elles ont paralysé les tentatives même modestes des partis de gauche. C'est pourquoi il y a eu des poussées violentes, en 1936, en 1945...

Depuis 1945, aucune réforme véritable n'a vu le jour. La démocratisation de l'enseignement, la décolonisation, le régime foncier et le logement, les circuits de distribution des produits alimentaires, la lutte contre l'alcoolisme... n'ont fait l'objet d'aucune décision courageusement arrêtée et énergiquement appliquée. On n'a vu qu'empirisme et improvisation au hasard des émotions et des épisodes. En fait, les structures politique et économique étaient ankylosées, le moteur du progrès, grippé. D'où le découragement populaire, d'où le succès du parti communiste et aussi le succès du OUI au référendum de 1958.

Seulement, les problèmes n'ont pas plus avancé depuis deux ans qu'avant ! Aussi ne soyons pas surpris si demain, à la faveur d'un incident politique aigu, des problèmes de fond et de structure réapparaissent brusquement. Que les « colonels » et les « ultras » tentent un putsch, que la classe ouvrière et la jeunesse s'y opposent victorieusement, la crise ne se dénouera pas par de simples changements de surface, une Constitution plus démocratique, l'abrogation des lois scélérates de M. Debré et une épuration dans l'Armée. Non, les Français exigeront, dans un cas de ce genre, que soient mis à la raison ceux qui se seront révélés comme des ennemis de la volonté populaire de réforme ; ils voudront éliminer les causes de freinage, de privilèges, de malthusianisme ; garantir enfin le plein emploi, l'expansion et une meilleure répartition sociale.

Ces réformes conformes aux besoins du XXe siècle, il aurait mieux valu les réaliser à froid ; mais puisque l'égoïsme et l'esprit réactionnaire s'y sont opposés, elles risquent de ne se réaliser qu'au cœur d'une crise politique.

— La Ve République n'a-t-elle pas fait aboutir quelques réformes ?

LE nouveau régime a fait preuve d'une abondance législative remarquable ; la procédure des ordonnances facilitait sa tâche et tout n'est pas mauvais dans les textes promulgués. Mais je vous défie d'en trouver un seul qui restera, comme sont restées les lois de la Révolution et du Consulat ; pas un seul qui mérite le nom de réforme. Non, la Ve n'a pas remis en route le moteur grippé, de la IVe. Sur les problèmes de structure, ceux qui touchent le fond des intérêts, le siège des décisions économiques, la répartition vraie du pouvoir et des richesses... le nouveau régime n'a rien changé. Comme le précédent, il se contente de gérer.

C'est la cause du malaise et du désappointement actuels.

Un jour, il y aura une crise, un choc entre les forces de ce pays, momentanément assoupies. Ce choc sera peut-être d'abord politique (opposition de la masse du pays à la pression fasciste née de la guerre d'Algérie), mais des conséquences économiques et sociales en découleront inévitablement.

— Vous voulez dire, par exemple, des nationalisations ?

IL est évident qu'on prendra alors les mesures nécessaires pour assujettir à l'Etat les groupes et les forces qui jusqu'ici ont toujours su faire prévaloir leurs intérêts sur l'intérêt général. Cela pourra prendre la forme de nationalisations.

Mais il y a d'autres moyens efficaces : le contrôle des investissements en est un. Et l'utilisation effective des instruments dont l'Etat dispose déjà mais qu'il ne sait pas exploiter. La nationalisation du crédit a prouvé que des entreprises d'Etat pouvaient se comporter comme n'importe quelle société privée ! Cela n'est pas admissible.

Il faut aussi qu'à tous les échelons, les agents de la production soient plus associés à la vie de l'affaire à laquelle ils participent, il faut qu'ils connaissent mieux ses développements, ses aléas, ses possibilités, la politique qu'elle suit, il faut qu'ils puissent s'assurer qu'elle ne contrarie pas le Plan et l'intérêt collectif. C'est la démocratie dans le secteur économique.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Les paras et l'O.N.U.

UN gouvernement démocratique et représentatif a été intimidé par quelques régiments de ses propres parachutistes dans une province coloniale au moment où le sort de la paix dépendait directement de son autorité sur son armée : voilà le nœud de la crise, derrière les fausses nouvelles quotidiennes qui nous sont présentées.

M. Hammarskjoeld, avant d'obtenir un vote unanime du Conseil de Sécurité (sauf la France et l'Italie) en faveur d'une action énergique et immédiate, l'a bien dit, élevant pour la première fois en sept ans sa voix habituellement douce : *« La présence des troupes belges au Katanga est la principale cause de la crise et leur retrait doit être rapide, total et inconditionnel ».* Et encore *« Aucune considération ne doit plus maintenant être invoquée pour retarder le retrait des troupes belges. Je n'hésite pas à dire que, dans cette affaire, le sort de la paix et de la guerre est directement en cause ; et je ne parle pas du Congo ».* La motion votée par le Conseil de Sécurité, U.R.S.S. et U.S.A. compris et conjoints, est plus catégorique encore : elle invite la Belgique *« à retirer immédiatement ses troupes de la province du Katanga ».*

Là est le problème. Ni M. Tschombé d'Elisabethville, ni M. Lumumba de Léopoldville, ne sont les vrais protagonistes du drame. Le gouvernement de Bruxelles, ayant décidé, raisonnablement, une politique (l'indépendance du Congo), s'est trouvé soudain en face de la non-obéissance des officiers belges basés au Katanga et résolus à soutenir leur créature locale, M. Tschombé, pour « sauver le Katanga belge ». Ainsi se noua le drame (1).

D'UN côté, le pouvoir politique légitime, établi par un processus démocratique incontesté, ayant défini une ligne de conduite conforme aux intérêts du pays, appuyé par la grande majorité de l'opinion. De l'autre, une faction : la communauté blanche du Katanga, qui, au nom de la civilisation et de l'anticommunisme (M. Lumumba étant aisément présenté comme un valet de Moscou) mit dans son jeu l'encadrement militaire local.

Au départ : d'un côté, la nation belge ; de l'autre, trois régiments de paras-commandos à 5.000 km de Bruxelles. Qui allait l'emporter ?

La question, en principe, est risible. Les régiments sont isolés, et le gouvernement est tout-puissant, il n'a qu'à commander, il sera obéi, et s'il ne l'est pas, il n'a qu'à couper les vivres et les munitions aux militaires réfractaires pour les amener à la raison en quelques jours. Si l'on songe, en outre, que le sort de la démocratie en Belgique, de la race blanche en Afrique Centrale, et éventuellement de la paix dans le monde, en dépend, on n'ose même pas imaginer que le gouvernement bruxellois ne fasse pas preuve de ce minimum d'autorité...

L'événement tourna autrement. Une campagne de propagande foudroyante montra au public belge « les femmes et les enfants » menacés par les atrocités noires si les paras évacuaient; on décrivit les « viols de religieuses » au Congo ; on créa un sentiment d'humiliation patriotique. Bref, on renversa l'opinion. Qui « on » ? Personne, en particulier, une chaîne de gens irresponsables : les organisations d'ultras sur place (M. Achille Gavage est à Elisabethville ce que M. de Sérigny est à Alger) ; des intérêts financiers qui, un moment décontenancés, se précipitent sur l'occasion (dans ce cas précis : la Société Générale au Congo) ; des militaires sincères dont l'esprit de croisade est vite exalté ; des agences qui entendent flatter les sentiments de leurs clients ; une presse sans courage qui exploite l'émotion ; des politiciens qui plient sous l'orage. En quelques jours, le gouvernement est isolé, intimidé, menacé.

La Belgique n'est plus alors derrière son gouvernement parlementaire, elle est de cœur avec un colonel, hier inconnu, le colonel Guy Weber, qui soutient M. Tschombé à bout de bras contre l'O.N.U., et le bon sens.

(1) Voir, en particulier, le récit de Jean Daniel en pp. 6 et 7.

(Agip.)

LES PARAS-COMMANDOS BELGES FÊTÉS A BRUXELLES.
Comme l'affaire d'Ethiopie avant la guerre d'Espagne.

D'UNE manière ou d'une autre, la crise du Congo, elle, va sans doute s'éteindre sous la pression conjuguée des grandes puissances. Mais la question qui s'est posée entre Bruxelles et Elisabethville n'en sera pas réglée pour autant. C'est, en miniature, ce qui se prépare, pour le monde, entre Paris et Alger, dont le 13 Mai n'a été qu'une préface, et qui va prendre des dimensions considérables maintenant que l'U.R.S.S., la Chine, l'Afrique et l'Asie s'apprêtent à soutenir ouvertement le nationalisme en Algérie, comme au Congo.

C'est aussi ce qui s'est produit, dans des circonstances différentes, mais par un mécanisme de même nature, entre Washington et le Pentagone sur l'affaire de l'avion U.2.

Bref, c'est LE problème : mobilisée, comme elle l'est face au monde communiste, la démocratie occidentale peut-elle éviter que le pouvoir de décision ne tombe aux mains des militaires ?

CETTE immense question est celle de notre génération. Nous dirons seulement que les raisons d'être pessimistes ne nous paraissent pas décisives. Que M. Pflimlin puis le général de Gaulle, que le Président Eisenhower, et que M. Eyskens aient finalement plié les genoux et choisi de couvrir les soldats au lieu de les mater, ne prouve pas qu'il doive inévitablement en être ainsi. La démocratie a des ressources infinies à condition de ne pas en avoir peur — à condition d'y croire.

Si l'on s'adresse au peuple clairement, et par tous les moyens dont on dispose, si on lui explique l'enjeu véritable, si l'on dénonce les responsables au lieu de s'incliner devant leurs décorations et leur prestige ; si l'on dégonfle les campagnes « patriotiques » au lieu d'essayer de les capter ; si l'on mobilise l'opinion populaire pour briser les factieux ; si l'on renonce à regarder l'ordre comme la vertu et la masse comme un monstre ; si l'on ose enfin risquer même le sang pour faire respecter, à tout prix, le principe fondamental de la suprématie du pouvoir civil qui, seul, peut éviter de futurs holocaustes ; alors la démocratie représentative aura une chance à l'Ouest.

LA paix du monde, désormais, en dépend. L'affaire du Congo est un coup de semonce avant la grande épreuve sur l'Algérie ; comme l'affaire d'Ethiopie le fut avant la guerre d'Espagne. Ce ne sont pas les méchants communistes qui risquent de déclencher la troisième guerre mondiale, mais nos militaires irresponsables si nous nous résignons à les laisser faire. Si nous continuons à les fêter comme des héros au lieu de les traiter comme des fonctionnaires — ce qu'ils sont.

Il n'est pas bienséant de le dire aussi crûment ; mais telle est la leçon des événements.

J.-J. S.-S.

NATIONS UNIES

Le 4 août de l'O.N.U.

Pour M. H., le Congo, c'est la crise mondiale. Pour l'homme de la rue, c'est un imbroglio incompréhensible. Jean Daniel éclaire l'affaire par le récit de ce qui s'est passé sur place.

QUE s'est-il passé le jeudi 4 août, à Elisabethville, lors de la visite de M. Ralph Bunche ? C'est après cette visite que M. H. a décidé de surseoir à l'entrée des troupes de l'O.N.U. au Katanga. C'est après la décision de ce dernier que les Russes ont publié un communiqué menaçant, que la Guinée et le Ghana ont offert à M. Lumumba d'occuper le Katanga, que des tribus se sont entr'égorgées dans deux provinces du Congo et que l'on a été, selon les termes mêmes du Secrétaire Général des Nations Unies, au bord d'un conflit mondial. C'est enfin à la suite de la visite de M. Ralph Bunche dans la capitale katangaise que les Nations Unies ont subi de toutes parts les critiques les plus acerbes.

Ce jeudi, vers 15 heures, l'avion de M. Bunche et de ses deux adjoints atterrit près d'Elisabethville. A l'aérodrome, pour recevoir le délégué de l'O.N.U., aucun ministre katangais ne s'est dérangé. Seuls deux diplomates belges sont là, le comte d'Aspremont-Lynden et M. Robert Rothschild. Presque au même moment le Premier ministre du gouvernement du Katanga, M. Moïse Tschombé déclare, parlant de M. Bunche : « *Je vais recevoir un agresseur.* » Un peu plus tard, « l'homme fort » du régime katangais, M. Munungo, chef d'une tribu très importante et actuellement ministre de l'Intérieur, tient une conférence de presse au cours de laquelle il annonce la mobilisation générale au Katanga, en précisant que la décision en a été prise au cours d'un conseil des ministres où le Président Tschombé et le général commandant les troupes belges au Katanga « *ont étudié les mesures à prendre en vue de la visite de M. Bunche* ». Tel est l'accueil réservé à l'envoyé de M. H....

« Comme les Hongrois... »

A 17 heures, M. Bunche se rend à la résidence de M. Moïse Tschombé. Il trouve en face de lui un homme de trente-neuf ans, sobrement vêtu, dont le visage rappelle celui de M. Houphouet-Boigny. M. Tschombé a la parole facile, le discours « réaliste » et le timbre ferme. Il sait faire un exposé. Il a décidé de convaincre son interlocuteur qu'il n'est pas « une marionnette » ; qu'il exprime les aspirations profondes de son peuple ; et qu'enfin il est, lui, un leader responsable qui n'accepte l'aide des Belges que dans la mesure où cette aide consolide l'indépendance du Katanga et contribue à augmenter le revenu des Katangais. Il est habile et connaît à fond le dossier qu'il plaide. Il sait qu'il s'adresse à un représentant de l'O.N.U., Prix Nobel de la paix et il affirme : « *Si les casques bleus entrent au Katanga, nous lutterons et nous mourrons comme les Hongrois* ».

M. Bunche est Américain : M. Tschombé lui fait le procès des attaches communistes de M. Lumumba. L'O.N.U. ne veut pas s'immiscer dans les affaires intérieures d'un pays : M. Tschombé démontre qu'il s'agit d'un problème très ancien, et d'une opposition non pas entre Belges et Congolais, mais seulement entre Congolais. En tout cas, sur l'essentiel, à savoir la réaction des Katangais à l'éventuelle entrée des troupes de l'O.N.U., M. Tschombé est formel : elle sera interprétée comme une immixtion dans les affaires katangaises et elle sera combattue jusqu'à la mort. L'O.N.U. portera la responsabilité de désordres effroyables.

La seconde manche

La porte est-elle complètement fermée ? Non : M. Tschombé fait au passage quelques allusions. Evidemment, il pourrait s'entendre avec le président de la République du Congo, M. Kasavubu, mais avec M. Lumumba ce n'est pas possible. Bien sûr, si un projet de confédération de provinces autonomes du Congo était adopté,

(A.F.P.)

LE COMTE D'ASPREMONT-LYNDEN.
Une mise en scène à grand spectacle.

alors rien ne s'opposerait plus à l'entrée des troupes de l'O. N. U. M. Tschombé ne serait plus sous les ordres de M. Lumumba, il reconnaîtrait l'autorité de M. Kasavubu et il ne verrait aucun inconvénient à remplacer les troupes belges par les troupes des Nations Unies. Même dans ce cas, il vaudrait tout de même mieux que ce ne soit pas des troupes noires. Les soldats du Ghana représentent l'expansionnisme africain de M. N'Krumah, et ceux de Guinée l'impérialisme soviétique.

Peu à peu, M. Bunche doit tirer une conclusion : quelles qu'en soient les origines, le conflit se traduit aujourd'hui par une opposition déchaînée de deux hommes : MM. Tschombé et Lumumba. L'un et l'autre ne peuvent faire partie de la même solution. Il y a toutes les chances pour qu'une guerre éclate si un tiers force la solution et, d'ailleurs, l'O.N.U. ne saurait être juge de la représentativité de l'une des deux personnalités en conflit. On assure que sans les troupes belges, M. Tschombé ne serait rien. C'est possible. Il faut donc que les troupes belges partent, avant que les troupes de l'O.N.U. n'entrent au Katanga.

M. Ralph Bunche s'apprête le vendredi 5 août à rentrer à Léopoldville faire son rapport à M. H., mais il ne quittera pas le sol katangais sans qu'on lui ait préparé une dernière et impressionnante mise en scène. L'avion venu chercher M. Bunche est annoncé. M. Munungo, ministre de l'Intérieur, est averti par un officier de renseignements belge que cet avion contient des officiers de l'O.N.U. Il convient donc de ne pas le laisser atterrir. Aussitôt on rend l'aérodrome impraticable. Des fusils-mitrailleurs sont mis en batterie. M. Munungo déclare à M. Bunche : « *Je vous préviens que nous allons tirer sur l'avion, vous feriez mieux de monter à la tour de contrôle et d'avertir vos amis qu'ils doivent retourner et renvoyer un avion vide* ». Après une demi-heure de négociations, il est convenu que l'avion pourra atterrir, mais que personne n'en sortira sous peine d'être abattu. Ce qui fut fait. Le dernier mot de M. Munungo à M. Bunche sur la passerelle, c'est : « *Dites à votre patron que lorsque nous disons que nous allons tirer sur les troupes de l'O.N.U., nous ne rigolons pas* ».

Après le récit que lui fait M. Bunche de son voyage, M. Hammarskjoeld tire, seul, sa conclusion : les troupes belges doivent quitter le Congo d'urgence, tout le Congo, y compris le Katanga et les deux bases antérieurement cédées à la Belgique par les Congolais. Il ne rend pas publique sa décision et il est alors couvert d'injures par tous les amis de M. Lumumba, et aussi par les Guinéens, les Ghanéens et les Russes. On lui reproche d'avoir fait le jeu des Belges. C'est vrai, il a été joué. Il le sait. Mais il entend gagner la seconde manche.

Pourquoi M. H. a-t-il tiré la conclusion que les troupes belges devaient désormais partir sans tarder de tous les points du territoire congolais ? On va le voir.

En dehors des deux diplomates qui sont allés attendre M. Bunche à l'aérodrome, il y a trois hommes au Katanga dont l'activité récente dépasse de beaucoup en efficacité celle, de surface, de MM. Tschombé et Munungo. Ce sont le général Geysens, commandant des troupes belges au Katanga, le major Crèvecœur, commandant de l'armée katangaise, et le colonel Weber, « attaché militaire auprès du Premier ministre katangais ». Ces trois hommes tiennent en main la police, l'armée, les renseignements, la propagande, le ravitaillement et la santé publique. Comme on le sait, il n'y a pas de cadres au Congo. Mais l'assistance technique a revêtu ici une forme bien particulière. Elle incarne une « présence belge » dont la conception (un moment hésitante à l'époque de l'octroi de l'indépendance) est revenue, depuis les troubles, au colonialisme le plus habile.

Les trois officiers qui mènent actuellement le jeu katangais ne sont que les produits d'une situation locale. Il n'y a pas eu dans l'armée belge de « malaise ». Il n'y a pas eu à Bruxelles une longue crise intérieure qui puisse donner envie aux colonels de prendre le relais des affaires publiques. Il y a simplement, et en particulier au Katanga, un colonialisme structuré, hiérarchisé et qui a la bonne conscience désarmante des capitalistes de la moitié du XIX[e] siècle. Jusqu'à ces derniers mois, et même ces dernières semaines, aucune question ne se posait aux yeux des capitaines d'industrie du Katanga : ils assurent la prospérité d'une des régions les plus riches du monde, ils donnent du travail à des milliers de Noirs plus ou moins compétents, ils représentent le dynamisme commercial, *donc* ils doivent rester. Ceux qui s'opposent à leur présence ne peuvent être que des groupes désireux de les remplacer — ou des communistes.

Pas de « mélange »

Dans ce territoire, qui représente le cinquième du Congo, mais qui est à lui seul aussi grand que la France, trente-cinq mille Blancs « font vivre un million sept cent mille Noirs. La minorité blanche n'est pas composée de prolétaires. Il n'y a pratiquement pas de « petits Blancs » au Katanga. Pourtant, devant la menace, et dès 1958, l'Union katangaise fédérait des organisations professionnelles blanches qui ressemblaient fort à nos Comités de Salut Public algérois, en moins libéral, si l'on ose dire, car il n'était pas question d'intégration et d'égalité entre Blancs et Noirs. Selon une formule savoureuse, la communauté belgo-congolaise en préparation « *ne signifiait pas que les deux races dussent se mélanger et s'abâtardir* ».

L'Union katangaise proclamait déjà avec force un programme fédéraliste devant doter le Katanga d'une autonomie extrêmement large. Les révélations publiées sur ce point par le journal « La Gauche », à Bruxelles, sont saisissantes et pourraient donner à MM. Hammarskjoeld et Bunche de précieux points de repère.

Pendant ce temps-là, et du fait des premières consultations électorales, les organisations politiques commençaient à naître au Congo. Au Katanga, des candidats originaires du Kassaï, province de M. Lumumba, rencontraient un succès qui suscita des rivalités tribales et un chauvinisme katangais. C'est ainsi que MM. Munungo et Tschombé créèrent la *Conakat* (Confédération des Associations Tribales du Katanga). En 1959, tout le monde voulut rejoindre la Conakat, y compris l'opposition actuelle, la Baloubakat (Kassaïens transplantés au Katanga), mais aussi les Blancs de l'Union katangaise elle-même, laquelle eut vite fait de s'adapter à la situation nouvelle. Et soudain on vit la Conakat publier le programme d'un étrange nationalisme : autonomie du Katanga, fédération avec la Belgique, reconnaissance de la souveraineté du roi des Belges. Aussitôt la Baloubakat passa dans l'opposition. Mais du même coup la Conakat disposa de tous les soutiens administratifs, c'est-à-dire belges. Qu'était-il arrivé ?

Des moyens considérables

L'Union katangaise avait exploité avec la dernière énergie et les moyens les plus considérables le tribalisme, les tendances au particularisme katangais qui existaient chez les leaders de la Conakat jaloux du rayonnement de Léopoldville. Les moyens considérables employés étaient ceux de l'Union Minière du Haut-Katanga : aux élections de 1960 la Conakat et M. Tschombé l'emportèrent donc.

Sur le complexe industriel et minier du Haut-Katanga et sur sa puissance tout a été dit. Ce qui est moins connu, c'est que l'histoire des dernières années se résume pour les dirigeants de l'Union Minière en une série de tentatives pour séparer le Katanga du Congo. Tentatives qui n'ont été couronnées de succès que depuis la désintégration de la Force publique, seul instrument que M. Lumumba tenait entre ses mains pour maintenir l'unité de son pays.

Lorsque le Katanga fut enfin proclamé indépendant, les représentants de l'Union Minière se retirèrent de l'avant-scène où ils s'étaient aventu-

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter
en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
*
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11[e]
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

(Daniel Camus, « Paris-Match ».)

Jean Daniel avec M. Ralph Bunche, représentant permanent de l'O.N.U. au Congo.
Le dernier message de M. Munungo : « Dites à votre patron que nous ne rigolons pas ».

rés un moment et laissèrent aux officiers belges le soin de manœuvrer la Conakat. Il faut dire que ces manœuvres ont été opérées avec une adresse consommée et par de véritables techniciens de l'action psychologique. La mise en scène préparée pour le séjour à Elisabethville de M. Ralph Bunche est du grand spectacle. L'opposition mise hors d'état de nuire, on pouvait parfaitement croire qu'un peuple fiévreux se dressait tout entier contre la « dictature rouge » de Léopoldville et entendait lutter pour son indépendance.

Un ultimatum

Mais pendant ces deux jours – ceux qui ont séparé la décision de surseoir à l'entrée des casques bleus au Katanga de la réunion du Conseil de Sécurité — quels furent les risques de conflit mondial? Pourquoi M. Hammarskjoeld a-t-il déclaré que le départ des troupes belges était *« une question de paix ou de guerre »* ? Les chefs d'État africains, interlocuteurs de M. Lumumba, le savent. M. Bourguiba, le roi Mohammed V, MM. Sekou Touré et N'Krumah, les présidents Tubman et Olympio ont reçu la visite d'un Patrice Lumumba décidé aux actions les plus extrêmes. Calmé par les uns, excité par les autres, M. Lumumba avait retiré de ces entretiens deux certitudes : la première, c'est qu'en général le procès qu'il faisait de l'O.N.U. n'était pas partagé par tous les Africains et que l'appel aux troupes soviétiques pouvait compromettre ses chances de voir jouer la solidarité africaine en sa faveur ; la seconde, c'est qu'en se limitant à une position purement africaine, il pourrait contraindre les tièdes à s'engager à ses côtés et raffermir du même coup sa position intérieure de plus en plus menacée.

Devant l'hostilité puissante des réseaux belges qui continuent de travailler à la sécession d'autres provinces comme le Kassaï et le Kiwu, devant l'agitation provoquée à Léopoldville à la fois par le chômage et le parti du président de la République M. Kasavubu, M. Lumumba ne voit plus qu'un seul recours : il faut réduire le bastion katangais, sinon le Congo éclatera. Il se déchaîne alors contre l'O.N.U. Il accuse M. H. de vouloir consolider la position de M. Tschombé. C'est faux : M. H. veut simplement ne pas avoir à abattre lui-même le Premier ministre du Katanga. Mais pour M. Lumumba cela revient au même : plus Tschombé gagne du temps et mieux il peut s'organiser pour faire éclater le Congo. C'est aussi, depuis longtemps, la thèse des leaders de la Guinée et du Ghana. Tant pis si les Tunisiens et les Marocains se refusent à lutter contre l'O.N.U. lorsque les Russes se prononceront, ils seront bien forcés de suivre.

Quand il apprend l'opposition des Soviétiques et l'ultimatum de M. Lumumba, M. H. est bouleversé. D'un point de vue personnel d'abord : en effet, toutes les radios de l'Est et des pays neutralistes l'attaquent. A Léopoldville, le vice-premier ministre, M. Gisenga, va même jusqu'à l'injure. Lorsqu'il se rend au Conseil de Sécurité, il sait que l'avenir des Nations Unies est en jeu et il envisage, en cas de nouvel échec, de démissionner.

Peu avant le Conseil de Sécurité, il reçoit la quasi-totalité des ambassadeurs africains avec lesquels il a des entretiens qui achèvent de le désespérer. Jusqu'à maintenant le principal instrument de M. H., c'était le tiers monde, les Etats afro-asiatiques dont les exigences, comme la confiance, lui servaient à manœuvrer entre les Américains et les Russes. Le seul allié fidèle, c'est Mongi Slim, représentant de la Tunisie à l'O.N.U. et qui jusqu'au dernier moment dépense des trésors de patience et d'astuce pour convaincre ses collègues africains que toute intervention au Katanga, en dehors de l'O.N.U., provoquera une réaction américaine, cimentera la solidarité occidentale avec les Belges et fera du Congo soit une Corée, soit une Algérie.

M. H. décide alors de lier son sort à l'exigence d'un départ immédiat des troupes belges du Congo. Au début, il n'exigeait pas le retrait des troupes parachutistes stationnées dans les deux bases du Katanga et de Léopoldville. Après l'accueil réservé à son adjoint Ralph Bunche, après les conversations avec les ambassadeurs africains, c'est lui qui en réalité lance un véritable ultimatum aux onze membres du Conseil de Sécurité. Il réussit: Américains et Russes votent le texte qu'il a préparé avec Mongi Slim. Après son succès, M. H. peut se dire qu'il s'est vengé des activistes de l'armée belge du Katanga sans rien céder sur ses principes : l'O.N.U. n'interviendra pas dans la querelle Tschombé-Lumumba. Toute sa politique se résume en une phrase :

« Si, comme M. Tschombé l'assure, le calme règne au Katanga, alors les troupes belges ne sont pas nécessaires. Si, comme M. Lumumba l'affirme, M. Tschombé n'existe que du fait de la présence des troupes belges, alors, après le départ de ces dernières, il n'y aura plus de problème ». L'O.N.U. débarrasse le Congo du colonialisme militaire belge et refuse de prendre parti entre les différentes tendances de l'opinion congolaise. Sur le plan des principes, la position est irréprochable.

Des convoitises

Mais sur le plan des réalités, le conflit est loin d'être terminé. Même en admettant que les troupes belges soient immédiatement rapatriées et que les casques bleus puissent entrer au Katanga sans coup férir, il resterait à l'O.N.U. d'assumer pour la première fois une mission pour laquelle j'ai pu voir sur place qu'elle n'était pas prête.

Le Congo est aujourd'hui une plateforme internationale. Tout le monde subventionne tout le monde. Il y a toutes les polices, tous les services de renseignements, tous les réseaux d'espionnage et tous les représentants des puissances financières. Jamais territoire n'a été l'objet de convoitises si intenses ni si unanimes. Chacun croit devoir y jouer un rôle ou préparer un avenir. Le Vatican et l'Angleterre, la Russie et les Etats-Unis, la Tunisie et Israël, la Chine et la Yougoslavie, la Guinée et le Ghana — sans compter tous les Etats au sud de l'équateur dont les positions sont ébranlées, depuis l'Angola jusqu'à l'Union Sud-Africaine.

Toutes ces rivalités dans l'assistance — « technique » ou autre — ne sont pas toujours pacifiques, il s'en faut de beaucoup. Loin d'être coordonnées par l'O.N.U., elles nuisent parfois à cette dernière dont les structures sont encore quasi inexistantes. Comment les Nations Unies s'adapteront-elles à la réorganisation d'un pays où une révolution intérieure est étirée dans tous les sens par toutes les puissances du monde? L'O.N.U. reflète pour le moment les contradictions et les luttes de ses membres. C'est pourquoi, après un succès important et qu'il convient de ne pas minimiser, la situation congolaise demeure explosive.

JEAN DANIEL.

SECONDE SESSION 1960
PROPEDEUTIQUE-LETTRES
PROPEDEUTIQUE-SCIENCES (M.G.P., M.P.C., S.P.C.N., P.C.B.)
Examen d'Entrée à l'INSTITUT des SCIENCES POLITIQUES
★
Préparation sur place
Cinq semaines de travail intensif
du 29 Août au 1er Octobre
★
COURS FIDÈS
6, avenue Van-Dyck - PARIS-8e
WAGram 28-33 et CARnot 22-05
Inscription par correspondance
ou au Cours FIDES tous les jours de 16 h. à 18 h.

CORRESPONDANCES EXPRESS

ALGERIE : L'ELYSEE ANNONCE UNE RELANCE

● Il y aura du nouveau sur l'Algérie AVANT septembre. C'est ce que répètent actuellement, dans des conversations privées, plusieurs personnalités de l'Elysée. Les détails suivants sont donnés :

— M. Guy Mollet a obtenu l'assurance qu'un pas en avant serait fait dans le sens d'une solution politique.

— Une réponse indirecte serait donnée aux questions posées à Melun en définissant l'association et en prévoyant un exécutif algérien.

— Forts de ces assurances qui ne leur seraient pourtant pas adressées directement à eux-mêmes, les leaders du F.L.N. reprendraient les pourparlers.

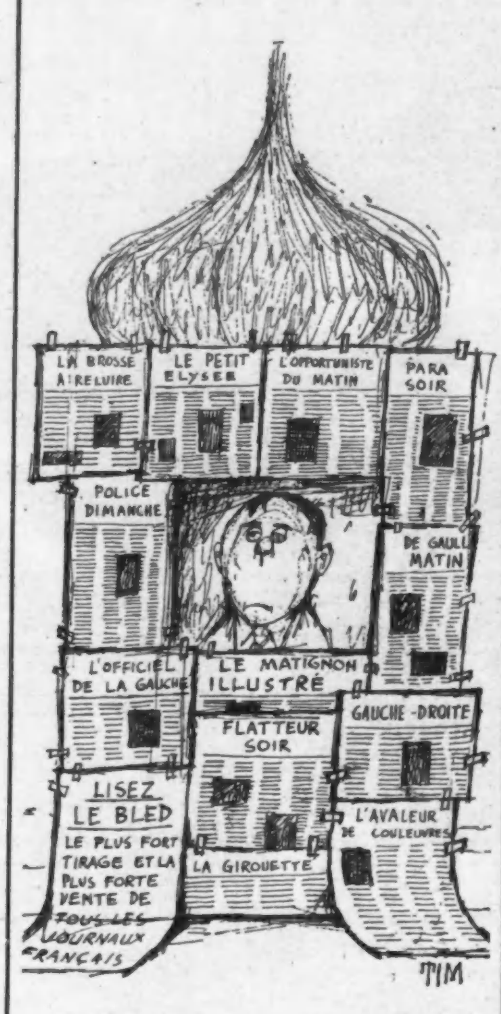
L'Agence France-Presse a donné une importance toute particulière dans la nuit du 9 au 10 août à la déclaration de M. Belkacem Krim et au communiqué de la Fédération des Libéraux d'Algérie, deux textes dans lesquels la reprise des pourparlers est souhaitée.

DES NOIRS AMERICAINS POUR L'O.N.U. ?

● Les événements du Congo posent aux autorités militaires américaines un problème qu'elles croyaient avoir résolu une fois pour toutes : celui de l'intégration des soldats noirs.

En effet, le gouvernement congolais, en réclamant que ce soient des troupes noires (Guinéens, Ghanéens, etc.) qui interviennent au Katanga, a créé un précédent dont le gouvernement américain s'inquiète actuellement. Depuis la dernière guerre, les forces armées américaines sont totalement intégrées, soldats noirs et blancs étant mêlés dans toutes les unités. L'effort nécessaire pour parvenir à cette intégration est à peine couronné de succès que le gouvernement américain se trouve dans une situation telle qu'il a demandé confidentiellement aux autorités militaires un premier rapport sur la possibilité de reconstituer rapidement des unités composées entièrement de soldats noirs, qui pourraient être appelées éventuellement à intervenir en Afrique, directement ou sous le drapeau de l'O.N.U.

Les Etats-Unis disposeraient ainsi d'un atout appréciable en cas de troubles dans ces pays, face aux Russes qui ne disposent pas des mêmes possibilités.



Un kiosque à journaux en 1961

LES PLANS EUROPEENS DU GENERAL DE GAULLE

● Le général de Gaulle prépare pour la rentrée une relance, qu'il voudrait spectaculaire, de la politique de « construction européenne ».

Il a conçu un plan qui n'a encore fait l'objet d'aucune formulation précise, et dont fort peu de gens, même au Quai d'Orsay, ont été informés. Les indications qui ont néanmoins filtré permettent de reconstituer comme suit le projet de Gaulle :

● Réunions périodiques des chefs de gouvernement des Six, et des ministres des différents secteurs (une fois ceux des Affaires étrangères, qui confèrent déjà une fois par trimestre, une autre fois ceux de l'Agriculture, ou de la Défense, ou de l'Education nationale, etc.).

● Création d'un secrétariat permanent, installé de préférence à Paris, et comprenant quatre commissions : Affaires étrangères, Défense, Economie, Questions culturelles.

● Organisation dans un délai rapproché d'un référendum par lequel les peuples des six pays exprimeraient leur attachement à l'idée européenne.

Lorsqu'il est venu à Rambouillet, le chancelier Adenauer s'est déclaré d'accord sur les grandes lignes de ce projet, qui ne lui a pas d'ailleurs été exposé dans ses détails. Mais quand il est revenu à Bonn, certains de ses ministres (M. Ludwig Ehrard notamment) ont fait des objections sur deux points :

● Qu'allait-il advenir des « exécutifs » de la C.E.C.A., du Marché commun et de l'Euratom si, comme il est probable, la commission économique du secrétariat permanent se substituait à eux pour définir la politique économique commune ? N'existait-il pas un risque que soient remises en cause par ce biais les structures intégrées, supranationales de l'Europe des Six, auxquelles la plupart des Allemands sont favorables ?

● Comment était-il possible de s'engager sur la voie de la « confédération » européenne sans décourager l'Angleterre au moment où celle-ci semblait disposée à consentir quelques pas en direction du continent et sans donner l'impression que l'on créait une troisième force européenne en prenant ses distances vis-à-vis de l'Amérique ?

Sur le premier point, le gouvernement fédéral, a dépêché à Paris M. Van Scherpenberg, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, dont le Quai d'Orsay a cherché — en vain — à tenir la visite secrète. M. Couve de Murville lui a donné de bonnes paroles et l'a assuré qu'il n'était pas question de toucher aux organismes de Bruxelles. L'envoyé du chancelier est reparti à moitié rassuré sur les intentions françaises.

Sur le deuxième point, la situation est plus floue. Pour en avoir le cœur net, M. Macmillan, avant de se décider à partir cette semaine pour Bonn, a cherché à se faire inviter à Paris par le général de Gaulle. Mais celui-ci, d'une part, veut se reposer pendant tout le mois d'août, d'autre part, entend ne rencontrer le Premier ministre anglais qu'une fois réalisé l'accord entre les Six sur ses conceptions ou sur quelque chose d'approchant.

C'est dans ces conditions que M. Macmillan lui a adressé un message lui exposant sa philosophie personnelle des relations entre l'Europe, l'Angleterre et l'Amérique, et lui demandant quelques précisions sur ses intentions.

Le général de Gaulle n'a pas encore répondu.

LAOS : WASHINGTON S'Y ATTENDAIT

● Le coup d'Etat qui a eu lieu mardi au Laos n'a pas pris entièrement par surprise le gouvernement américain.

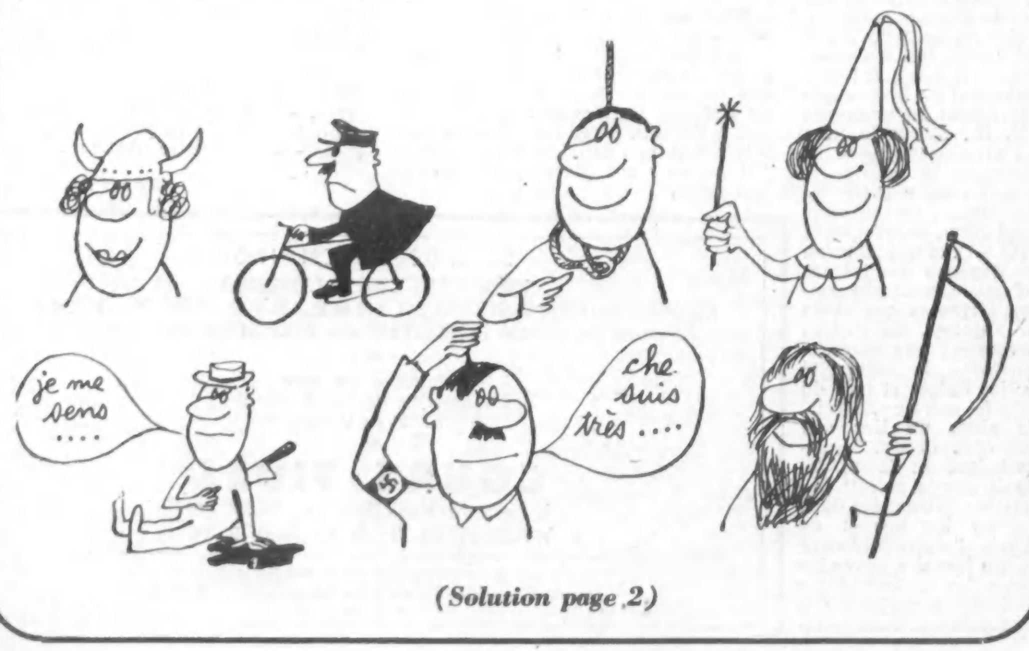
Après le renversement des régimes de même type à Cuba, en Turquie, en Corée du Sud, le département d'Etat avait demandé à ses ambassadeurs de lui signaler les régimes pro-occidentaux les plus fragiles dans le monde. Réponse : le Laos, l'Iran, le Guatemala et la République Dominicaine.

Au Laos, le gouvernement de M. Somsanith et du général Phoumi était essentiellement anticommuniste. Il provenait des élections générales qui ont eu lieu du 25 avril au 1er mai. Celles-ci avaient donné un pourcentage insignifiant de voix aux candidats de gauche dans des régions où les partisans procommunistes bénéficient depuis de longues années du concours de la population. Du reste, ces élections avaient été organisées par un gouvernement — celui de M. Khou Abahai — issu d'un coup de force militaire qui s'est produit le 25 décembre dernier et dont le but était de renverser le gouvernement neutraliste de M. Phoui Sananikone.

Si le nouveau gouvernement laotien adopte une politique neutraliste, il s'alignera sur une position qui est déjà celle de l'Inde, de la Birmanie, de Ceylan (surtout après les récentes élections dans ce pays). Cet exemple pourrait être suivi par de nouveaux Etats. C'est donc l'ensemble de la politique américaine dans le Sud-Est asiatique qui doit dès maintenant être totalement révisé.

JEU

LE RÉBUS DE « L'EXPRESS »



(Solution page 2)

VIE QUOTIDIENNE

L'histoire d'une pêche

● *Il y a trop de fruits. Alors pourquoi coûtent-ils si cher ?*

APRES les artichauts, voici le tour des fruits et légumes : leur production massive, encouragée par le gouvernement, favorisée par les conditions atmosphériques, engorge le marché depuis bientôt trois semaines, faisant souvent tomber leur prix à la production au-dessous du prix de revient.

Des milliers de tonnes de poires pourrissent dans la vallée du Rhône, leur prix étant tombé jusqu'à 5 francs le kilo. A Paris, les poires sont vendues 80 à 120 francs, à Cannes, 180.

Les tomates, en dépit de la publicité gouvernementale, oscillent entre 5 et 15 francs le kilo dans le Roussillon, où seule leur destruction stabilise les cours. A Paris, elles coûtent entre 70 et 110 francs.

Quant aux pêches, qui valent 5 à 60 francs dans le Roussillon, elles se vendent entre 120 et 200 francs à Paris.

D'où viennent ces écarts véritablement impressionnants entre prix à la production et à la consommation ? Une étude détaillée, faite l'année dernière (1), et qui retrace l'aventure d'un kilo de pêches acheté 35 francs dans le Roussillon, vendu 130 francs aux Halles et 200 francs au détail, permet de l'établir avec précision :

Prix payé au producteur	35
Frais du conditionnement assuré par l'expéditeur	36
Transport par fer et camionnage	30
Prix de revient du kilo à Paris	101

Un marché-gare

A ce prix de revient, incompressible et parfaitement théorique, puisqu'il suppose que la totalité des pêches acheminées sont finalement vendues, viennent s'ajouter les marges (brutes) suivantes (suivies, entre parenthèses, du bénéfice à chaque stade) :

Marge de l'expéditeur.	26	(15 à 20)
Marge du grossiste.. (10 % sur le prix de gros)	13	(3 à 10)
Marge du détaillant..	60	(30 à 40)
Total	99	(48 à 70)

Plusieurs points frappent dans ce tableau : les frais de conditionnement sont décidément très élevés pour un fruit aussi fragile et périssable que la pêche. Ne pourraient-ils être réduits par la création systématique de grands centres coopératifs de ramassage et d'expédition ? Il en existe. Mais ils sont trop peu nombreux. Au transport par wagon réfrigéré (20 francs), le déchargement et le transport aux Halles, par camion, viennent ajouter 10 francs, ce qui peut paraître excessif et irrationnel : la création de marchés-gares (en cours) permettrait de supprimer ce dernier poste.

Les marges de l'expéditeur et du détaillant paraissent nettement trop élevées (86 francs pour un fruit acheté 35 francs au producteur (2). Un circuit court coopératif utilisant un marché-gare pourrait théoriquement abaisser le prix final du kilo à moins de 150 francs au lieu de 200.

En dents de scie

En pratique, cette compression des frais et des marges supposerait cependant que la totalité des fruits acheminés soit finalement vendue. Or, dans l'état de choses actuel, les pertes par freinte, pourriture et invendus s'élèvent à 50 % en moyenne des quantités expédiées. Et c'est contre ces pertes qu'expéditeurs et détaillants se couvrent en prélevant chacun une forte marge. Il leur est impossible de savoir, en effet, si les produits qu'ils achètent ferme seront finalement vendus. Cela dépend, dans une large mesure, du temps : par temps frais et pluvieux, les consommateurs bouderont les fruits, tomates et laitues. Un réglage exact des expéditions est impossible. Il peut toutefois être amélioré considérablement.

Actuellement, chaque expéditeur agit comme s'il était seul au monde ; il ignore complètement le volume des envois que ses collègues d'autres régions effectuent un même jour vers le même marché. En conséquence, les arrivages évoluent souvent en dents de scie : trop faibles un jour, ils seront beaucoup trop forts le lendemain, puis à nouveau trop faibles. La création d'un réseau national de ventes aux enchères (centres d'expédition et de consommation reliés par télétype) est devenue indispensable et urgente.

Egalement indispensable est le développement d'une industrie du froid, capable de stocker les fruits par surcongélation et d'en étaler l'écoulement dans le temps, ainsi que le développement des industries de la conserve et des jus de fruits. Ces dernières, dérisoires et non compétitives, ne couvrent que 60 % de la consommation française qui est pourtant l'une des plus faibles d'Europe occidentale. La crise de surproduction actuelle révèle l'état proprement scandaleux de l'infrastructure commerciale et industrielle française, en retard de dix à vingt ans sur celle de pays voisins.

MICHEL BOSQUET.

(1) Etude n° 329 de la F.N.C.E.T.A.

(2) Une étude récente de l'Union Nationale des Grossistes de Fruits et Légumes (Bulletin n° 86) montre qu'un commerce de détail faisant 9 millions de chiffre d'affaires par mois peut se contenter d'une marge de détail de 20 % ; or, il y a un point de vente pour moins de 400 consommateurs dans les vieux quartiers de Paris, où la marge de détail est de 38 % en moyenne et atteint jusqu'à 60 %, pour un chiffre d'affaires mensuel de moins d'un million.

(Rapho.)
UNE MARCHANDE DE PRIMEURS.
50 % d'invendus.

ALGÉRIE

La leçon de « Cigale »

● *Où en est vraiment la situation militaire en Algérie ?*

EN avril 1959, l'une des premières opérations du plan Challe était lancée dans le massif de l'Ouarsenis par la Xe division parachutiste qui était alors commandée par le général Gracieux. Les résultats, selon le commandement, furent tels qu'ils provoquèrent un télégramme de félicitations du général de Gaulle. La Délégation générale du gouvernement publia un communiqué annonçant : « *Un grand mouvement de confiance dans les populations de l'Ouarsenis* ». M. Debré vint visiter la région pacifiée. Et s'appuyant sur les succès obtenus, le général Challe déclara dans une interview qu'une « *solution militaire était possible en Algérie...* ». Aujourd'hui, le général Saint-Hellier a remplacé le général Gracieux, mais la Xe division est revenue dans l'Ouarsenis. Chaque jour, depuis deux semaines, le porte-parole de l'état-major d'Alger annonce que la nouvelle opération « Cigale » se poursuit favorablement.

L'Ouarsenis n'était-il donc pas pacifié depuis dix-huit mois ?

Le système nerveux

Faudra-t-il recommencer les « grandes opérations » menées l'année dernière dans le Sud-Oranais et le Hodna, puis en Kabylie, régions que le plan Challe avait définitivement pacifiées, comme on l'a si souvent répété de source officielle ?

Il n'est plus possible aux militaires sérieux de tenir le langage de l'optimisme officiel. « *Depuis près de deux ans et demi*, disent-ils, *la courbe des succès français était ascendante. Ces succès étaient indéniables. Mais, désormais, on peut dire que nous sommes au-delà du sommet de cette courbe. Les données actuelles sont moins favorables qu'il y a deux ou trois mois* ». La première raison en est, une fois de plus, l'adaptation de l'A.L.N. à ses propres difficultés. Ses unités ne sont pas seulement réduites en nombre ; elles ont appris à ne plus « courir » devant la chasse qui leur est faite par les Français, mais à l'éviter par des déplacements soigneusement calculés. Elles limitent, en cas de besoin, leur action à des embuscades tendues à coup sûr, à des attaques de militaires isolés, à des opérations de représailles contre des musulmans accusés de soutenir l'Armée. Au total, la présence de l'A.L.N. en Algérie demeure assez constante pour que nulle part la population ne puisse constater une pacification totale. L'essentiel pour l'A.L.N. est devenu le problème de ses liaisons. Sous l'inspiration de Boussouf, l'équipement radio des maquis a été fortement développé, au point qu'après son entrée en fonctions au commandement inter-armes, à Alger, le général Crépin a donné ordre de pousser au maximum le système des détections radio. C'est le « système nerveux » de la rébellion que le commandement français cherche à atteindre car, tant qu'il fonctionnera, il sera toujours possible à celle-ci, aussitôt que les conditions auront changé, de repasser à des actions d'envergure plus grande.

Une bonne d'enfants

En fait, on se trouve maintenant devant une crise de l'implantation. Les effectifs que le commandement y consacre sont employés au-delà de leur capacité normale. La multiplication des points d'appui limite souvent les possibilités de manœuvre des unités. Mais surtout, les tâches qu'on leur confie les absorbent bien au-delà de leurs responsabilités militaires. Lors de son dernier voyage en Algérie, le général de Gaulle en avait été frappé : « *L'Armée*, dit-il, *sert de bonne d'enfant, il serait temps de la remettre à ses tâches véritables.* » Mais la pacification a ses lois : le contact avec les populations, l'effort social, le travail de propagande, d'informations et de renseignements, oblige l'Armée à être partout et à tout faire. Actuellement, officiers et sous-officiers doivent accomplir des stages dans les « centres de perfectionnement du moral de l'autodéfense » (!) L'action auprès des musulmans, sous quelque forme que ce soit, est l'un des axiomes des partisans français de la guerre contre-révolutionnaire. Mais cette doctrine appliquée aujourd'hui risque aussi de nuire à l'efficacité de l'effort militaire.

Dès maintenant, un nouveau problème va compliquer la tâche du commandement français : celui des effectifs. Cette année, en effet, s'achèvent les contrats de quinze ans sous lesquels servait toute une génération de sous-officiers issue de la vague d'engagements de 1944-1945. Après la fin de la guerre mondiale et les premiers séjours en Indochine, ils ont préféré aller jusqu'au bout des quinze années après lesquelles ils touchent leur retraite de sous-officier pour le reste de leur vie. Après les multiples campagnes d'Extrême-Orient et d'Afrique du Nord ils constituent l'élite du corps des sous-officiers français. A tous les échelons de la hiérarchie militaire, on se rend compte déjà que leur départ peut provoquer une sérieuse baisse de qualité dans le commandement « sur le terrain ».

Un régime de croisière

Simultanément, l'arrivée à l'âge du service militaire des classes creuses menace directement le volume des effectifs capables de servir en Algérie. Les contingents de 1956 étaient de 302.000 hommes, ceux de 1959 de 296.000. En 1961 ils seront de 261.000, en 1962 de 245.000. Les services du ministère des Armées mettent actuellement à l'étude toute une série de solutions destinées à maintenir le nombre des incorporés : augmentation de la durée du service, abaissement de l'âge d'incorporation, encouragement au devancement d'appel, suppression de l'exemption des mineurs de fond, suppression massive des sursis... Les décisions ne peuvent attendre longtemps. Cela d'autant plus que les jours les plus longs de l'année demeurent les plus favorables à l'Armée : les unités algériennes se déplacent de nuit ; l'hiver leur rend une plus grande liberté de mouvement. Le commandement français se demande aujourd'hui s'il retrouvera d'ici longtemps une saison aussi « bonne ». Ses informations lui donnent à penser que le F.L.N. cherche à sortir du « régime de croisière » où se tiennent ses maquis depuis le lancement du plan Challe. Il sait qu'après l'échec de Melun, le G.P.R.A. a décidé un nouvel effort militaire. Les services de renseignements de l'Armée précisent que, dans le budget total du G.P.R.A., les crédits ont été redistribués au bénéfice des achats d'armements. Le chef d'état-major de l'A.L.N., Boumeddine, et ses adjoints Slimane et Azzedine travaillent maintenant dans la perspective d'une prolongation de la guerre. Celle-ci est peut-être à un nouveau tournant.

P.-M. DE LA GORCE.

CET HOMME EST UN SPÉCIALISTE !

Il est chargé du Service ESTIMATION-REPRISES des GALERIES BARBES. C'est M. A. AUBERT. Sans aucun engagement de votre part, il se rendra sur votre demande à votre domicile pour estimer vos meubles aux plus hauts cours. C'est encore un service gratuit que les GALERIES BARBES mettent à votre disposition. N'hésitez pas à faire appel à lui dans votre intérêt : M. AUBERT, GALERIES BARBES, 55, boulevard Barbès, PARIS, ORNano 55-55, poste 43.

Ouverts en Août ainsi que tous nos magasins de Province et d'Afrique du Nord.

Catalogue gratuit sur simple demande. Joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi.

P 966.

PROFITEZ DES PRIX D'ETE !

BON...MAIS QUE FAIRE

Contre nos projets pour un Palais-Bourbon rénové, des protestations se sont élevées.

Je les ai comprises.

La colonnade du Louvre, nous a-t-on dit a survécu à la Monarchie... Soit.

Qu'au péristyle, œuvre de Dieuséki, il ne soit point touché !

Mais, n'en déplaise aux nostalgiques des lampes à voiles et de la marine à huile, l'hémicycle du système à délices sera exorcisé !

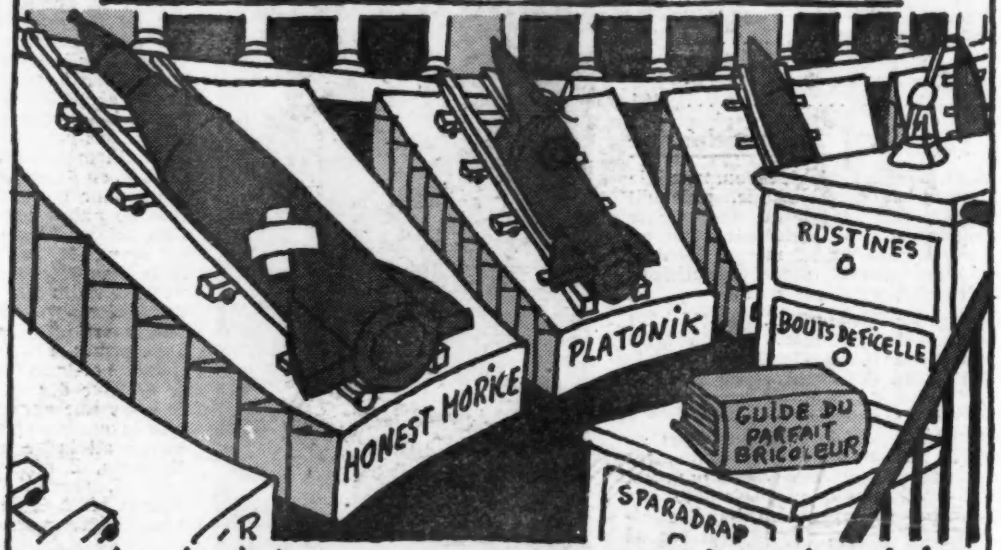
L'homme qui vous dessine s'en porte garant.

Jean Effel

Ⓐ UNE MAISON DE L'OSTRÉICULTURE

IMMERSION DES TRAVÉES. ELLES DEVIENNENT, SOUS L'IMPULSION D'UN "SURHOMME-GRENOUILLE", LE BANC D'ESSAI D'UN MINISTÈRE DU RAYONNEMENT PAR RÉFRACTION.

Ⓑ LE CREUSET DU FER DE LANCE



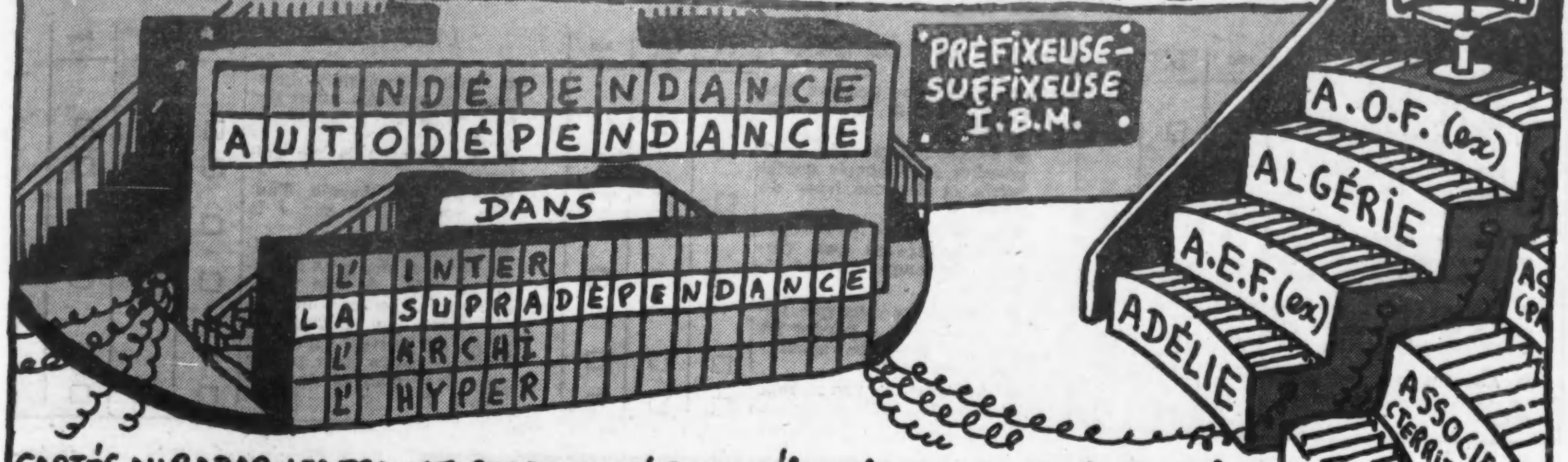
GRADINS ÉQUIPÉS EN RAMPES DE LANCEMENT, À LA DISPOSITION D'UN SÉMINAIRE DE LA FORCE DE FRAPPE, CRÉÉ PAR LA FUSION DE LA "SOCIÉTÉ DE RECHERCHES BALISTIQUES" ET DES "AMIS DE DUBOUT"

Ⓒ UNE CHAMBRE FROIDE

ANNEXION AU QUAI D'ORSAY. ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE FROIDE. "KALT-KRIEGSPIELE" EN CHAMBRE. LA FRANCE TRIOMPHALEMENT ADMISE AU CLUB FRIGORIFIQUE.

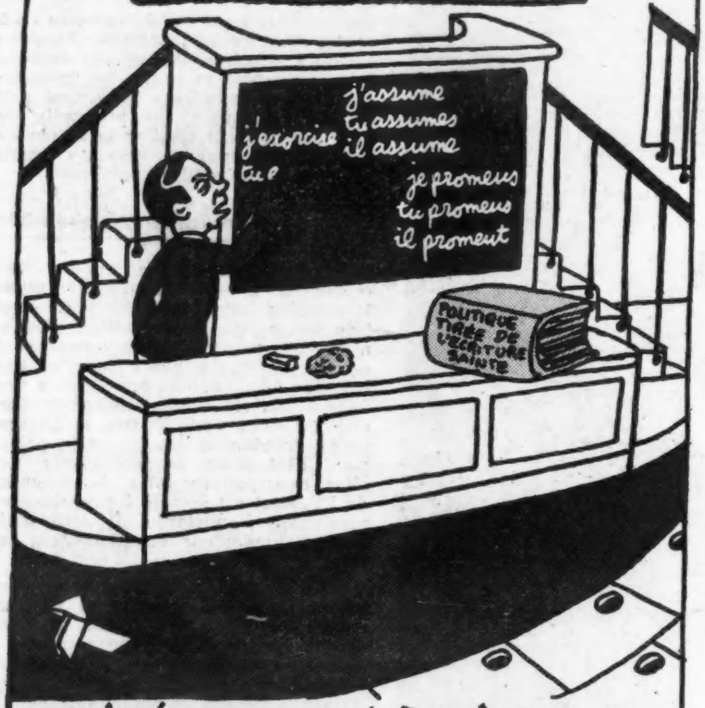
DE L'HÉMICYCLE ?

D LES ARCHIVES DE LA COMMUNAUTÉ



CAPTÉS AU RADAR, LES TRANSFERTS DE COMPÉTENCE S'INSCRIVENT AUX PUPITRES-FICHIERS, TÉLÉCOMMANDANT LA TRIBUNE-VOCABULATRICE QUI DÉFINIT ÉLECTRONIQUEMENT LA "NATURE DES LIENS".

E "SCIENCES-GAU"



AMPHITHÉATRE ANNEXÉ À SCIENCES-PO : "INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES GAULLITIQUES"

F "LES FOLIES-BARRAULT"

UN SACLAY DE LA RECHERCHE DRAMATIQUE. CÉLÉBRER LES HÉROS DU SIÈCLE DE CHARLES. LA CONDITION SURHUMAINE EN ALEXANDRINS.

G LES VESPASIENNES DE LA GRANDEUR

ÈRE DES VASTES ENSEMBLES. RASSEMBLEMENT DES ÉDICULES ÉPARPILLÉS SUR LA VOIERIE NATIONALE. NIAGARISATION DES GRADINS. LE CHALET-BOURBON, ÉDIFICE-PILOTE DU REMEMBREMENT DE LA FRANCE.

BON... MAIS QUE FAIRE

Contre nos projets pour un Palais-Bourbon rénové, des protestations se sont élevées.

Je les ai comprises.

La colonnade du Louvre, nous a-t-on dit a survécu à la Monarchie... Soit.

Qu'au péristyle, œuvre de Dieuséki, il ne soit point touché !

Mais, n'en déplaise aux nostalgiques des lampes à voiles et de la marine à huile, l'hémicycle du système à délices sera exorcisé !

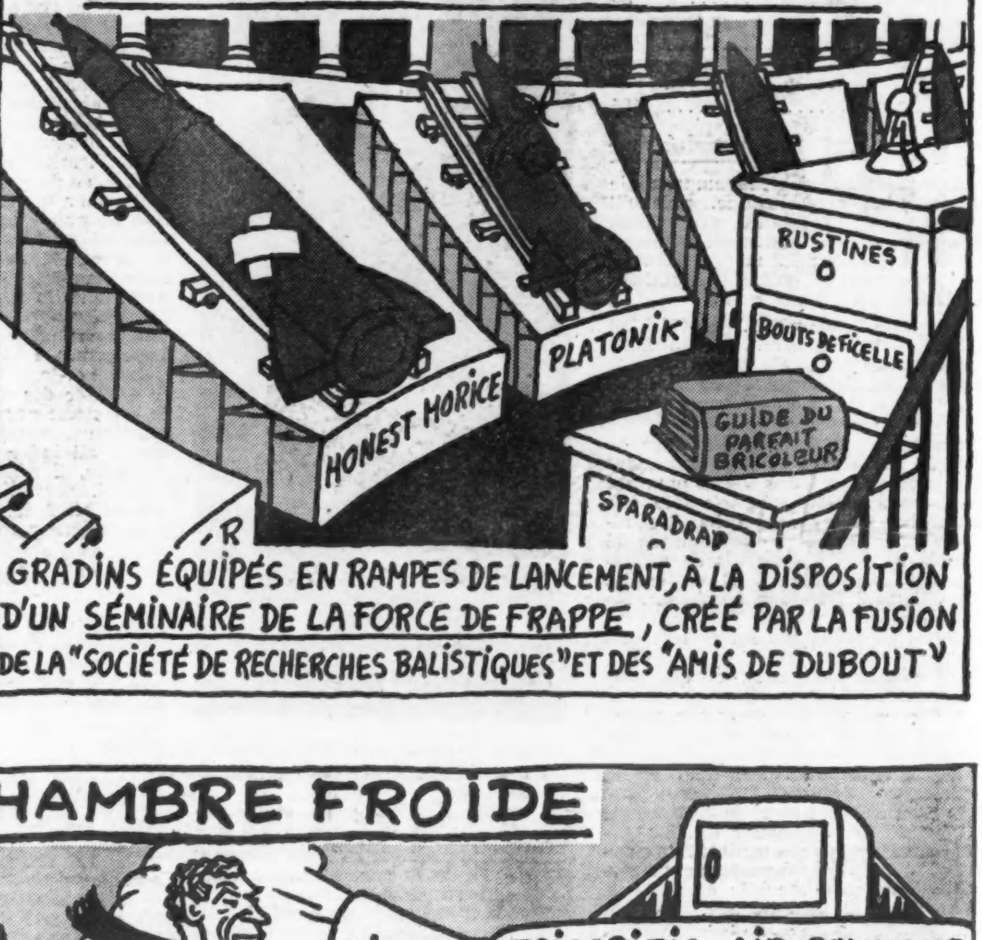
L'homme qui vous dessine s'en porte garant.

Jean Effel

Ⓐ UNE MAISON DE L'OSTRÉICULTURE

IMMERSION DES TRAVÉES. ELLES DEVIENNENT, SOUS L'IMPULSION D'UN "SURHOMME-GRENOUILLE", LE BANC D'ESSAI D'UN MINISTÈRE DU RAYONNEMENT PAR RÉFRACTION.

Ⓑ LE CREUSET DU FER DE LANCE



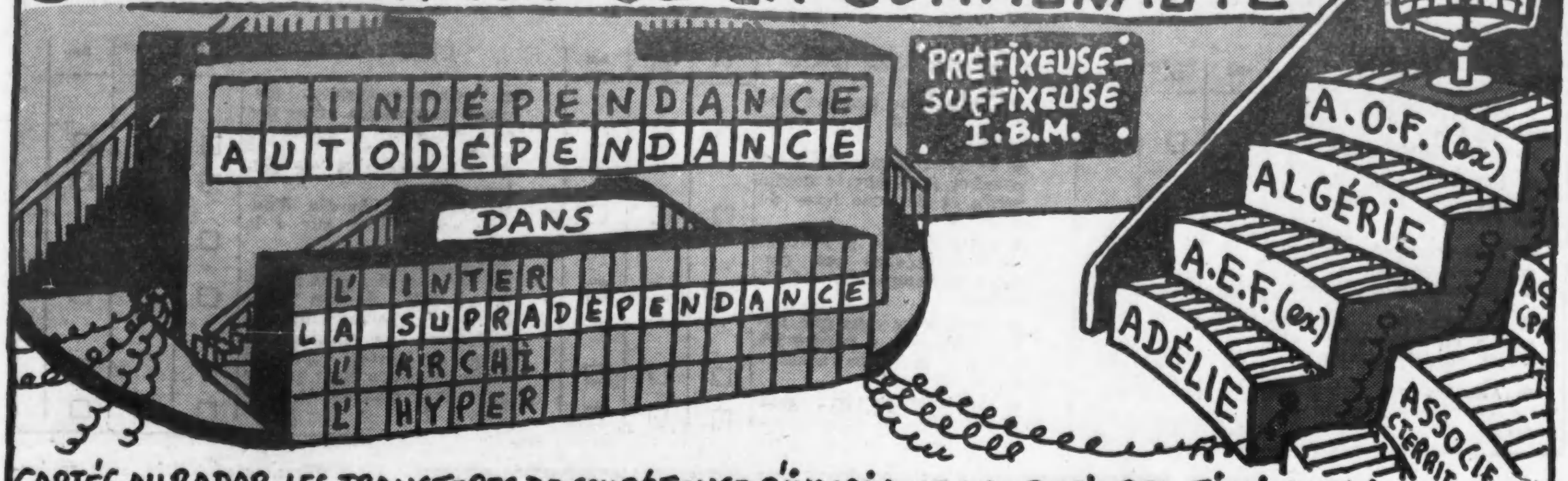
GRADINS ÉQUIPÉS EN RAMPES DE LANCEMENT, À LA DISPOSITION D'UN SÉMINAIRE DE LA FORCE DE FRAPPE, CRÉÉ PAR LA FUSION DE LA "SOCIÉTÉ DE RECHERCHES BALISTIQUES" ET DES "AMIS DE DUBOUT"

Ⓒ UNE CHAMBRE FROIDE

ANNEXION AU QUAI D'ORSAY. ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE FROIDE. "KALT-KRIEGSPIELE" EN CHAMBRE. LA FRANCE TRIOMPHALEMENT ADMISE AU CLUB FRIGORIFIQUE.

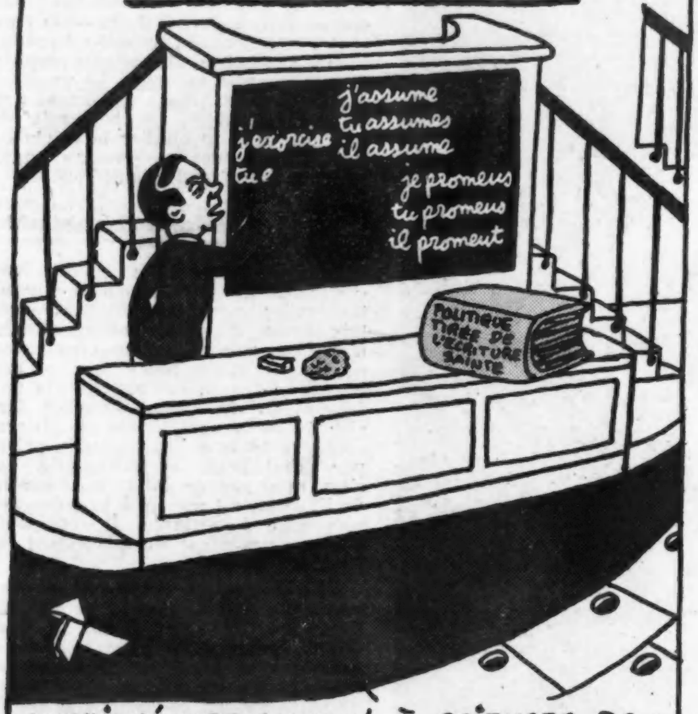
DE L'HÉMICYCLE ?

Ⓓ LES ARCHIVES DE LA COMMUNAUTÉ



CAPTÉS AU RADAR, LES TRANSFERTS DE COMPÉTENCE S'INSCRIVENT AUX PUPITRES-FICHIERS, TÉLÉCOMMANDANT LA TRIBUNE-VOCABULATRICE QUI DÉFINIT ÉLECTRONIQUEMENT LA "NATURE DES LIENS".

Ⓔ "SCIENCES-GAU"



AMPHITHÉATRE ANNEXÉ À SCIENCES-PO : "INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES GAULLITIQUES"

Ⓕ "LES FOLIES-BARRAULT"

UN SACLAY DE LA RECHERCHE DRAMATIQUE.
CÉLÉBRER LES HÉROS DU SIÈCLE DE CHARLES.
LA CONDITION SURHUMAINE EN ALEXANDRINS.

Ⓖ LES VESPASIENNES DE LA GRANDEUR

ÈRE DES VASTES ENSEMBLES. RASSEMBLEMENT DES ÉDICULES ÉPARPILLÉS SUR LA VOIERIE NATIONALE. NIAGARISATION DES GRADINS. LE CHALET-BOURBON, ÉDIFICE-PILOTE DU REMEMBREMENT DE LA FRANCE.

AIMEZ-VOUS LA LIBERTÉ ?

On en vient, on y part. Toutes les conversations tournent autour... Les vacances sont là ! Chaque citadin n'a plus qu'un désir : retrouver la mer, la verdure, l'air et le soleil, en un mot la liberté.

Certains sont très doués pour la détente et parviennent immédiatement à faire peau neuve (même sans coups de soleil). D'autres au contraire ont trop peu de dispositions pour espérer un résultat rapide.

Vous vous demandez peut-être à quel point vous êtes fait pour la vie sans contrainte... Alors, examinez attentivement les questions ci-dessous ; répondez sincèrement (ou presque), et vous saurez si un homme libre sommeille au fond de votre âme.

LA TENUE	Oui	Quelquefois	Non
● Supprimez-vous définitivement les chaussures de ville dès votre arrivée ?	☐	☐	☐
● Bannissez-vous de vos valises tous les vêtements de ville ?	☐	☐	☐
● Vous arrangez-vous pour rester en maillot de bain le plus longtemps possible ?	☐	☐	☐
● Trouvez-vous « amusant » en vacances ce qui serait ridicule en ville ?	☐	☐	☐
● Adoptez-vous volontiers un couvre-chef estival et... drôle ?	☐	☐	☐

L'EMPLOI DU TEMPS	Oui	Quelquefois	Non
● Aimez-vous prendre vos repas quand bon vous semble ?	☐	☐	☐
● Supportez-vous de vous coucher à n'importe quelle heure et de vous lever de même ?	☐	☐	☐
● Préférez-vous les occupations imprévues aux emplois du temps fixes et réguliers ?	☐	☐	☐
● Considérez-vous que flâner n'est pas « perdre les quelques jours de vacances qui restent » ?	☐	☐	☐
● Aimez-vous vivre sans montre ?	☐	☐	☐

L'HABITATION	Oui	Quelquefois	Non
● Fuyez-vous systématiquement les grandes villes dès que vous avez quitté la vôtre ?	☐	☐	☐
● Haïssez-vous la vie collective ?	☐	☐	☐
● Avez-vous besoin d'ouvrir vos fenêtres sur « le large » ?	☐	☐	☐
● Considérez-vous les voisins comme des gens agréables à voir... de loin ?	☐	☐	☐
● Appréciez-vous tout spécialement, en quittant la plage, de pouvoir rejoindre votre demeure sans passer par des centres « civilisés » ?	☐	☐	☐

REPONSE AU TEST : comptez 2 points pour « oui », 1 point pour « quelquefois », 0 point pour « non ».

Si vous totalisez entre 0 et 5 points, ne cherchez pas comment organiser vos vacances : la vie citadine vous convient parfaitement, vous seriez perdu loin du bruit et de la foule, sans votre horaire et vos occupations habituels.

Entre 5 et 10 points, vous hésitez encore à vous laisser aller, à oublier toutes les vieilles contraintes.

Entre 10 et 30 points, aucun doute : vous êtes un fervent de la vie à l'air libre. Vous ne devez donc en aucun cas :

- **Choisir un mode de vacances collectif,**
- **Séjourner dans un grand centre,**
- **Habiter à moins de 100 mètres d'un autre aoûtien.**

∴

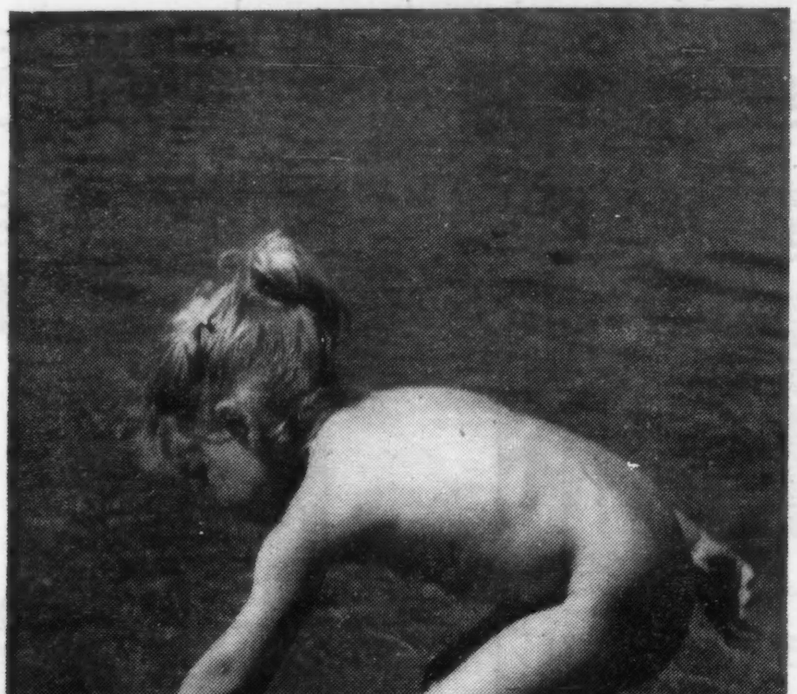
Tout cela est parfait en théorie, mais presque impossible à réaliser actuellement : la liberté n'est jamais là où on croit la trouver. Sur la Côte d'Azur, elle semble même n'être nulle part. Les sites sauvages se garnissent de buildings ; les rues de villages d'automobiles, et la plus retirée des plages est envahie.

Et pourtant... il existe encore, entre Saint-Tropez et Ramatuelle, un domaine de 80 hectares, couvert de pins, de lauriers et de mimosas, que la civilisation n'a pas défiguré. C'est un vaste amphithéâtre ouvert sur la mer, qui est en passe de devenir le dernier refuge des amateurs de liberté.

Le domaine de l'Escalet vient, depuis peu, d'être mis en vente. Quelques hommes épris de vie saine et de paysages méditerranéens vont pouvoir se le partager. Ils le feront sans porter atteinte à la beauté naturelle du site puisque le plan d'urbanisme prévu évitera les fautes de goût éventuelles des futurs propriétaires.

Chaque hectare ne comprendra que trois lots en moyenne. Chacun de ces lots aura une vue imprenable sur la mer (le domaine se termine par une plage).

La route nationale est loin, le bruit aussi. Le souvenir et même l'évocation des contingences matérielles sont bannis de l'Escalet puisque les conduites d'eau et d'électricité, ainsi que les différentes viabilités, sont souterraines. L'inévitable pylône sera, pour une fois, évité, et le photographe amateur pourra « cadrer » sur la pleine mer.



(Rapho.)

UNE « ESTIVANTE » AU GRAND SOLEIL.
Elle a choisi la liberté.

A l'abri du bruit et des vapeurs d'essence, l'Escalet est aussi à l'abri des vents méridionaux : des collines boisées protègent la baie ouverte vers l'est et font de ce domaine un lieu exceptionnellement doux.

Mais si, à l'intérieur de la presqu'île, la civilisation *semble* loin, elle est, en fait, à portée de la main : un centre commercial (discret) est prévu; à cinq kilomètres, Ramatuelle apporte tout le charme et toutes les ressources d'un vieux village provençal ; et en vingt minutes, les habitants de l'Escalet peuvent oublier le calme de leurs terres pour se retrouver dans les rues animées de Saint-Tropez.

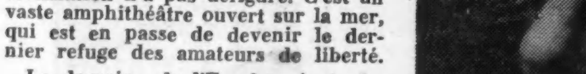
Une folie raisonnable

Il vous reste donc encore une chance de devenir propriétaire d'une terre sans contrainte. Si vous avez très envie de saisir cette chance, n'ayez pas mauvaise conscience : vous ne vous préparez pas à faire ce que les gens raisonnables appellent « une folie ». En effet, étant donné la densité de la propriété sur le littoral méditerranéen et les mesures prises par l'Etat pour la sauvegarde des sites non encore lotis, le domaine de l'Escalet est appelé à prendre une plus-value importante. Il représente donc actuellement un placement intéressant et sûr.

Vous pouvez le découvrir en vous adressant à MM. Leredu et Cie, au Lavandou (tél. : 277 et 88). Ils vous feront visiter cette terre sauvage et sauront vous conseiller utilement sur le choix du terrain, la construction de votre maison et l'aménagement de ses abords.

Avec leur assistance, vous trouverez cette année à l'Escalet la solution de tous vos futurs problèmes « vacances ».

Cette page spéciale d'annonce est présentée par MM. Leredu et Cie - Le Lavandou - Tél. : 277 et 88.



(Lemaire.)

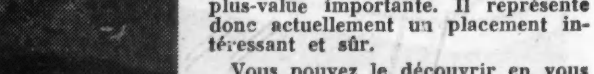
UNE MAISON DANS LES LAURIERS.
Pour amateurs de sites sauvages.

Les lotisseurs de l'Escalet ont réalisé d'autres ensembles méditerranéens :

— Entre Cavalaire et Saint-Tropez : le domaine de la Croix-Valmer où les maisons poussent dans les vignes et les mimosas (voir « L'Express » du 21 juillet 1960).

— A 4 kilomètres du Lavandou, le domaine du Gaou-Bénat avec ses constructions intégrées au paysage (voir « L'Express » du 7 juillet 1960).

— A Saint-Tropez enfin, la Résidence Holiday, complètement achevée, qui offre de nombreux types d'appartements (voir « L'Express » du 23 juin 1960).



(Lemaire.)

UN ASPECT DU DOMAINE.
Cadrage « pleine mer ».

MADAME EXPRESS

Un reportage jamais réalisé :

MADEMOISELLE CHANEL AU TRAVAIL

par MADELEINE CHAPSAL

(Pages III, IV, V, VI)

Cette semaine Mme Express a :

● ***Noté*** **l'adresse d'une école préparant à la session de septembre de presque tous les examens et concours de l'enseignement supérieur et en particulier à l'oral de repêchage du baccalauréat qui vient d'être officiellement confirmé. Les élèves travaillent par très petits groupes, en « colles » d'une demi-journée. (Institut d'Assas, 76, rue d'Assas, LIT. 20-18 ou BAB. 49-01. Cours du 17 août au 15 septembre.)**

● ***Cru*** **jouer à la marchande, en réglant de petits achats effectués aux magasins du Louvre avec des tickets d'autobus périmés, à la suite de la récente augmentation des transports. En effet, pendant toute la durée de l'échange des anciens billets, ce magasin les accepte en paiement à leur valeur. Une bonne façon de les écouler sans faire la queue aux têtes de ligne.**

● ***Découvert*** **une teinturerie pressing où fonctionne un service « lavage » spécial pour les chemises d'hommes. Elles sont lavées et repassées en 48 heures. Cette adresse est utile pour les célibataires et les maris seuls à Paris au mois d'août. (1,70 NF la chemise. Teinturerie Pressing, 6, rue de Ponthieu, ELY. 18-17.)**

● ***Étudié*** **de près une expérience de « baisse volontaire » que pratique depuis près de deux ans un magasin d'articles ménagers de la rive gauche. Commencée timidement (chaque semaine deux ou trois articles étaient marqués à des prix chocs), la baisse a atteint de décembre 1959 à mai 1960 tous les articles en magasin. Puis, ce fut l'application du tarif « Association commerce-clientèle », c'est-à-dire la vente d'articles courants (de marques) à des marges commerciales réduites. Voici deux exemples :**

— Une poêle à poisson Tefal qui vaut 29 NF au « tarif conseillé » peut être vendue 20,80 NF au « tarif association ».

— Une coquelle « Le Creuset » (4 l. 5) valant 39,50 NF au tarif catalogue ne vaut que 31,80 NF au « tarif association ».

En somme, après l'alimentation et les textiles, une expérience à suivre si elle n'est pas remise en question par la hausse sur l'aluminium annoncée pour la rentrée. Elle se déroule à la Verrerie Montparnasse, 74, boulevard Edgar-Quinet, Paris (14e).

● ***Trouvé*** **une nappe ronde pas chère pour les tables demilune très à la mode en ce moment. Cette nappe existe soit en voile de coton, soit en métis de fin coton imprimé de fleurs (pois de senteur, roses ou bouquets naïfs). Elle mesure 150 cm de diamètre, l'ourlet est souligné d'un biais de couleur (rose, parme, bleu ou vert). Avec les 8 serviettes assorties, elle coûte 54 NF. Un bon cadeau si l'on est invité à la campagne. (Marque « France-Or » en vente à la Maison de Blanc, 92, avenue Victor-Hugo, Paris.)**

(Georges Dambier.)

Deux modèles Chanel 1960-1961.
« Une nouvelle manche, une nouvelle femme. »

SANTÉ

Nos ennemis héréditaires

● *Sous l'eau, sur terre, dans les airs, les petites bêtes de l'été vous guettent. Apprenez à les combattre...*

EN vacances, ce ne sont pas les grosses bêtes qui sont dangereuses (sauf, peut-être, certains voisins bruyants). Vous avez peu de chances d'être poursuivis par un taureau furieux ; vous ne courez pratiquement aucun risque de voir un aigle enlever sous vos yeux un de vos enfants, et ce serait vraiment une aventure très exceptionnelle si un requin, dans la mer, cherchait à vous dévorer.

Les petites bêtes, en revanche, dans l'eau, sur la terre et dans le ciel, peuvent vous attirer toutes sortes d'ennuis, et il est bon de ne pas les sous-estimer.

Première caractéristique de nos ennemis aquatiques (1) : ils sont généralement ravissants. La méduse et l'anémone de mer ressemblent à des fleurs transparentes. Malheureusement pour les baigneurs, la nature a pourvu ces animaux éminemment décoratifs d'appareils urticants appelés nématocytes, disposés sur des filaments qui se détendent brusquement quand l'animal se croit menacé. Les nématocytes sécrètent des toxines mortelles pour les petits poissons et irritantes pour l'homme. S'il a frôlé une hydre ou une anémone de mer, le nageur en sera quitte pour quelques plaques d'urticaire. Il évitera de les gratter pour ne pas envenimer les rougeurs. C'est tout.

Un jet d'huile bouillante

S'il a été touché par une méduse sur une partie importante de son corps, l'accident risque d'être plus sérieux. Les baigneurs qui ont eu la cuisse, l'épaule ou le bras en contact prolongé avec une méduse racontent qu'ils ont eu l'impression de recevoir un jet d'huile bouillante. Très rapidement apparaît une rougeur intense qui déborde largement la zone de contact et s'accompagne d'enflure et de démangeaisons. Il n'est pas rare que ces manifestations extérieures s'accompagnent d'une sensation d'angoisse, de gêne respiratoire et parfois de fièvre. Il est prudent, dans ce cas, d'aller se coucher après avoir absorbé un cachet d'aspirine. Les crèmes à l'hydrocortisone, en application locale, soulagent les démangeaisons et diminuent l'enflure. Il faut les préférer aux crèmes antihistaminiques qui sont parfois responsables de réactions allergiques souvent violentes. En cas de complications (elles sont rares) on appellera le médecin.

Les poissons « poisonneux »

Des « fleurs de mer » qui grattent, passons au fruit de mer qui pique. Les piqûres de l'oursin ne sont pas dangereuses, à *condition d'enlever le « dard »* qui s'est fiché dans la main ou le pied du baigneur, de faire saigner la petite plaie et de la désinfecter par les moyens courants : alcool à 90 degrés, eau oxygénée, teinture d'iode, mercurochrome.

Si on laisse une épine d'oursin à l'endroit où elle s'est plantée, on s'expose à voir apparaître par la suite un vilain bouton violacé qui ressemble aux lésions de l'épiderme appelées : granulomes. Il n'est pas rare de rencontrer ces excroissances sur les mains et les pieds des pêcheurs. Une petite intervention chirurgicale est alors nécessaire pour enlever l'épine profondément enfoncée. L'électrocoagulation ou l'application de neige carbonique détruisent l'excroissance.

Côté poissons, signalons les rascasses et les vives.

« *Les rascasses c'est « poisonneux »*, disent les marchandes du port de Marseille, *si on les touche, on en meurt.* »

Heureusement non. Mais les épines que la rascasse porte sur son dos sont chargées de poison. Elles peuvent provoquer abcès ou phlegmon. Pour les éviter, ouvrir l'endroit de la piqûre, faire saigner longuement et désinfecter.

La vive, petit poisson qui s'enfouit dans le sable en laissant dépasser une arête dorsale venimeuse, cause une piqûre très douloureuse, à l'endroit de laquelle apparaît un œdème (enflure) violacé. Les douleurs sont parfois intolérables. Des bains d'eau très chaude, des pommades calmantes, des cachets analgésiques sont indiqués. Les complications sont exceptionnelles.

Il n'en est pas de même avec notre ennemi terrestre : le serpent, dont la morsure peut être mortelle si on n'intervient pas dans les délais voulus. Le seul serpent dangereux en France est la vipère. Dans les régions à vipères (toute la moitié sud de la France, des Pyrénées aux Alpes-Maritimes, et aussi le Jura, l'Ardèche, la Vendée) il est prudent d'avoir à sa disposition des ampoules de sérum antivenimeux de l'Institut Pasteur. Quand une personne a été mordue par une vipère, il faut agir vite :

1. Placer un garrot au-dessus de la morsure, le plus près possible de cette morsure, pour éviter la diffusion du venin dans l'organisme (sinon le sang le véhicule vers le cerveau et vers le cœur). Relâcher le garrot une minute toutes les vingt minutes. On l'enlèvera une fois le sérum administré.

2. Inciser les trous laissés par les crochets et faire saigner le plus abondamment possible, soit par la pose d'une ventouse, soit par succion buccale ; ce n'est pas dangereux pour le sauveteur, à condition, bien entendu, qu'il crache le sang à mesure qu'il l'aspire et qu'il n'ait pas de blessure à la bouche.

3. Injecter le plus rapidement possible 10 cm3 de sérum « antivipère » sous la peau à l'endroit de la morsure, et 10 cm3 par voie sous-cutanée ou intramusculaire.

4. A domicile : désinfecter la plaie avec du permanganate de potasse au 1/100 ou de l'eau de Javel au 1/10. Mettre le blessé au lit. Le réchauffer. Lui donner à boire une boisson stimulante chaude non alcoolisée (thé ou café) en attendant l'arrivée du médecin, qui administrera, si besoin est, un tonicardiaque et fera des injections de calcium intraveineux.

En résumé, il faut à la fois agir vite (dix personnes, en un seul été, ont succombé à une morsure de vipère) et ne pas s'affoler : l'action du sérum est spectaculaire, immédiate, parfaitement efficace.

Un mot de deux autres adversaires rampants, plus redoutés que redoutables : les scorpions et les araignées. Leurs piqûres, souvent mortelles dans les pays chauds (scorpions du Sahara, araignées d'Amérique du Sud) ne donnent lieu dans nos régions tempérées qu'à des accidents bénins : démangeaisons, enflures accompagnées parfois de raideur musculaire locale. Les antihistaminiques, par voie buccale, semblent être la meilleure thérapeutique de « l'aranéisme cutané » et du « scorpionisme ».

Poireau, oseille ou persil

Dans « l'air d'été vibrant d'insectes » chanté par le poète, moustiques, abeilles, guêpes et frelons ne se contentent pas de nous dispenser une musique vibratoire : *ils nous piquent*. Les piqûres de moustiques sont bénignes, sauf chez les allergiques sensibles au venin d'insectes. Un peu de vinaigre, d'eau de Cologne, d'ammoniaque, d'alcool camphré, voire du poireau, de l'oseille ou du persil « écrasé » à l'endroit de la piqûre suffisent à amener un soulagement : *tous ces produits, en effet, contiennent des essences volatiles qui calment l'irritation en procurant une sensation de fraîcheur.*

Mieux vaut, quand même, éviter d'être piqué :

a) En portant des vêtements clairs et non foncés (les moustiques n'aiment pas les teintes pastels);

b) En se servant des lotions ou crèmes odorantes antimoustiques en vente dans le commerce. A base d'essence de citronnelle, elles ont l'avantage d'être agréables à votre odorat en déplaisant aux moustiques;

c) En utilisant (dans les régions vraiment infestées) les « repellents » mis au point par les Américains pour leurs soldats pendant la guerre du Pacifique. Appelés aussi : *moustiquaires épidermiques*, ils recouvrent la peau d'une mince pellicule protectrice aux vertus insectifuges;

d) En avalant de la vitamine B1. Chez certaines personnes (cela ne réussit pas toujours) cette vitamine confère à la peau une odeur désagréable aux moustiques;

c) En mettant des grillages bleus aux fenêtres; en utilisant des lampes jaunes (qui font fuir les insectes); en plaçant auprès de votre lit une écuelle d'oignons crus (si vous en supportez l'odeur : les moustiques, eux, ne la supportent pas) ou une assiette pleine de formol avec une veilleuse à côté, les moustiques y tombent... comme des mouches.

« Le petit peuple de la mort »

On peut plaisanter sur les moustiques : ils ne font jamais grand mal. Avec les abeilles, les guêpes et surtout les frelons, que les entomologistes ont appelés « le petit peuple de la mort », l'affaire est plus sérieuse. La piqûre isolée (sauf pour les frelons) n'est jamais grave. Il faut :

- extraire l'aiguillon (s'il est resté dans la plaie);
- désinfecter l'endroit de la piqûre;
- prendre au besoin un comprimé d'antihistaminiques;
- les produits cités pour les moustiques peuvent être utilisés localement contre l'irritation.

Mais attention, si on a été piqué dans la bouche ou la gorge, le danger est beaucoup plus grand. Des piqûres de guêpes (avalées dans une boisson) ont entraîné la mort par étouffement. Il faut appeler immédiatement le médecin.

Il faut l'appeler aussi en cas de piqûres multiples : 40 piqûres de guêpe valent une morsure de vipère. 400 piqûres d'abeilles sont mortelles. Lui seul peut appliquer le traitement convenable : injections de calcium intraveineux, piqûres de novocaïne-adrénaline, antihistaminiques, corticothérapie. Une piqûre de frelon est aussi dangereuse que plusieurs piqûres de guêpes ou d'abeilles.

(1) Les accidents venimeux dus aux animaux marins ont été étudiés récemment au cours des journées d'études sur les loisirs et les sports hélio-marins, qui se sont déroulées à Marseille.

Vous aimez le soleil,
vous aimez sa chaleur bienfaisante,
mais, vous savez que certains rayons
sont nocifs et risquent de vous brûler.

Alors protégez-vous de ces méfaits.
grâce à Delial
véritable écran protecteur.

Delial
c'est encore Bayer
Delial
crème, huile, lotion,
lait solaire ou aérosol,
est maintenant en vente
Delial
bronzez plus vite et mieux !

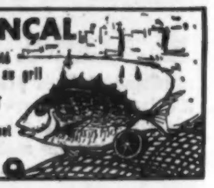
ne craignez plus
le soleil !

Symbole de confiance BAYER

O. P. G. 60

FÉRET FRÈRES

LE PROVENÇAL
OUVERT EN AOUT
SEG. 40-28



COMMUNIQUÉ

Les 3 règles d'or de la parfaite dentition

90 % des enfants souffrent de la carie dentaire. Pour lutter contre ce fléau, il est essentiel de leur faire observer les 3 règles suivantes :

D'abord une bonne hygiène buccale : brossage des dents après chaque repas.

Ensuite, tous les 6 mois, visites de surveillance par le dentiste.

Enfin, consommation régulière d'une eau contenant environ 1,2 mg de fluor par litre. Le fluor possède en effet la vertu de favoriser la dentition et donne à l'enfant, pour toute sa vie, des dents bien protégées contre la carie.

Or, le fluor existe à cette dose idéale dans l'eau de BADOIT. Il est donc conseillé aux parents soucieux de faire de leurs enfants des adultes aux dents saines, de leur faire boire, dès le sevrage, de l'eau de BADOIT à chaque repas.

REPORTAGE

Chanel au travail

Pour la première fois, la souveraine de la couture, Mlle Gabrielle (Coco) Chanel, a permis qu'on la regarde « faire la collection ». Voici le reportage de Madeleine Chapsal.

(Willy Rizzo, « Paris-Match ».)

MADEMOISELLE CHANEL AJUSTANT UNE MANCHE (*).
« Voilà ce qu'on appelle une dame qui fait de la couture. »

« L*A mode ? Quand on me demande ce que je pense de la mode, je ne vois pas de quoi on veut parler... Qu'est-ce que c'est, la mode ? De temps à autre, je change un petit détail, au col, au bras — c'est très important la manche dans une robe — et l'instant d'après, tout le reste est démodé... Mais c'est pour que ça aille mieux. Jamais je ne me suis creusé la tête en me demandant ce que j'allais bien pouvoir bousculer !...* »

Mlle Chanel (1) est assise toute droite — jamais alanguie — sur le divan de son studio de la rue Cambon. Elle a son long sourire — la ligne entre ses lèvres, moqueuse, savante, est une énigme à elle seule. Le studio n'a pas changé depuis trente ans. Rien n'a varié non plus à l'étage en dessous, dans le salon de présentation. Rien non plus à la boutique, au rez-de-chaussée.

Mlle Chanel n'a pas changé non plus. Même profil net où son amour de l'équilibre est « physiquement » inscrit. Même façon de se vêtir. Un costume, toujours le même — cette saison, un tailleur en lainage beige bordé d'une ganse bleu marine : « *Je le porte depuis que j'ai commencé la collection, cela va faire trois mois, je l'ai quitté deux ou trois fois pour le donner à nettoyer, c'est tout* », et sur ce petit uniforme — Napoléon, non plus, n'en changeait pas souvent — une débauche de bijoux, chaînes, boutons de manchettes, plaque de poitrine, qui sont autant de décorations. Et un chapeau. Mlle Chanel n'ôte jamais son chapeau, un chapeau qui, on le sent tout de suite, est une couronne. Au milieu d'un peuple de sujets nu-tête, Coco Chanel est la seule, toujours, à rester couverte.

On va travailler

Une tape sur le genou. « *Allez, venez, on va travailler...* » Elle descend l'escalier tout en glaces, traverse le grand salon peuplé de ses trois cents chaises vides — autant de futurs juges — gagne le coin qu'elle s'est choisi, non loin de l'estrade d'où apparaîtront les mannequins. Se passe autour du cou une paire de ciseaux suspendue à un bolduc (2), chausse des lunettes, fait semblant de s'asseoir. Semblant d'attendre.

Aussitôt paraît une jeune femme, revêtue d'un tailleur blanc garni d'une ganse de couleur, qui paraît achevé. Le mannequin virevolte un peu, montre son dos, ses profils. A distance respectueuse, une personne en blouse blanche, la « première » (1), attend le verdict. Ou plutôt le connaît déjà.

« *Bon* », dit Chanel, qui fait un petit signe du doigt. Le mannequin descend de l'estrade, s'approche d'elle. Chanel s'est levée, a saisi ses ciseaux, et « crac », en deux ou trois secondes, toutes les coutures du modèle, qui n'étaient que bâties, sont défaites. Elle découd complètement le col, arrache les manches, les jette à la volée à ceux qui l'entourent. Cette apparence de tailleur est redevenu ce qu'il est : des morceaux de tissus qui s'ignorent.

Alors commence la formidable opération du remontage, accompagnée d'un lent, d'un interminable monologue, articulé d'une voix très basse, à la diction parfaite : « *Je vous l'avais dit hier, il faut m'ôter ce paquet de tissu, là... Pourquoi voulez-vous garder tout ça ? Coupez-le et qu'on n'en parle plus... Quelle est la femme qui accepterait de porter ça... D'avoir tout ça sur le dos... Pas moi en tous les cas... Bien droit ici... Je vous l'ai déjà fait hier... Je le refais... C'est tellement facile à monter que c'est amusant... Et laissez votre col, je l'arrangerai... Je vous mettrai l'épaule... Comme ça... C'est mieux, non ? C'est autrement joli que ce machin qui pendouillait... Faites-moi quelques plis ici, mais des plis intelligents...* »

L'opération dure. Les yeux du jeune mannequin se cernent ; ceux de la première, ou du tailleur, ne peuvent pas se cerner plus ; quelqu'un passe les épingles, puis se fatigue, est remplacé par quelqu'un d'autre. Chanel, elle, n'a pas arrêté, pas jeté un regard ailleurs, debout, les bras levés au-dessus de la tête, ou courbée vers le sol, insensible à certaines supplications muettes; inaltérable, inusable...

Une seconde peau

Ce tailleur, qu'elle vient de mettre en pièces, sous l'œil résigné et consterné de ses collaborateurs, elle l'a revu tous les jours depuis vingt jours, vingt fois — on l'a calculé — elle l'a jeté bas et recommencé. (Il y a un modèle qu'elle a repris trente-cinq fois.) Et c'est seulement maintenant que ce tailleur commence en effet à être ce qu'il doit être : une seconde peau, une sorte d'habitacle dans lequel le corps de cette jeune femme est parfaitement à l'aise. « *Une femme doit pouvoir faire n'importe quel mouvement sans que son vêtement bouge. L'autre jour, j'ai vu une de mes amies paralysée sur sa chaise. « Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ? — Non, j'ai une robe neuve...* ». Chanel lève les yeux au ciel. Elle déteste ce qui bride, déforme, dissimule le corps féminin. (C'est pourquoi elle a toujours été le couturier le plus moderne — dès 1925 elle avait mis au point la silhouette de la « femme libre » — et aussi le plus copié.) Elle a fait de l'anatomie et sait où se situent les muscles de l'épaule et de la hanche, comment ils jouent. Elle veut qu'ils soient libres. En même temps que ce soit joli.

La réflexion d'une spécialiste de la mode, à propos de la collection actuelle d'un grand couturier, l'a mise en joie : « *C'est laid, mais c'est intéressant.* » Chanel s'esclaffe: « *Laid mais intéressant ! Dire ça d'une robe ! Vous vous rendez compte !* »

Son « beau » est d'ailleurs, très particulier. C'est le sien, celui qui lui va, qu'elle représente. Qui est devenu son style. Lorsqu'elle se tient au milieu de son salon, longue, la tête petite, le pied posé à l'angle parfait, c'est encore elle, parmi ses mannequins, qui fait le plus « Chanel ». Cette même image d'une même femme que Chanel impose depuis tant d'années, c'est la sienne. Elle déteste les seins (« *Les seins dehors, c'est la barbarie* »), les cheveux longs, les rondeurs abusives, tout ce qui « animalise » cette mince et souple figure, inaltérable à travers les années, que doit être la femme. Qu'elle fut elle-même, qu'elle est restée. Qui a besoin de voiles, de soins, de maquillage. « *Je ne comprends pas qu'une femme ose sortir de chez elle sans s'être un peu arrangée... Ne serait-ce que par politesse. Quelle prétention de se montrer comme cela, sans rien ! Et puis, on ne sait jamais ; on a peut-être rendez-vous avec le Destin ce jour-là, et il vaut mieux être le plus jolie possible — pour le Destin...* »

Philosophie qui s'exprime en maximes, en aphorismes précis : « *Copiez-moi. Les trouvailles sont faites pour être perdues.* » « *Le malheur des femmes est de ne compter que sur leur jeunesse.* » « *Il faut remplacer la jeunesse par le mystère.* »

Théorie personnelle et très féminine de la séduction qu'elle s'est occupée des années durant, infatigable, laborieuse, à mettre sous nos yeux par ses collections.

« Je suis une ouvrière »

A-t-elle conscience de sa façon humble et orgueilleuse de devenir l'outil de sa création ? Après s'être baissée presque jusqu'à terre pour vérifier un niveau d'ourlet entre les jambes du mannequin, elle se relève, se retourne : « *Regardez-moi ; voilà ce qu'on appelle une dame qui fait de la couture ! Une ouvrière. Je suis une ouvrière, il y a des gens à qui ce mot déplaît, moi pas...* »

Dès qu'un mannequin s'approche, elle pose quatre doigts à plat sur l'épaule ou la hanche, d'un geste extraordinaire. Ses mains ne sont plus des mains, mais des outils de haute précision, exactement déformées, ou modelées, en vue du travail qu'elles vont faire. Ne craignant pas la matière, de s'y enfoncer, de s'y perdre...

Elle se rassied une seconde, attend le modèle suivant. Son chapeau-couronne n'a pas bougé. Il ne bouge jamais. Sur la calotte, les traces innombrables de l'épingle qu'elle y a enfoncée tous les matins, depuis des mois, comme une religieuse dans sa coiffe.

Somptueuse apparition d'un manteau blanc doublé de vison noir. Emotion dans le petit groupe pourtant las et blasé. Chanel le perçoit, s'irrite: « *Voilà, parce que c'est blanc, qu'il y de la fourrure, on est ébloui... On ne s'occupe pas de l'équilibre. Alors que c'est ce qu'il y a de plus difficile à faire un machin comme ça !*

(1) Rue Cambon, on dit simplement : « Mademoiselle ».

(2) Ruban de coton utilisé en couture.

(2) L'équipe d'une maison de couture se divise en ateliers (la maison Chanel en compte 9), d'une trentaine de personnes, apprenties, deuxièmes mains, deuxièmes mains qualifiées, premières mains, premières mains qualifiées, sous la direction d'une première ou d'un tailleur, assistés d'une seconde. Les créateurs de la collection n'ont affaire qu'aux premières ou aux tailleurs, qui prennent note de leurs ordres et de leurs modifications, puis passent les renseignements à leurs secondes, qui se chargent, elles, de faire exécuter le travail par l'atelier.

(*) Derrière elle, un de ses tailleurs, André. Le mannequin est Paule de Merindol.

→

Venez ici mon enfant. » En un instant, l'orgueilleuse parure est rendue à l'humilité de la loque. Et la vieille reine s'acharne, pli à pli, à n'accepter de la matière trop belle que le très petit peu qui convient à l'élégance. Elle le sait mieux que personne : l'élégance, c'est le sacrifice. Un petit peu de tissu, de couleur, d'éclat en trop, et on entre dans un autre règne, celui du costume, du théâtre, du sex-appeal, de ce qu'on veut — mais fini pour l'élégance, elle s'est envolée avec la mesure. C'est pourquoi elle n'aime pas la fourrure, matière trop riche, et ne l'utilise qu'en fourrage, ce qui la fait rire elle-même, comme ravie de jouer un bon tour à cette fière personne qui pensait qu'elle n'avait qu'à se montrer pour tout emporter.

« *En hiver, il fait froid, les femmes ont froid. Alors bon, on peut mettre un petit peu de fourrure, pour avoir chaud, parce que c'est utile, mais seulement à l'intérieur il ne faut pas qu'on la voie...* »

Une épingle de nourrice

Rien de trop, rien de superflu, c'était le secret de la Parisienne. Il est à craindre que Chanel ne l'emporte avec elle. (Qu'on songe à la rue d'aujourd'hui, aux jupons amoncelés, aux coiffures pyramidales des Lolitas de tous âges, à certaines collections...). On la copie, mais on ne l'imite pas : les panneaux incrustés de ses jupes, ça n'est pas une décoration, c'est aussi utile qu'un plan d'architecte : seule façon de retrouver le droit fil sur les quatre faces d'un corps. Les copieurs font bien les quatre panneaux, mais ils oublient le droit fil...

Tout ce temps, ses mains n'ont pas cessé d'aplanir, d'ajuster, de chercher un mariage, une alliance, entre cette matière qui a une trame, le tissu, et cette autre qui n'en a pas, le corps.

Vient un tailleur en lainage blanc, traversé de trois brandebourgs bleu marine. Cette fois, même pour un œil inexpert, la manche est mal montée. Chanel entre presque en colère : « *Ce modèle-là, je ne le mets dans ma collection que pour faire rire ! Il existe depuis que la maison Chanel est ouverte. Alors s'il n'est pas parfait...* ». Il sera parfait.

Ou plutôt presque parfait. Encore un secret de Chanel : « *Vous comprenez, une robe, il faut que ça aille bien partout, sauf en un point. C'est à cela qu'une femme reconnaît que sa robe est bien à elle... Qu'elle a sa personnalité... Moi, regardez ce que je fais...* ». Elle ouvre sa jaquette et montre, en haut de sa jupe, une grosse épingle de nourrice.

« *C'est exprès, pour que ça grignote, que ça aille un peu mal, je mets toujours une épingle quelque part, pour déformer un peu...* »

Produire un choc

Et passant à l'acte, d'un geste fort, décidé, elle ceinture à le rendre méconnaissable, un long manteau tube, écossais sombre, bordé de fourrure au col, aux manches et à l'ourlet. Le mannequin fait la moue, prête à pleurer. Elle était enchantée de son modèle. L'assistance aussi. On s'entre-regarde. Chanel a senti la réprobation générale — et probablement s'amuse plus que jamais ! Le discours devient perceptible : « *Un manteau qui a de la fourrure demande une ceinture, sinon cela fait dame. Vieux. Il ne faut jamais vieillir les gens, jamais... Maintenant, c'est joli, c'est gentil* ». (Elle a horreur des superlatifs.) Et c'est vrai, le manteau est transformé : la Garbo de 1930 a fait place à une jeune fille 1960. Elle avait raison. Elle a toujours raison. Et le triomphe modeste. S'allume une cigarette. « *Seule période où je fume, la collection finie, je n'y touche plus...* ». Attend le modèle suivant, avide de continuer.

Mais il ne suffit pas « d'essayer », c'est-à-dire d'ajuster parfaitement un vêtement à un corps : il faut inventer.

Voici encore un petit tailleur en tweed vert, auquel il n'y a rien à reprocher. Non, rien à reprocher, le mannequin le sait, le tailleur le sait, Mademoiselle le sait aussi. La jupe, le dos, les manches, le devant, tout est parfaitement d'aplomb — l'aplomb parfait du droit fil. Tout le monde se détend. Erreur.

Mlle Chanel, elle, s'agite. Et soudain, grondeuse : « *Il ne s'agit pas seulement de naviguer dans le bon goût. Une collection, cela doit produire un choc... Il faut que j'invente quelque chose. Venez...* »

Et c'est la bagarre. La jupe vole en tranches, la jaquette se défait comme un artichaut... Un panneau du dos est pris en main, plissé, incrusté, dans une des coutures du devant...

Au bout de trois quarts d'heure, Chanel se rassied d'un air assez gai : « *Tout le temps, j'apprends des choses sur ma collection. Si on ne me retient pas, je vais en refaire une autre...* ».

Il n'y a pas un bout de tissu qu'elle n'ait choisi elle-même, un morceau de ruban dont elle n'ait décidé la largeur, le coloris, une garniture, le détail d'une garniture qu'elle n'ait revus...

De temps en temps, elle soupire : « *J'aurais aimé faire un métier où on n'a besoin de personne, où on est seule, libre...* ». Là, elle ment un peu : elle aime sa cour, éblouir. Elle aime se donner en spectacle, à elle-même, aux autres ; lorsqu'elle prend de vitesse, d'audace et d'invention son escouade de techniciens éberlués.

Ensuite, elle s'en va. Elle n'est pas là pour recevoir la clientèle. On ne la rencontre pas dans ses salons. Jamais, elle n'a fait elle-même l'essayage d'une cliente. Rares sont celles qui la connaissent, l'ont aperçue. D'ailleurs, qu'elles aient ou non un costume « Chanel », elle jette sur elles un regard long et précis, mais ne fait pas une remarque. Pas une. Un peu par orgueil («*Quand j'ai débuté, on ne recevait pas les couturiers. C'est moi qui les ai fait recevoir. Doucet est un homme qu'on ne saluait pas, et qui cependant a laissé des collections d'art admirables...* »), un peu parce qu'elle se connaît trop bien. Où s'arrêterait-elle ?

« C'est à moi, ça ! »

Le matin de la collection Chanel, alors que chaque mannequin « passe » environ onze modèles, l'une d'elles n'en a plus que deux. Les autres, encore ce matin-là, défaits, reconstruits puis à nouveau détruits, ne seront pas prêts. La jeune femme, qui est restée deux mois debout à « essayer » sans trêve, est au bord de l'hystérie. La fureur et le désespoir la déchirent. Pour bien les manifester, elle quitte sa blouse blanche de travail, met un tailleur qui lui appartient et va trouver « Mademoiselle ». Chanel sait parfaitement jusqu'où elle peut aller avec son entourage, ce qui va encore, ce qui est trop — « *A partir de sept heures du soir, je ne puis plus rien dire, parce qu'ils ne tolèrent plus rien. Ils éclateraient, et comme il y a encore du travail à faire le lendemain, il ne faut pas que je les désespère, il faut que je leur laisse quelque chose pour continuer* ». Et parlant avec la jeune femme — qui vient lui dire ce que représente pour elle cette confiscation — elle tâche plutôt de l'apaiser. C'est du moins son but. Or, tout à coup, la jeune femme pousse un grand cri, devient verte, rouge, manque d'étouffer : « *Mais c'est à moi, ça, mademoiselle, c'est à moi !* » Tout en causant, instinctivement, Chanel avait saisi ses ciseaux et commencé à découdre complètement l'épaule et le dos du tailleur dont l'aplomb ne lui plaisait pas, comme elle avait fait toute la journée sur ses modèles, comme elle pourrait faire indéfiniment, tant qu'il y aura des corps, et des vêtements sur ces corps, qui tomberont mal, qui lui feront mal...

Un moment plus tard, un de ses amis vient la voir, et brusquement, Chanel s'approche et sous prétexte d'expliquer quelque chose, reprend son veston, montre pourquoi il est mal coupé, où il y a de l'étoffe en trop, où devrait être le bouton, tandis que l'ami, jusque-là parfaitement satisfait de son costume confectionné à hauts frais à Londres, lui demande l'air malheureux et maussade : « *Mais vous croyez que c'est réparable ?* » « *Non,* lui dit Chanel impitoyable, *ça n'est pas réparable.* »

Un petit taureau noir

« *Vous savez, moi, je ne sais pas coudre, pas coudre un bouton...* » Et c'est vrai. Elle ne sait pas. Elle sait voir, c'est tout. Elle a toujours su voir, c'est inné. Yeux petits, très beaux, fragiles. « *Quand j'étais plus jeune, j'avais un drôle de paquet de cils au coin des yeux, cela m'énervait. Un oculiste m'a dit : « C'est que vos yeux ont besoin d'être protégés.* » Yeux précieux, qui n'arrêtent pas. Quand une personne s'avance, c'est plus fort qu'elle, elle « voit » le défaut de son vêtement. Et son drame, c'est qu'elle n'arrive pas, toujours, à communiquer sa vision. Alors, elle « montre », elle prend le tissu à pleines mains, là où il y en a trop, là où ça manque, et se fâche : « *Je vous l'ai dit cent fois, je vous le redirai sans me lasser, je veux que vous mettiez cela droit ici* ». « *Oui, mademoiselle.* »

On lui obéit, mais comme on peut. Parce qu'on ne « voit » pas. Ses assistants, admirables de patience et de labeur, tentent de la suivre à la trace, mettent la main où elle a mis la main parfois désespérés, ivres de recommencer ce qui leur paraît être exactement la même chose. Mais qui ne l'est pas. Chaque fois, il y a un progrès ou une rechute — en tous les cas une modification. Question de hasard. C'est ce qui la rend folle : cet aveuglement presque général. Est-ce notre faute ? Moi non plus, assise derrière son dos, suivant au plus près ses mouvements, tâchant d'en deviner le sens, la cause, je ne « voyais » pas. Cela me paraissait bien comme ça. Et puis, brusquement, sans avoir compris ce qu'elle avait fait, cela me paraissait mieux. C'était le moment où elle s'asseyait, et disait à la première, suprême caresse : « *Ma chère, je crois que nous serons bien* ».

Dans cette grande maison de cinq étages, trois cents personnes s'activent silencieusement pour complaire aux gestes d'une seule femme « *à la tête de petit cygne noir* », disait Cocteau, « *de petit taureau noir* », avait dit Colette.

« Je mourrais de honte »

On la craint, parfois on enrage, mais on la respecte. Le pouvoir de ceux qui « voient » — qu'ils soient stratèges, peintres, architectes, pilotes ou poètes — n'est jamais vraiment

(Willy Rizzo, « Paris-Match ».)

LE gra[...] CHANEL » TRANSFORMÉ EN ATELIER PENDANT LA MISE AU POINT DE LA COLLECTION (*).
[...]uand il n'y aura plus moi pour faire ça, il n'y aura plus personne. »

rem[...] Pendant la période de l[...] ne s'agit plus d'industri[...] des rapports habituels [...]n et ses ouvriers. Il s'[...]ion.

E[...] 29 juillet, ce fut le j[...]ction. Il devait y avoi[...] modèles. Il y en eut [...]utres, au dernier mom[...] il les avait « accrochés [...] *rais de honte si je v[...]la.* » Si elle mourait [...]rait pour son plaisir. [...]ien. Personne n'y verr[...]rait rien vu. Mais c'est [...]nt, sa gloire, et sa mali[...] exigeante pour elle seul[...]e ses mannequins tom[...] interdit qu'on présent[...]r une autre. C'est que [...] formes sont étudiés [...] cette jeune femme-là, [...]e.

Voici le jour de la collection et trois cents personnes occupent enfin les petites chaises dorées. Et les uns après les autres, les modèles, dont chaque centimètre a été, pendant trois mois, touché, échauffé, modelé par les deux belles mains qui désormais se reposent, dissimulées au haut de l'escalier, défilent au pas de jeunes femmes à bout de fatigue qui ont l'air de sortir de leur lit. Et les rédactrices cherchent le nouveau, le détail dont elles pourront faire un titre. Et Chanel se moque, tout de même un peu craintive et offensée : « *Elles vont dire encore : Chanel, c'est toujours la même chose... Or, j'ai tout changé* ».

C'est vrai, cette saison, parce qu'elle →

(*) A droite, Mlle Chanel assistée d'une « première ». A gauche, assise, un bloc-notes sur les genoux, Marie-Hélène Arnaud.

RECETTES

Petits maquereaux à la mode des pêcheurs

12 petits maquereaux.
Huile, sel, poivre.
Pommes de terre.
Beurre salé.

A la criée, vous achetez une douzaine de petits maquereaux. Vous enlevez tête et queue. Vous fendez dans le sens de la longueur. Vous enlevez l'arête médiane et vous plongez les filets dans la poêle quand l'huile est bouillante. Trois minutes après, vous égouttez les filets, salés et poivrés. Saupoudrez d'un hachis de persil. Servez avec pommes de terre bouillies et non pelées que chacun épluchera dans son assiette, et un peu de beurre salé.

Tartines à la flamande

Du pain de campagne rassis.
Du fromage blanc.
Radis.
Oignons blancs.
Sel, poivre.

Vous enduisez de fromage blanc bien battu une large tranche de pain de campagne rassis autant que possible. Salez, poivrez. Vous servez à côté des radis avec leurs fanes bien lavées et fendus en deux — et de petits oignons nouveaux avec leur tige. On croque oignons et radis successivement avec la tartine, accompagnés d'un verre de bière.

SUZANNE et HENRIETTE.

a modifié la manche, elle a tout changé. Découpée en anneaux concentriques, la manche, désormais, est articulée comme pouvait l'être la pièce d'une armure. Enfin, Chanel a réalisé son rêve : donner une mobilité totale aux bras des femmes. N'importe quel mouvement est possible sans que le dos ni le devant du vêtement bougent. (Suspendus dans la cabine, les modèles ont l'air pourvus de petites anses qui sont les manches.) Gonflée, plus riche, cette manche a exigé, pour que l'équilibre de l'ensemble demeure, l'affinement du buste, et puis l'évasement — parfois secret — des bas de jupe. Et bien d'autres nouveautés. Les verra-t-on ?

Elle a encore inventé autre chose: le manteau. Il y a cinq ans, elle avait lancé, le « costume » (elle ne dit jamais « tailleur ») un ensemble composé d'une jupe, d'une veste et d'une blouse, qui rend la toilette des femmes plus achevée, plus finie. Maintenant, elle veut qu'on porte des robes et des manteaux. Qu'on vive dans son manteau. Ils sont très fins, très garnis, ils ont une personnalité propre. Déjà, les rédactrices des magazines qui font la mode ont déclaré *« qu'elles n'avaient pas envie de tailleur, cette année »*... Chanel sourit, elle sait pourquoi.

Des corps vivants

Combien de temps continuera-t-elle encore ? *« J'en ai assez,* dit-elle, *de travailler pour qu'on ne me comprenne pas. C'est ma dernière collection. Je vais faire comme tout le monde, je vais me lancer dans le prêt à porter... ».* Sa dernière collection ? Elle dit toujours cela. Mais cette fois-ci c'est peut-être vrai.

Faire une collection à sa manière, c'est le contraire de ce qu'exige l'économie d'aujourd'hui. Tout le monde (même les grands couturiers) va vers l'industrie. Elle seule est restée à l'artisanat, le plus têtu, le plus obstiné. Un artisanat pour lequel le temps et la peine ne comptent pas. *« Il y a 400.000 francs d'essayage sur ce modèle-ci. Le tissu en plus, bien entendu; et l'exécution. »* Les autres couturiers, pour la plupart, élaborent leurs modèles en dessinant. Puis donnent ces croquis à leurs ateliers qui s'en inspirent. Chanel n'en revient pas : *« Ce qui compte, dans une robe, c'est la proportion. Or, avec un crayon, vous pouvez faire n'importe quoi pour que ça devienne joli, tricher, allonger les jambes... Et quand on l'exécute, c'est laid, évidemment... »* Elle n'a jamais travaillé que sur des corps vivants.

Lorsqu'un couturier vend aux acheteurs étrangers, très souvent au lieu d'un modèle confectionné, il arrive qu'il vende seulement des patrons, en toile ou en papier. Là aussi, Chanel se scandalise : *« Qu'est-ce que c'est, un patron ? Rien. Du papier. Moi, je ne vends pas du papier, je vends des vêtements. Des objets. »* De sa vie, elle n'a vendu un patron.

Il y a quelques couturiers qu'elle estime. Lorsque l'un d'entre eux, le plus grand, vient la voir, elle le taquine : *« Comment oses-tu vendre tes tailleurs plus cher que moi. Regarde : j'ai sept boutons, sept boutonnières, des garnitures, qui coûtent des heures d'atelier. C'est du travail, tout ça ! Et puis une vraie poche, dans laquelle on peut mettre la main. Toi, tu plaques un morceau de tissu et tu appelles ça une poche ! »*

C'est du solide

Le grand couturier incline la tête, sourit ; il la respecte ; il sait qu'elle en sait plus que lui. Qu'elle a plus de rigueur. *« Ce sont les artistes qui m'ont appris la rigueur. »* Elle a eu beaucoup d'amis chez les peintres, les musiciens, les poètes. *« Bien sûr, ça n'est pas amusant, la rigueur. »* Elle veut être une « ouvrière », mais aussi une « marchande » consciencieuse : si elle vend quelque chose, c'est du solide, du vrai, du fait pour durer. Comme autrefois.

A quoi bon ? Est-ce que cela intéresse encore beaucoup de gens, aujourd'hui, le vrai travail ? Celui que chantait son ami Pierre Reverdy, grave poète, mort récemment :

« Plus fort encore plus fort
« A quoi tendent nos efforts
« Travaille jusqu'à la mort... »

Eh bien, oui. Avec ses quatre-vingts modèles, « toujours les mêmes », Chanel fait plus que dominer la mode, elle la détrône. Cette année, à cause d'elle, les couturiers ne savent plus très bien où ils en sont, ou plutôt n'osent pas trop se séparer d'elle. Yves Saint-Laurent, qui a fait une collection très excentrique, difficile, l'a pourtant mise sous le signe de trois mots qui évoquent Chanel :

TWEED ET LOUP BLANC.
« Une invention, le manteau... »

« Mollesse du tissu — coupe fluide — davantage dans la vie ». (Quoique chez Chanel il n'y ait pas de mollesse, au contraire, mais l'équivoque vient de ce qu'elle rejette tout ce qui entrave.)

Et surtout les acheteurs étrangers sont là. Le lendemain de la présentation à la presse, c'est leur tour de voir la collection : ce jour-là, on eût entendu une mouche voler dans le grand salon. Chacune de ces personnes qui représentent des milliers, voire des millions de dollars (les modèles qu'ils choisiront seront reproduits par la haute, la moyenne, la grande confection américaine et étrangère) sait parfaitement, du point de vue du commerce, ce qui est *bon* et ce qui ne l'est pas. Et ils achètent Chanel. (80 % des ventes de la maison sont faites avec l'étranger.)

Parce qu'elle s'amuse

Là-dessus, la haute qualité et le grand commerce sont d'accord, et Chanel est contente. D'ailleurs, elle y pense en travaillant : *« En Amérique, ça n'est pas comme ici, pour marier les petites jeunes filles, dès 17 ans, on leur donne ce qu'il y a de mieux. Vous voyez ce petit ensemble bleu marine et blanc, c'est pour elles... ».*

Elle n'a pas eu besoin de le dire aux acheteurs : ils ont vu, compris, commandé, ils vont payer et emporter. Comme l'autre saison. Comme la précédente.

Bien sûr, ils n'achètent pas que chez elle. Mais ce qu'elle donne, ils ne le trouvent pas ailleurs. Les autres couturiers ont plus ou moins senti venir la menace de la confection, et courageusement, pour prendre les devants, ils simplifient la fabrication, forçant, pour se rattraper, sur l'originalité de la ligne. Chanel, elle, ne sacrifie à rien. Seule survivante d'une génération de couturiers qui, négligeant toute considération économique — et leurs conditions de travail le leur permettaient — n'avaient qu'un seul but : la perfection artisanale.

Elle s'en glorifie coquettement : *« Il n'y a plus de compétition. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est difficile de travailler sans compétition... Je travaille tout de même parce que je m'ennuie ».* Elle travaille parce qu'elle s'amuse. Elle s'amuse parce que, restée la dernière, elle est — toujours — la première.

Et, repassant pour la centième fois sa main au même point défectueux d'une monture d'épaule, Chanel, la semaine dernière, disait, sans joie : *« Quand il n'y aura plus moi pour faire ça, il n'y aura plus personne ».*

MADELEINE CHAPSAL.

(Georges Dambier.)

MOUSSELINE MARINE ET PANS VOLANTS.
« Ce qui compte, dans une robe, c'est la proportion. »

PLAGE

La vie en société

● *Quelques règles de savoir-vivre pour mieux profiter de votre mètre carré de sable.*

Le meilleur moyen de ne rien retrouver.

LES vacances, c'est la liberté. A charge pour chacun de faire respecter la sienne et de respecter celle des autres. En effet, à moins de passer ses vacances seul sur une île déserte, on est bien obligé d'accepter sur une plage un minimum de « contraintes sociales » :

1° Ne pas croire que « prendre ses aises » peut servir à éloigner les voisins. Les plages sont généralement trop surpeuplées pour que l'on puisse y choisir son « entourage ».

2° Transformer le mètre carré de sable dont on dispose en « dépotoir » est une preuve de très mauvaise éducation, ce qui n'est jamais agréable à lire dans le regard de ceux qui vous observent.

3° Eparpiller autour de soi tout ce que l'on a pu apporter pour une journée est le meilleur moyen de ne plus rien retrouver lorsqu'il faudra repartir.

Madame Express a donc réuni, à l'intention de ses lecteurs épris de savoir-vivre et aussi de confort, les quelques conseils indispensables à l'amateur de sable propre.

● Se munir, pour aller à la plage, d'un sac aussi grand que possible, doublé de tissu imperméable ou de plastique et comportant des compartiments multiples pour éviter de mélanger la crème solaire, le goûter des enfants et les cigarettes. Se méfier des paniers à claire-voie très jolis, mais qui laissent trop souvent s'échapper les petits objets et entrer le sable.

● N'emporter dans ce sac que le strict nécessaire : on ne lit pas deux romans en un après-midi ; un ou deux produits de bronzage devraient suffir pour toute une famille.

Une seule bombe pour toute la famille.

● Prévoir une pochette où l'on enfermera les objets précieux qui craignent le sable et l'eau, mais que l'on ne veut pas laisser à l'hôtel : montre, bague, portefeuille. Ne jamais la laisser traîner hors du grand sac commun.

● Bannir également les petits jouets des enfants (autos miniatures par exemple). Ils s'enterrent trop facilement dans le sable. Un seau, une pelle, un filet à crevettes et les jouets « aquatiques » suffisent amplement.

● Si on tient à pique-niquer sur la plage, limiter les traces des agapes : pas de boîtes de conserves qui traînent, pas de sandwiches à demi rongés, pas de bouteille de vinaigrette qui se renverse et poisse tout. Utiliser un jeu de sacs en plastique qui serviront à rapporter les restes et les détritus (à jeter en rentrant seulement).

● Arriver sur la plage en tenue pratique (rien n'est plus laid que la lingerie qui traîne). Il suffit de porter son maillot sous sa robe ou sous une longue veste et d'enfermer le linge sec que l'on mettra au retour dans le grand sac. Sinon, une seule solution : prendre une cabine (ou un porte-habits au vestiaire) et y laisser absolument tous les vêtements dont on n'a pas besoin sur la plage.

● Etaler proprement les draps de bain s'ils servent de tapis de plage, replier la serviette avec laquelle on vient de s'éponger et ne pas la laisser traîner en boule par terre.

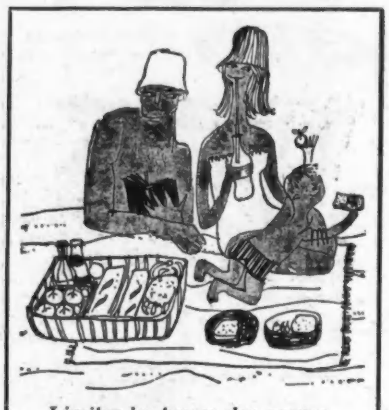
● Ne pas se servir du parasol ou de sa tente de plage comme d'un séchoir : maillots et serviettes ont toute la nuit pour sécher. De toute façon, les maillots doivent être rincés à l'eau douce après un bain d'eau de mer.

● Penser que la plage est un endroit où tout le monde marche pieds nus ; d'où ces trois règles élémentaires de prudence (jointe à l'esthétique) :

● Ne jamais laisser traîner de bouteilles de jus de fruit qui risquent de se casser et de couper.

● Ranger soigneusement le fusil de chasse sous-marin, un enfant qui court ne verra jamais le harpon.

● Ne pas jeter négligemment ses mégots loin de soi. Le sable les éteint fort bien, mais seulement au bout d'un certain temps, et n'importe qui peut marcher dessus.


Limiter les traces des agapes.

● Et ne pas faire hurler son transistor. C'est non seulement la moindre des politesses, mais cela évitera peut-être que l'on en vienne à l'interdiction pure et simple comme cela s'est produit cette année dans le Finistère.

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Suzanne Havas, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Marie-Louise Pittoors, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

les extraordinaires
tricots suédois d'origine
ICELAND
seront bientôt en vente
dans
les meilleurs magasins
de France
renseignements :
SCOOP'S TRICOTS
distributeur exclusif

Cher Jean,

Le coin est splendide, le temps aussi. Pas trop de monde. Vue sur la mer imprenable.

Avons fait connaissance d'une famille du Nord, charmante.

Hier soir, ils nous invitent pour une soupe de poisson. Miracle, car pour la pêche, ici, c'est désastreux!

Nous félicitons nos hôtes pour ce beau coup de filet et pour cette soupe délicieuse que nous savourons avec le recueillement des connaisseurs.

Fierté et rires saluent nos compliments.

Je te donne leur recette : c'était tout simplement une soupe de poisson Maggi qu'ils avaient servie avec du fromage râpé et du pain grillé frotté avec de l'ail. C'était merveilleux.

Mon cher Jean, laisse flotter ton bouchon et invite quand même tes amis pour une soupe de poisson Maggi. C'est tellement plus simple et c'est aussi bon.

Bien à toi *Jacques*

POTAGES MAGGI
BON APPETIT - BON APPETIT

CARTE SFEDIC 462 ©DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

Monsieur Jean Campeur
Camping de France
France

● cinéma

NOUVEAU

La Douceur de vivre : le nouveau Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Marignan, ELY.* 92-82.)

Propriété privée : la belle et les blousons noirs. Un coup d'éclat de la « Nouvelle Vague » américaine. (*Rotonde, MED.* 08-22 ; *Biarritz, ELY.* 42-33 ; *Royale, ANJ.* 82-66.)

La Ballade du soldat : un permissionnaire de l'Armée Rouge découvre, pour les spectateurs occidentaux, une Russie à l'eau de rose. (*George-V, BAL.* 41-46.)

Moderato Cantabile : Mme Bovary 1960. Le roman de Marguerite Duras porté à l'écran par Peter Brook, avec Jeanne Moreau, prix d'interprétation à Cannes. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

Jamais le dimanche : une comédie réussie tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prix d'interprétation à Cannes. (*Avenue, ELY.* 49-34 ; *Lord-Byron, BAL.* 04-22.)

Le Bandit : un western psychologique (ce qui, pour une fois, ne veut pas dire ennuyeux) à trois personnages. (*Floride, PRO.* 63-40.)

L'Amérique insolite : vue par la caméra indiscrète de François Reichenbach. (*Royal Haussmann, PRO.* 47-55 ; *Atlas, MON.* 11-88.)

Qui était donc cette dame ? : le ménage Tony Curtis-Janet Leigh sauvé par le F.B.I et l'imagination de Dean Martin. Pour les amateurs de comédie américaine. (*Marbeuf, BAL.* 47-19.)

Le diable dans la peau : western pour l'été, de Georges Sherman. Peu d'imprévu, mais un personnage attachant : un shérif lâche. (*Normandie, ELY.* 41-18) ; *Moulin-Rouge,* 63-26.)

Les Combattants de la nuit : de Tay Garnett. Film de quatre sous, mais deux sources d'intérêt : un aspect insolite du mouvement d'indépendance irlandais liant son sort à l'Allemagne nazie ; et surtout une très remarquable interprétation de Robert Mitchum. (*Triomphe, BAL.* 45-76.)

Terreur en mer : d'Andrew Stone. Mutinerie crapuleuse sur un rafiot : Broderick Crawford contre James Mason. S'il pleut très fort... (*Mac-Mahon, ETO.* 24-81.)

RECENT

A bout de souffle : de Jean-Luc Godard. Le film dont on a le plus parlé cette saison. Pour les amateurs de cinéma. Pas pour ceux qui aiment les histoires toniques et la belle jeunesse. (*Ciné Panthéon, ODE.* 15-04 ; *Astor, PRO.* 72-00.)

Lola Montès : le dernier film de Max Ophuls. Délirant mais passionnant. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

Comment l'esprit vient aux femmes : les conseils de Judy Holiday, expérimentés sur Broderick Crawford et William Holden. (*Studio Bertrand, SUF.* 64.66.)

ANCIEN

Les Vitelloni : (1953) le premier film — et sans doute le meilleur — sur la jeunesse de l'après-guerre. Federico Fellini raconte, avec humour, la vie d'une bande de jeunes Italiens désœuvrés. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

Les Yeux sans visage : la poésie de l'horreur. Un chirurgien tue pour rendre la beauté à sa fille défigurée. Cœurs sensibles, attention. (*Pax, LIT.* 99-57 ; *Bosquet-Gaumont, INV.* 44-11 ; *Montrouge, GOB.* 51-16).

La Belle Equipe : (1936) l'avant-guerre vue par Julien Duvivier. Avec Jean Gabin. (*Turin, EUR.* 79-06.)

François I[er] : (1937) Fernandel, le Larousse à la main, en pleine Renaissance. Son film le plus drôle. (*Majestic, VAU.* 31-30.)

La Loi du silence : un Hitchcock 1952. Tenu par le secret de la confession, un prêtre (Montgomery Clift) est soupçonné de meurtre. (*Champollion, ODE.* 51-10.)

Marius : (1931) la première partie de la trilogie de Marcel Pagnol, avec Raimu, Pierre Fresnay, Charpin, Orane Demazis. (*Lux, LIT.* 62-65.)

● télévision

Jeudi 11 aout a 22 h. 5 : « Télé-Ciné-Club » ; cette émission de Marcel L'Herbier sera consacrée à l'« Insolite ». Seront projetés des fragments de « Entracte » de René Clair, « Le Sang du Poète » de Jean Cocteau, « Le Chien Andalou » de Luis Bunuel, « Le Chant du Styrène » d'Alain Resnais, de films animés de Norman Mac Laren, etc. Réalisation : Colette Thiriet.

Vendredi 12 aout a 20 h. 35 : « A Nice avec Sacha Distel » ; transmission différée du tour de chant donné le 2 août au Théâtre de Verdure de Nice par Sacha Distel. Réalisation de Marcel Cravenne.

Vendredi 12 aout a 21 h. 5 : « Clarisse Fenigan », scénario et dialogues de Françoise Dumayet d'après « La Petite Paroisse » d'Alphonse Daudet, avec Clotilde Joano, Jean Muselli, Philippe Noiret, Lucien Nat, etc. Réalisation : Jean Prat (2e diffusion).

Samedi 13 aout a 22 h. 30 : « Premier Festival Européen de Jazz » ; ce festival s'est déroulé du 7 au 14 juillet ; Jean-Christophe Averty y a réalisé une série de films : voici le premier de la série consacré à l'orchestre de Wilbur de Paris et à la formation de Charlie Mingus.

Dimanche 14 aout a 22 h. 5 : « Une Nuit de Chien » ; Georges de Caunes, à la suite de circonstances exceptionnelles, découvre le cimetière des chiens, et d'étranges personnages... Réalisation : Roger Benamou (2e diffusion).

Lundi 15 aout a 20 h. 35 : « César » ; un des volets de la célèbre trilogie de Marcel Pagnol,

Cabarets Dancings

Le SEXY
Nancy Holloway
49, rue Pierre-Charron
BAL 25-18

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout champagne
ELY. 11-61

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg Saint-Honoré - PARIS
DUNOYER DE SEGONZAC

GEORGE V
Seul à Paris
La ballade du soldat
VERSION ORIGINALE

MUSÉE FERNAND LÉGER
BIOT
Alpes-Maritimes (près d'Antibes)
Ouvert tous les jours, sauf Lundi

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS

(gratuit si vous voulez)

Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Vous bénéficierez gratuitement du service de la « Lettre confidentielle », réservée exclusivement à nos abonnés.

3° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.

M ....

Adresse de vacances ....

désire souscrire un abonnement vacances de
- **1 mois à 5 NF**
- **2 mois à 7,5 NF**
- **3 mois à 13 NF**

et vous règle la somme — par chèque
de NF — par virement à votre CCP 73-78-19 Paris.

ÉTATS-UNIS

Et si Nixon gagnait !

La lutte pour la Maison Blanche entre Richard Nixon, républicain, quarante-sept ans, et John Kennedy, démocrate, quarante-trois ans, s'engage officiellement cette semaine avec la dernière réunion du Parlement américain avant les élections. C'est cette semaine qu'on connaîtra l'enjeu précis de la bataille. Joseph Alsop explique, en exclusivité pour les lecteurs de « L'Express », ce que signifiera pour le monde la victoire de l'un ou de l'autre (*).

SI une crise internationale provoquée par les Soviétiques ne vient pas en fausser les débats, la campagne électorale américaine de 1960 sera sans doute la plus passionnante et la plus intéressante, intellectuellement, du XXᵉ siècle.

Elle sera aussi significative que celle de 1900, qui a conduit Theodore Roosevelt à la Maison Blanche, et que celle de 1932, qui s'est terminée par la victoire de Franklin Delano Roosevelt. Ces deux années, 1900 et 1932, ont été des tournants décisifs dans l'histoire de l'Amérique moderne. Le premier Roosevelt a posé les fondations, le second a bâti l'édifice du capitalisme de l'abondance. Sans l'influence et l'exemple de leur œuvre commune, on peut affirmer, je crois, que l'histoire de toutes les sociétés libres occidentales eût suivi un cours entièrement différent.

Mais Theodore Roosevelt n'a fait campagne, en 1900, que pour le poste de vice-président et il n'a dû qu'à la balle d'un assassin, celle qui a tué William McKinley, d'accéder à la présidence. Quant à Franklin Roosevelt, il s'est fait élire sans révéler les grandes lignes du New Deal qu'il allait mettre en pratique.

LES DEUX CANDIDATS VUS PAR LA PRESSE AMÉRICAINE. (Archives.)
Quelques flaques malodorantes qu'il faut assécher sans délai.

Un fardeau inattendu

Les historiens discutent encore sur le point de savoir si ces grandes lignes étaient claires dans l'esprit de Roosevelt lui-même avant son entrée à la Maison Blanche. Et il ne manque pas d'arguments pour montrer que beaucoup des grandes innovations de Roosevelt ont été improvisées au dernier moment, sous la pression des événements. Les deux campagnes de 1900 et de 1932 n'ont donc été des tournants que dans la mesure où les votes par lesquels elles se sont terminées ont conféré de grands pouvoirs à des hommes qui ont donné par la suite une nouvelle orientation à la politique américaine. Mais ces orientations n'avaient pas été discutées, ni même définies pendant la campagne électorale.

Il est parfaitement clair, aujourd'hui, qu'une nouvelle orientation de la politique américaine sortira de la bataille que se livrent le vice-président Richard Nixon et le sénateur John Kennedy pour l'élection à la présidence. Et cela pour une raison très simple. Economiquement, militairement, stratégiquement et politiquement, le développement de la puissance soviétique pèse d'un poids de plus en plus lourd sur la situation mondiale. L'Alliance Atlantique subit ce poids en tous ses points et dans toutes ses dépendances. Les Etats-Unis, qui sont le cœur de l'Alliance Atlantique, le subissent plus directement et de façon plus constante que n'importe quelle autre nation occidentale.

Dans les années de consolidation insouciante de l'administration Eisenhower, rien ou presque rien n'a été fait pour répondre à ce développement continu de la puissance soviétique. Ces années, pourtant, n'ont pas été entièrement perdues et inutiles. Le fardeau des responsabilités mondiales, brutalement imposé par l'Histoire après la deuxième guerre mondiale, avait pris trop d'Américains par surprise. Ce poids inattendu avait fait apparaître des tensions et des discordes dans la société américaine. Telle a été la véritable signification de la période pendant laquelle le sénateur Joseph R. McCarthy a pris une importance si anormale. Eisenhower, le grand réconciliateur, a réconcilié les Américains entre eux; et il les a réconciliés aussi avec le fardeau qu'ils devaient porter. L'élimination de la tension et de la discorde n'a pas été un mince succès. Mais, pendant les premières années de sa présidence, Eisenhower a sous-estimé le développement de la puissance russe. Et pendant les dernières années, alors qu'il en était pleinement conscient, il a décidé de l'ignorer. La menace était relativement facile à parer en 1953 ; elle l'est beaucoup moins en 1960.

Une nouvelle Frontière

Ce défi que représente le développement de la puissance soviétique sera certainement le principal thème de la campagne présidentielle. Des millions de votes, bien sûr, seront déterminés par les prises de position des candidats sur d'autres problèmes. Certains de ces problèmes auront de profondes résonances affectives, comme celui des « droits civils », auquel les électeurs noirs sont passionnément sensibles. D'autres porteront simplement sur ce que nous appelons en Amérique des « questions de beefsteak »(1), comme celle de l'assistance médicale aux personnes âgées. Leur importance ne doit pas être sous-estimée. Mais il reste certain que le débat national portera essentiellement sur la meilleure façon de répondre au défi soviétique.

Ce débat promet d'être exaltant, ne serait-ce que parce que les deux principaux participants, Kennedy et Nixon, sont des hommes d'une remarquable intelligence et d'une grande vigueur de caractère, dignes, l'un et l'autre, de s'affronter dans cette épreuve historique. Il sera intéressant aussi dans la mesure où il ne portera qu'accessoirement sur l'aspect strictement militaire de la menace soviétique.

Cet aspect sera marginal parce que les opinions de Kennedy et de Nixon sur la défense nationale sont presque identiques. Tous deux ont toujours pensé que l'effort de défense fait par Eisenhower était insuffisant. Kennedy, étant dans l'opposition, l'a déclaré nettement. Nixon, étant vice-présideent, a dû se taire. C'est la seule différence visible entre eux, sur le problème de la défense nationale. Très légitimement, Kennedy exploitera cette différence. Il affirmera que le Kremlin ne ferait pas preuve aujourd'hui d'une agressivité si méprisante si le gouvernement dont faisait partie Nixon ne s'était désintéressé de l'équilibre des forces mondiales pendant tant d'années. A cet argument, Nixon fera les réponses volontairement embrouillées que peut faire un homme politique prodigieusement adroit qui n'a pas de bonne réponse à offrir.

La polémique entre Nixon et Kennedy sur la défense nationale absorbera peut-être beaucoup de temps. Peut-être affectera-t-elle dans une grande mesure le vote final. Elle préparera — et même garantira — un renforcement de l'effort militaire américain. Rien que pour cela, elle ne sera pas sans importance. Mais cette polémique n'aura pas un grand intérêt intellectuel parce qu'elle opposera deux hommes entre lesquels il n'y a aucun désaccord.

En revanche, si les indices ne sont pas trompeurs, le débat devrait présenter un grand intérêt intellectuel lorsqu'il portera sur le fond du problème : le développement national, sous tous ses aspects. L'un de ces aspects est la croissance rapide, stimulée de façon dictatoriale, de l'économie soviétique, qui a permis au Kremlin à la fois de construire sa panoplie de fusées et de se présenter en modèle pour le développement futur des pays sous-développés. Un autre aspect est la croissance moins rapide de toutes les économies occidentales, et en particulier de l'économie américaine pendant les années du gouvernement Eisenhower. Un autre encore est le système d'investissement américain — semblable à celui de beaucoup d'autres pays occidentaux — qui assure aux Etats-Unis une pléthore d'automobiles neuves mais nous laisse avec des écoles insuffisantes et un retard dans le domaine des fusées. Un autre, enfin, est le rapport direct qui existe entre le rythme de développement et le système d'investissement. C'est tout cela que le sénateur Kennedy a évoqué dans ce qui restera sans doute comme le passage central du remarquable discours qu'il a prononcé en acceptant sa nomination par la Convention démocrate :

« *Car la dure réalité,* a-t-il dit, *c'est que nous sommes aujourd'hui à une nouvelle Frontière, à un tournant de l'Histoire. Nous devons établir à nouveau si cette nation — ou toute autre nation conçue sur le même modèle — peut survivre longtemps ; si notre société, avec sa liberté de choix et l'étendue des possibilités qu'elle offre à ses citoyens, peut rivaliser victorieusement avec la progression uniforme du système communiste.* »

L'air frais du progrès

Traduit en langage commun, ce passage signifie que les sociétés libres ne peuvent espérer survivre longtemps si leur taux de croissance, c'est-à-dire celui de leurs investissements dans la défense nationale, l'instruction, la production des biens d'équipement et tous les autres secteurs dont dépend la puissance nationale, continue d'être inférieur au taux de croissance soviétique. La solution qu'il préconise, Kennedy l'a indiquée dans un autre passage :

« *Devons-nous sacrifer notre avenir pour mieux profiter du présent ? C'est le problème de la nouvelle Frontière. C'est le choix que notre nation doit faire — un choix non seulement entre deux hommes et deux partis mais entre l'intérêt public et le confort privé; entre la grandeur nationale et le déclin national; entre l'air frais du progrès et l'atmosphère viciée de « ce qui est normal »; entre la résolution courageuse et la médiocrité somnolente.* »

→

(*) C'est le deuxième article de la série que Joseph Alsop a accepté d'écrire en exclusivité pour « L'Express » sur l'élection à la Maison Blanche.

(1) « Porc chop issues ».

→

Derrière cet appel de Kennedy à l'effort et au sacrifice, se cache une théorie bien au point. Elle est exposée le plus clairement dans un livre, « La Société de l'Abondance », publié récemment par le principal conseiller économique de Kennedy, le professeur John Kenneth Galbraith. Ce livre a suscité peu d'échos de l'autre côté de l'Atlantique, peut-être parce que les problème de l'abondance, qui se posent de façon urgente aux Etats-Unis, commencent seulement d'apparaître en Angleterre et en Europe occidentale. Mais il est d'un grand intérêt.

Un ton nouveau

Il est intéressant, d'abord, parce que Galbraith parle ouvertement en homme de gauche, tout en rejetant vigoureusement et même avec mépris beaucoup des tendances et des slogans familiers de la gauche. Il est aussi farouchement anti-inflationniste que la Banque de France, mais pour des raisons qui ne sont pas celles des banquiers. Il remarque que l'inflation corrompt nécessairement les gouvernements (il cite la France en exemple) parce que les salaires des serviteurs de l'Etat n'augmentent jamais assez rapidement pour compenser la baisse du pouvoir d'achat de la monnaie. Il ironise sévèrement sur l'égalitarisme vieillot qui réclame des parts « exactement équitables » pour tous — et qui est encore si populaire dans le Labour Party anglais. Dans une société où chacun jouit d'un confort raisonnable, affirme-t-il, il n'est pas insultant pour la dignité humaine que certains vivent mieux que d'autres. Avec un sens pratique aigu, il ajoute que toute tentative « égalitariste » pour financer une augmentation des investissements par une élévation des impôts sur le revenu a peu de chances d'accroître beaucoup les rentrées fiscales mais est assurée d'augmenter la fraude. Il préconise franchement le recours aux impôts indirects — bête noire des syndicats américains et enfant chéri de l'Association Nationale des Industriels — comme le meilleur moyen de financer les nouveaux investissements. A l'argument classique de la Gauche, selon lequel les impôts indirects pèsent trop lourdement sur ceux qui sont réellement pauvres, il réplique sèchement que, dans la société américaine, la véritable pauvreté n'existe plus que dans quelques flaques malodorantes et bien localisées qui devraient être asséchées sans délai par des investissements publics.

On voit que Galbraith introduit dans le débat un ton nouveau. Il préconise à la fois des investissements beaucoup plus importants dans le secteur public (non seulement pour la construction d'écoles ou de fusées, mais aussi pour l'aménagement de biens d'agrément comme les parcs nationaux) et des méthodes durement réalistes pour le financement de ces investissements. Il affirme, en substance, que nous avons assez d'ailerons de voitures et que les choses qui ne peuvent être achetées qu'avec des fonds publics sont précisément celles que l'Amérique a besoin d'acheter en grandes quantités.

Sa théorie complète, avec toute son argumentation économique, ne peut être exposée dans un article comme celui-ci. Mais ce que j'en ai dit suffit sans doute à faire comprendre pourquoi la prochaine administration américaine, surtout s'il s'agit d'une administration Kennedy, pourrait avoir quelque chose de l'esprit d'initiative et d'innovation qui a marqué le New Deal de Roosevelt.

Une vingtaine de voix

Lorsque Roosevelt est entré à la Maison Blanche, qu'on s'en souvienne, presque aucun homme de gauche, en Amérique ou à l'étranger, n'était prêt à admettre que le capitalisme pût être remis sur ses rails. Et très peu d'entre eux soupçonnaient que la réforme du capitalisme par des méthodes soviétiques signifierait la fin de la liberté. Mais lorsque Roosevelt est mort, les idées, les perspectives et les espoirs des hommes avaient été radicalement transformés.

Je n'exclus nullement, je dois le dire, que les transformations réalisées par une administration Nixon soient presque identiques à celles que l'on peut attendre d'une administration Kennedy. Ces deux hommes sont les plus remarquables, les plus intelligents, les plus courageux, les plus exempts de préjugés de tous les hommes politiques américains de leur génération. Ce qui les unit est plus important que ce qui les sépare. La plus importante différence entre eux réside dans le fait que Nixon est républicain, mais c'est une différence extérieure. En tant que candidat républicain, Nixon devra mettre la nation en garde contre les « gaspilleurs démocrates ». Il devra certainement dénoncer certains des expédients économiques proposés par Galbraith. Il affirmera sûrement qu'il est faux, et même « antinational » de prétendre que la position mondiale des Etats-Unis s'est détériorée sous l'administration Eisenhower. Mais Wendel Willkie a balayé un jour toutes les attaques de ce genre qu'il avait lancées pendant la campagne de 1940 en les qualifiant de « rhétorique électorale ». Nixon est très capable, s'il est élu, d'en faire autant. Et s'il est élu, il sera le maître, non le prisonnier, de son parti, comme il l'a déjà démontré.

Pendant les journées dramatiques de la Convention républicaine, Nixon a prouvé qu'il était capable d'entraîner son parti dans une nouvelle voie, avec audace et sans préavis. Depuis longtemps — je peux en témoigner moi-même — le vice-président avait décidé de se désolidariser de la politique d'Eisenhower dans différents secteurs, notamment ceux de la Défense nationale, des Droits civils et de l'Agriculture. Mais il avait espéré le faire par une transition subtile, après sa nomination. C'est pourquoi son état-major de Chicago avait rédigé un programme anodin et sans grande signification.

Dès avant la Convention, d'autre part, Nixon avait si bien sapé la position de son principal rival, le gouverneur de New York, Nelson A. Rockefeller, que celui-ci ne pouvait plus compter à Chicago que sur une vingtaine de voix. Etant un homme politique assez conventionnel, Nixon ne pensait pas que Rockefeller s'exposerait à l'humiliation qu'il était en mesure de lui infliger. Mais Rockefeller, moins conventionnel, a fait ce que personne n'attendait. Il a menacé d'engager publiquement la bataille contre le programme républicain, en particulier sur la Défense nationale et les Droits civils.

Comme des vaches

Lorsqu'il a fait connaître cette intention, Nixon se trouvait seul à Washington, tout son état-major étant déjà parti pour Chicago. Sans consulter personne, il a rejeté la tentation délicieuse d'humilier son rival. Il a décidé qu'il ne pouvait pas attaquer Rockefeller, pour la raison très simple qu'il était d'accord avec lui. Il s'est envolé pour New York. En sept heures de discussion, il a mis au point avec Rockefeller ce qu'on a appelé le « plan de la 5e Avenue » (3), qui équivalait à une répudiation publique de la position d'Eisenhower sur la Défense nationale et sur beaucoup d'autres points.

Il y eut ensuite 48 heures de chaos. A la fin, pourtant, Nixon a réussi à calmer la fureur du président. Il a modifié le programme du parti selon les vœux de Rockefeller et il est sorti de la Convention de Chicago avec une popularité et une force politique infiniment plus grandes que les Démocrates ne l'avaient escompté. Désormais, la possibilité d'une victoire de Nixon ne doit pas être écartée. S'il est élu, ses capacités politiques et intellectuelles ne devront certainement pas être sous-estimées.

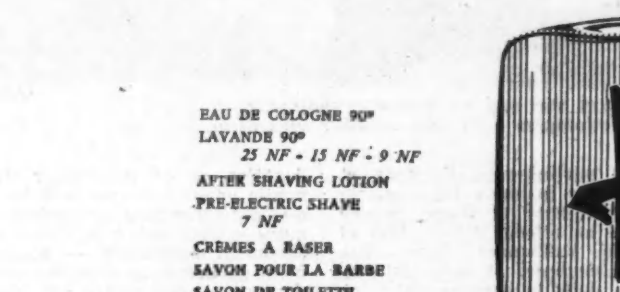
Cette campagne électorale ne promet pas seulement un débat plus exaltant et plus intéressant que l'Amérique n'en a connu depuis le début du siècle. Elle promet aussi un nouveau départ, quel que soit le vainqueur de l'épreuve. Dieu sait à quel point la société occidentale a besoin d'un nouveau départ. Pendant les quinze dernières années, tous les groupes, depuis ceux d'extrême gauche jusqu'à ceux d'extrême droite, ont continué de ruminer les mêmes idées éculées et trop familières, comme des vaches remâchant interminablement la même bouchée d'herbe. Les vieilles idées, qu'elles soient de droite ou de gauche, ne sont plus bonnes à rien. Il nous en faudra de nouvelles si les sociétés libres doivent survivre à l'épreuve que Nikita Krouchtchev appelle si plaisamment la « coexistence pacifique ».

JOSEPH ALSOP.

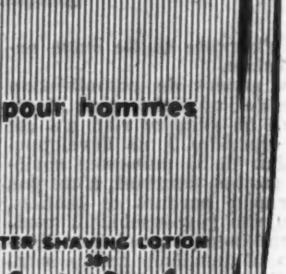
(*Copyright* 1960 « *L'Express* ».)

(3) M. Rockefeller habite 5e Avenue, à New York. C'est chez lui que la rencontre avec Nixon eut lieu.

EAU DE COLOGNE 90°
LAVANDE 90°
25 NF - 15 NF - 9 NF
AFTER SHAVING LOTION
PRE-ELECTRIC SHAVE
7 NF
CRÈMES A RASER
SAVON POUR LA BARBE
SAVON DE TOILETTE
LOTION TRAITEMENT
FIXATEUR
TALC DÉODORANT



pour hommes



c'est net, frais, masculin

H POUR HOMMES - PARIS - DIPARCO S.A., 141, AVENUE DU ROULE - NEUILLY-SUR-SEINE

CUBA

Ce n'est pas si simple

● *Françoise Sagan, qui vient de rentrer de Cuba, fait pour « L'Express » le bilan de ses impressions.*

CUBA, ce n'est pas si simple. Personnellement j'étais partie avec les idées les plus romanesques et les plus enthousiastes et j'en suis revenue avec quelques réticences. Je dois dire tout de suite que j'y ai passé en tout et pour tout neuf jours, que je n'ai pas parlé avec Castro, qui était malade, et que j'ai plus vu les gens de la rue que les gens du gouvernement. Volontairement d'ailleurs sur ce dernier point. Les visites de coopératives m'effrayent et l'économie me semble devoir être réservée aux spécialistes.

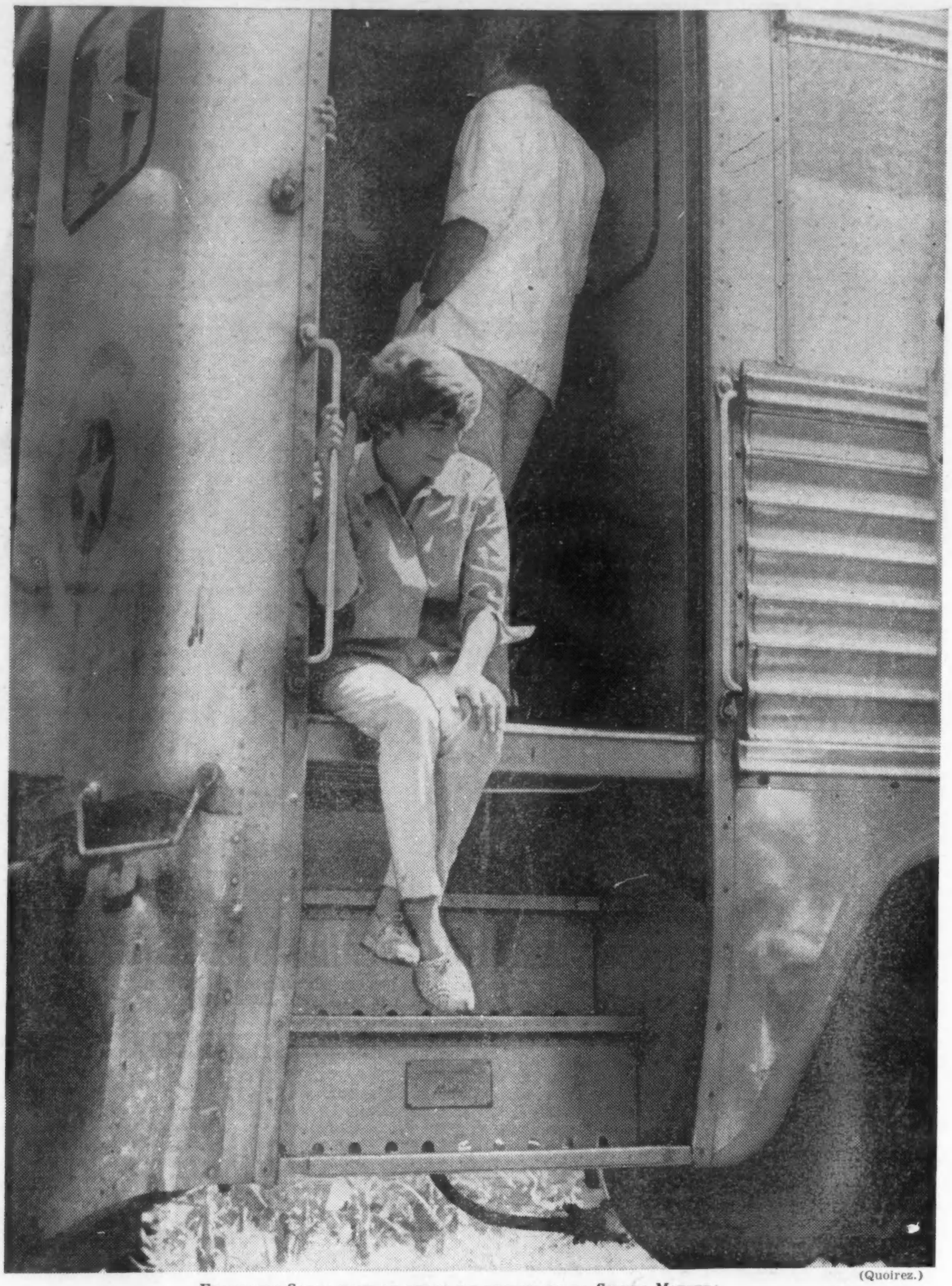
L'histoire est la suivante : Cuba voit une révolution tous les six ans. Il y a douze ans, à peu près, Batista, fils de paysans, communiste, prend le pouvoir par un coup de force et installe une sorte de dictature militaire. Au bout de deux ans, il est parfaitement corrompu. Cuba devient le fief du pot-de-vin, du luxe, de la misère et du sang. On va de torture en torture dans les prisons, tandis qu'on va de casino en casino dans la ville. C'est, si l'on me passe cette expression, la parfaite image d'Epinal du révolutionnaire : les Cadillac silencieuses, les hurlements des paysans, le bruit des roulettes la nuit et des détonations à l'aube. Les gens vivent dans la faim et la peur. Et la fameuse gaieté cubaine, célèbre dans toute l'Amérique du Nord (Cuba est considéré comme l'Italie en Europe), disparaît.

De Poujade à Jésus-Christ

Arrive Castro, fils d'une famille aristocratique espagnole, étudiant en droit. Castro est idéaliste. Il se soulève, il est emprisonné, relâché, il prend le maquis, mène une vie de traqué pendant six ans et finalement prend le pouvoir. A Cuba, les gens l'adorent. Et c'est bien compréhensible.

Pour plusieurs raisons. D'abord folkloriques : les Cubains sont désordonnés, bruyants et bavards. Castro est plus que désordonné (ses ministres ne le trouvent jamais quand il faut) et il adore parler (ses discours durent entre quatre et huit heures). Les Cubains se retrouvent donc en lui. Puis des raisons humanitaires : Castro est bon, il aime son peuple, il s'adresse à lui directement et il est foncièrement honnête et désintéressé. Je me méfiais du populisme de Castro dont on m'avait beaucoup parlé : il y a différentes manières de parler directement aux gens, elles vont de Poujade à Jésus-Christ. Fidel, lui, parle aux paysans de leur vache, leur donne des conseils si elle est malade, vit dans la rue. Et il leur parle simplement, sans affectation, il s'intéresse à eux. Que l'on pense que personne, au grand jamais, n'avait pris la peine de parler aux paysans.

MEUBLES DE BUREAU
AIGLE EAGLE
EST OUVERT
PENDANT LES VACANCES
C'est le moment de choisir, en toute tranquillité, le mobilier dont vous avez besoin, en nous rendant visite au centre des affaires :
51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
Angle Boulevards - Parking dans l'immeuble



(Quoirez.)

FRANÇOISE SAGAN DANS LE TRAIN DU RETOUR DE LA SIERRA MAESTRA.
Le seul jouet qui transforme les enfants en hommes.

Qu'ils vivaient comme des bêtes de somme, à la merci du caprice d'un gendarme. Et que subitement on leur parle, qu'on essaye de leur donner des moyens de s'instruire (problème difficile, car 40 % sont illettrés) et qu'en plus on leur donne le droit de vivre. Castro a donné à chaque paysan son champ et sa ferme. *« Plus personne ne pourra vous jeter dehors, on ne pourra plus vous humilier. Nous avons dit que les paysans étaient des êtres humains. »*

Quelques « mais »

Comme on le sait, Fidel a viré gaiement les Américains. De plus, il a confisqué les fabriques, les hôtels, etc., ce qui fait dire à beaucoup de gens : il exagère. Mais ce sont les gens d'un même milieu. En attendant, la réforme agraire qu'il a entreprise doit suffire à sauver son pays dans un temps plus ou moins long. L'ennui pour le moment, ce sont tous les petits commerçants, ceux qui vivaient du tourisme et des Américains. Cuba possède un côté « Sunset Boulevard » étonnant : des hôtels gigantesques et déserts, des piscines somptueuses dont la peinture s'écaille, des voitures énormes qu'on laisse dans les rues, faute de pièces de rechange, des maîtres d'hôtel désabusés et des croupiers en complet veston.

Pour en revenir à l'humanité de Castro, il faut bien ajouter ceci : il a horreur du sang. Les fameux procès à ciel ouvert dont on parla tant, la fameuse photo du lieutenant Untel embrassant ses enfants une dernière fois, qui fit pleurer tant de bons cœurs, tout cela se résume en un chiffre : six cents exécutions. Je ne dis pas que c'est peu, mais que chacun de ces six cents hommes avait torturé, pillé et assassiné, et qu'ils avaient été formellement reconnus par des témoins et un tribunal militaire. Ça, même les opposants de Castro, ceux qui étaient « là », le reconnaissent.

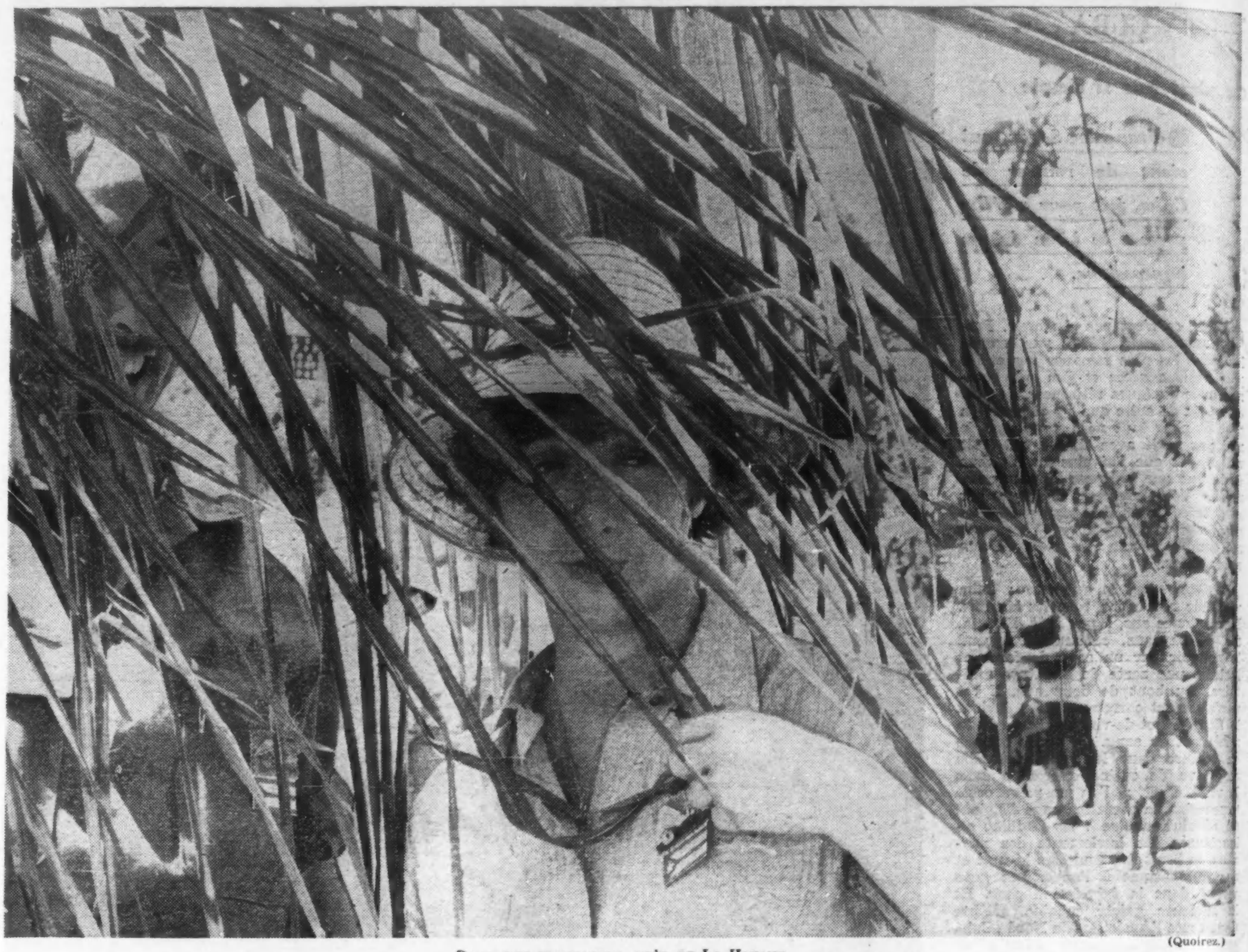
Il faut bien penser qu'il n'y avait pas besoin du moindre témoignage « avant », pour exécuter un homme et sa famille. A présent, bien sûr, l'opposition ouverte est interdite, mais si un homme dit dans la rue *« Castro est un crétin ou un coquin »*, il risque tout au plus quarante-huit heures de prison. Evidemment pour un Français, cela semble inadmissible. Néanmoins, il y a l'anecdote célèbre à Cuba d'un journal dominicain qui avait publié la coquille suivante : *« Les enfants des écoles déposeront une gerbe sur la tombe* (au lieu de la statue) *de Trujillo »*. Ce dernier fit tout bonnement déporter tout le journal, y compris les linotypistes et leurs familles. Et Batista était, paraît-il, plus « intransigeant » encore que Trujillo. On imagine ce que peut donner une police dans ces conditions ; et que Castro soit arrivé à ne donner à la vengeance d'un peuple écrasé depuis six ans que six cents responsables représente un joli tour de force.

Bref, il semblerait que tout aille bien à Cuba. Et si les palaces tombent en ruine, ce n'est pas bien important. Et si les gros propriétaires sont partis croquer ailleurs leurs économies d'Amérique, c'est tant mieux pour la Côte d'Azur et le tourisme mondial. Seulement, il y a quelques « mais ».

« Vous devez nous aider »

Castro avait promis de se présenter aux élections un an après sa prise du pouvoir et il ne l'a pas fait. Les représentants des syndicats ont été remplacés par des hommes de Castro ; les journaux ont été saisis, il

→



DANS UNE PLANTATION, PRÈS DE LA HAVANE.
Un côté « Sunset Boulevard ».

(Quoirez.)

n'y a plus de presse libre et les résultats sont comme toujours consternants. Les Cubains ont gardé des Américains le sens de la propagande et ce ne sont partout que tracts, slogans, discours, une hystérie de l'affiche, de la profession de foi, et bien entendu de l'outrance. Tout le monde se promène avec des revolvers aux côtés, des tracts dans les poches et une formule à la bouche, ce qui, de plus, va fort mal esthétiquement au peuple cubain, lequel est le plus gentil, le plus sympathique et le plus serviable de la terre. (Quand un des nouveaux agents de la route vous arrête, ce n'est pas pour vous dresser une contravention mais pour vous dire : *« Vous avez passé le feu rouge, voyons, vous savez bien que vous devez nous aider ».* Après quoi il vous fait un sourire éclatant (les Cubains ont de fort belles dents) et repart sur sa moto, la faisant ronfler et visiblement ravi.) Donc, en dehors de ces légers égarements, il faut quand même noter l'absence de certaines libertés qui nous semblent en général indispensables.

La pagaïe

De plus, il y a un côté prodigieusement énervant chez les Cubains, c'est le côté « nouveau libre ». Ils sont nouveaux libres comme on est nouveau riche. Ce sont eux qui ont inventé la révolution, le monde a les yeux fixés sur eux, tout le monde les admire et il n'y a que les salauds pour se permettre la plus légère objection. Ils semblent ignorer parfaitement (je parle du Cubain moyen) qu'ils sont à une heure de l'Amérique, qu'ils ont demandé l'aide des Russes et que ce peut être une raison de l'intérêt que leur porte la presse mondiale. Enfin, ils sont persuadés qu'à part la Russie, tous les peuples vivent sous une affreuse tyrannie et que nous-mêmes, Français, prêtons la main à un bourreau sanguinaire nommé de Gaulle. Des conversations de ce genre, si elles se prolongent, vous mènent au bord de l'apoplexie. Quant à 1789, 1848, etc., ils ne connaissent pas, nous sommes des arriérés et des lâches. Je sais bien que ce genre d'agacement paraîtra puéril, mais il faut avoir passé neuf jours avec les Cubains.

Dernière objection à Cuba et à son régime actuel : la pagaïe. Les Cubains sont par nature désordonnés, mais je ne crois pas qu'ils aient jamais pu s'en donner à ce point à cœur joie. Il y a dix ministères qui changent tous les jours, les ambassadeurs ne savent pas où ils vont, Castro se promène avec sa serviette entre quinze appartements, ce qui le rend introuvable et, à une plus petite échelle, les trains partent quand ils veulent, la poste n'arrive pas, et *tutti quanti*. Si on ajoute à cela les jours de grève générale pour l'anniversaire de la mort du lieutenant X, ou l'anniversaire du jour où Castro a pris le maquis, ou celui où il est sorti de prison, jours de grève qui sont en nombre considérable, on peut penser que Castro aura du mal à rétablir économiquement son pays. En attendant, il travaille comme dix hommes, dort deux nuits sur quinze, parcourt tout le pays, veille à tout. Il veille sur un peuple d'enfants pauvres et brusquement éblouis, un peuple qu'il ne veut pas décevoir et, bien que je n'aie pu le rencontrer, je crois qu'il est proprement admirable. Un journaliste étranger m'a dit à la Sierra Maestra, devant les hurlements de la foule à l'arrivée de Castro : *« On dirait des enfants à qui on a donné un nouveau jouet. »* Je lui ai répondu, une heure plus tard, car j'ai facilement l'esprit de l'escalier, que c'était le seul jouet qui pouvait transformer les enfants en hommes : la liberté.

FRANÇOISE SAGAN.

(Copyright « L'Express ».)

(Quoirez.)

AVEC UN AUTRE JOURNALISTE.
Un côté nouveaux libres.

(Quoirez.)

AVEC UN DIRIGEANT CUBAIN.
Beaucoup de côtés sympathiques.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Paul Vialar à Saint-Tropez: deux nouveaux romans sur la jeunesse.*

PAUL VIALAR n'est pas seulement un écrivain prodigieusement fécond (61 romans, 13 pièces de théâtre, 3 recueils de poèmes), un ex-président de la Société des Gens de Lettres et

(Archives.)
PAUL VIALAR.
Colette s'était trompée.

du Syndicat des Ecrivains. Il est aussi citoyen (par adoption) de Saint-Tropez. Il y a trente ans, il s'installait dans ce village, vierge alors de millionnaires, de « dragueurs » et de « filles pour l'été ». En ce temps-là, les habitués de Sénéquier s'appelaient Dunoyer de Segonzac, René Clair, Charles Vanel, Colette... Cette dernière écrivait, dans « La Naissance du jour », que cette terre aride, brûlée par le soleil, n'attirerait jamais les estivants. A la veille de la guerre, pourtant, la première vague arriva. Colette vendit sa « Treille Muscate », minuscule propriété bordée de vignes, et s'en alla.

« *Plus tard, j'ai racheté* « *La Treille Muscate* », raconte Paul Vialar. « *Nous avons fait semblant d'y planter des mines, dans l'espoir d'effaroucher les Allemands. Mais nos pancartes à tête de mort n'ont trompé personne...* »

L'accent du Midi aidant, les Vialar devinrent, dans l'esprit des indigènes, Lévy-Alard. La patronne d'un restaurant dénonça le prétendu écrivain juif.

— *Mais l'officier de la Gestapo qui devait m'arrêter fut victime en pleine nuit d'une crise providentielle d'appendicite. Alors qu'une ambulance le dépêchait vers Marseille, j'eus tout le temps de me sauver.* »

Mais parlons un peu du « Temps des Imposteurs » (1). Ce dernier roman de Paul Vialar est consacré à des J 3 qui, en 1940, traficotent prétendument « au profit de la Résistance ». A la Libération, le jeune Ornacieux s'invente un passé glorieux dans la Résistance, grâce auquel il prendra la direction d'un journal. Claude Olivier écrit un roman, mais sa petite amie le signe. Ornacieux, devenu éditeur, mise à fond sur la jeune fille et lance sa formidable machine publicitaire. Ce sera un « best-seller ». De son côté, Claude servira de prête-nom à un gigantesque bluff, la « peinture du RIEN ».

Malgré les tiraillements de sa conscience, le J 3 prend goût à la célébrité, au luxe, et glisse peu à peu dans la peau du personnage qu'on lui a fabriqué.

— Vous êtes bien sévère pour les J3.

— *Mais j'aime cette génération, et je la crois au fond honnête. La preuve, c'est qu'à la fin de ce roman, Claude Olivier et la jeune fille s'arrachent aux pièges où ils s'étaient laissé prendre... Savez-vous que cette génération ressemble à tous points de vue à celle d'après la première guerre ?*

— A tous points de vue ?

— *Toutes deux ont été fatiguées avant l'heure, frustrées d'une guerre qui aurait pu leur servir d'épreuve, tremper leur caractère. Il est vrai que les J 3 de 1918 — j'en étais un — ont eu le temps, après la guerre, de respirer. Alors que ceux de 1946 se sont vus menacés, dès la Libération, par un autre cataclysme.*

— Ils ont voulu vivre plus vite...

— *Parce que tout va plus vite. Et puis il y a l'excroissance monstrueuse de la publicité...*

— Notre jeunesse se prête, selon vous, à toutes ces impostures ?

— *Pas toutes. Elle refuse, par exemple, la politique truquée. Elle retrouve peu à peu, dans un monde sans honneur, le sens de l'honneur. Et celui aussi de la solidarité.*

— Où cela mènera-t-il ?

— *Qui sait ? Je suis certain d'une seule chose : cette génération — J3 et post-J 3 — sera sauvée. Peut-être, en dernier lieu, par le travail, puisqu'il faut qu'elle travaille.*

Paul Vialar, qui a à peu près l'âge de ce siècle, se distingue parmi les auteurs de sa génération par l'extrême intérêt qu'il porte à la jeunesse. Celle de 1918 (la sienne) a déjà fait l'objet d'un livre : « La Mort est un commencement ». Celle d'aujourd'hui figurera au premier plan dans « L'Odeur du monde ». Ce roman, qu'il prépare actuellement, illustre le divorce entre deux générations : celle d'hier, qui s'accroche aveuglément à des valeurs désuètes, à un univers périmé, et celle d'aujourd'hui, qu'ont formée la vitesse, l'angoisse de la bombe et le vacuum moral de l'après-guerre.

Pour ce qui est de Saint-Tropez, Paul Vialar, écœuré comme tant d'autres par la métamorphose de son village, n'y met plus jamais les pieds. Il habite à 20 kilomètres, et prépare une nouvelle évasion : l'été prochain, il voguera vers la Corse.

(1) Flammarion.

● *Andrée Chedid : un roman sur le visage humain.*

C'EST grâce à une panne de voiture qu'Andrée Chédid et son mari découvrirent, dans les collines près d'Aix-en-Provence, une toute petite maison sans eau courante, en pleine forêt de pins. Sur la terrasse, une grande roue de pierre (celle qui servait jadis à broyer les olives pour en extraire l'huile) s'est transformée en table. Dans le jardin, des troncs de pins coupés servent de tabourets.

(Henry Ely.)
ANDRÉE CHÉDID.
« Aller me suffit. »

C'est là qu'Andrée Chédid, l'auteur du « Sixième Jour » (2), m'a parlé du recueil de poèmes qu'elle publiera prochainement chez Guy Lévis-Mano.

— Née en Egypte, avez-vous subi des influences arabes ?

— *Dans l'inspiration, peut-être : dans ce « goût d'un autre monde », d'une éternité qui ne relève d'ailleurs d'aucune théologie. Mais je n'ai fréquenté que des écoles françaises. Et voici bien quatorze ans que je vis en France. Ainsi la vigueur que j'essaie d'imposer à mes vers est française. La concision aussi.*

— Vous aviez publié sept recueils de poèmes. Pourquoi, après cela, un roman ?

— *La poésie sait atteindre les couches profondes de l'être, elle touche à l'universel. Mais par là même son langage est abstrait, impersonnel. C'est avec le roman que j'ai retrouvé un certain particularisme, superficiel sans doute, mais nécessaire.*

— Par exemple ?

— *La description d'un visage. Voilà qui est concret. Et nécessaire parce que je ne saurais me passer de la présence humaine.*

D'ailleurs, le nouveau recueil d'Andrée Chédid s'appelle « Seul le visage ». C'est au visage qu'elle fait appel, dans son dernier poème, après avoir pénétré dans des « pays où personne ne règne », hors du monde, hors du temps :

« Seul le visage est notre royaume.
Son jour traverse nos nuits. »

— *En effet, mes poèmes se situent tantôt dans le temps, tantôt hors du temps.*

— Ces deux dimensions sont-elles incompatibles ?

— *Non. Je crois qu'il est possible — et nécessaire — de les conjuguer. Dans le temps, cela veut dire les pieds sur terre, attachés, incrustés même dans la vie quotidienne...*

— ... Où l'on trouve le visage humain ?

— *Oui, mais on y trouve aussi beaucoup d'ombre : la crainte de la mort surtout.*

— Et hors du temps ?

— *C'est là qu'on acquiert une vision plus large des choses, plus profonde, qu'on arrive même à accepter la mort. La poésie permet, justement, de se décrocher de l'instant, d'accéder au mystère qui est au fond de tout, sans toutefois l'élucider.*

— Vous cherchez pourtant à comprendre ?

— *Bien sûr. Mais on n'arrive jamais jusqu'au bout. Et, comme disait René Char, « aller me suffit ». Si je savais ce que c'est que la vie, je n'aurais plus qu'un poème à écrire : le poème final.*

— Et celui-là...

— *... Ne sera jamais écrit.*

(2) Julliard.

● *Avis au lecteur.*

DANS le catalogue d'une maison d'édition américaine, on trouve la description suivante d'un roman, « L'Unicorne », qui paraîtra bientôt : « *Une histoire d'amour et de vertu, qui se passe à Sodome...* »

● *Lolita contre Lolita.*

ENCORE « Lolita » : l'austère Nouvelle-Zélande doit-elle ou non autoriser l'importation de cet ouvrage suspect ? Divers experts ont donné leur avis. Voici le témoignage, recueilli par le « Manchester Guardian », de Ian Gordon, professeur à Victoria University :

« *Il y a dans ce livre une grande part d'introspection et de monologue intérieur que les jeunes gens comprendront difficilement. Je doute que Lolita elle-même ait pu le lire.* »

ANNE GUERIN.

LECTURES DE VACANCES
ROBERT SHAW
La Grille
roman
Une surprenante aventure
R. PENN WARREN
La Caverne
roman
Un grand livre par l'auteur des
FOUS DU ROI
STOCK

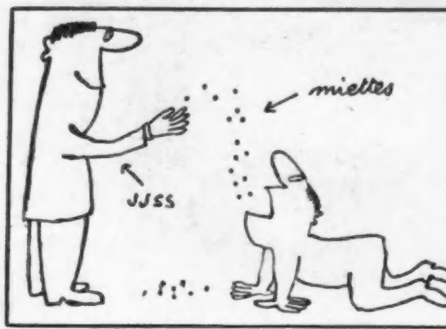
LE JOUR LE PLUS LONG
6 JUIN 1944
par CORNELIUS RYAN
Tous les secrets tragiques ou cocasses du Débarquement.
ROBERT LAFFONT

LE PLUS MAUVAIS DESSIN DE LA SEMAINE

choisi par SINÉ

Siné, cette semaine, a failli s'attribuer lui-même le titre disputé de plus mauvais dessinateur de la semaine. De nombreux lecteurs, en effet, l'y ont fortement encouragé et notamment (c'est le premier dont la lettre nous soit parvenue) M. Jack Guimard, de Tunis, en nous renvoyant le dessin de Siné (ci-dessous). Mais — « honnêtement » — Siné a estimé qu'il ne pouvait pas disputer la palme de la semaine à l'envol (ci-dessus) de M. Henri Drouin, de Saint-Cast et de M. du Terrail, de Paris, qui recevront chacun, ainsi que M. Guimard, deux disques microsillons à choisir dans le catalogue des éditions Philips qui leur sera envoyé.

— Justement, je disais à votre dame : quel « été » moche !...



PAUL REYNAUD
mémoires
★ venu de ma montagne

LE LIVRE DE VOS VACANCES

Il a tenu tête, avec une vaillance inflexible et forcé le respect de ses geôliers.

Une destinée à ce point singulière...

André FRANÇOIS-PONCET
de l'ACADÉMIE FRANÇAISE
(Le Figaro)

A quel point un homme d'Etat célèbre peut être un homme mal connu.

André STIBIO
(Carrefour)

Que de révélations pour les jeunes !

Roger GIRON
(France-Soir)

Ce livre passionnant et passionné.

L'homme politique le plus clairvoyant, le plus courageux de l'entre-deux guerres.

Des batailles perdues devant les contemporains mais gagnées devant les historiens.

Raymond ARON
(Jours de France)

Ce livre est une révélation...

Un film historique.

Jean-Claude VAJOU
(Combat)

Une grande, une extraordinaire réussite.

Une langue admirablement jeune, nette, brillante.

Un prodigieux roman.

(La Voix du Nord)

Première édition épuisée en 15 jours

Flammarion

ESSAIS

« L'Ecrivain et le Langage » par Manuel de Diéguez

● *Un essayiste reprend le vieux débat entre la forme et le fond.*

D'OU vient l'importance de la notion de « style », en matière de critique littéraire ? Manuel de Diéguez, dans l'essai intitulé « L'Ecrivain et le Langage » (1), écrit : « *Il est bien clair que... l'écrivain est un homme qui se trouve d'abord devant un problème de style. Lorsqu'il a trouvé le style de l'œuvre qu'il projette, la plupart des problèmes artistiques sont résolus, tellement ils sont comprimés, en quelque sorte, dans le problème de la forme.* »

Dès lors, le critique ne peut avoir d'autre tâche que l'étude du style propre à l'écrivain qu'il retient. Si l'on accepte la définition ci-dessus, la méthode critique qui ne tient compte que du style doit révéler « *la situation créatrice de l'écrivain* ». Toute autre considération est secondaire, même l'étude portant sur la structure des œuvres, problème technique qui arrêtait trop souvent Valéry. Diéguez, tout à fait convaincant, explique que la structure du « Rouge et le Noir », par exemple, est déjà la résultante d'un certain langage. Valéry, justement, disait à propos d'un de ses poèmes : « *Ce fut d'abord une musique, un assez long travail s'ensuivit.* » Une musique, entendons : un langage.

C'est un premier point. Il en est un second : l'œuvre d'art est autre chose que ce qu'elle signifie. Pourquoi pouvons-nous, aujourd'hui encore, aujourd'hui et toujours, engager le dialogue avec Bossuet, alors que l'œuvre de ce prédicateur ne signifie plus rien, son contenu sociologique ayant passé en même temps que le siècle de Louis XIV ? Parce qu'une œuvre ne se réduit pas aux significations conceptuelles des mots, donne à voir (à entendre) autre chose que ce qu'elle montre (qu'elle dit). Parce que, selon la forte définition de Proust, « *le style est un au-delà de la parole* ».

Psychanalyse du style

Le style, donc, d'une part nous révèle la vérité ontologique de l'écrivain, dévoile son comportement fondamental, de l'autre assure la pérennité de l'œuvre, qu'elle soit entendue deux siècles et plus après qu'elle est née. De là que Manuel de Diéguez rêve « *d'une méthode... qui saisirait le style à un niveau vraiment originel et irréductible* ». Il fait davantage que rêver : donnant à propos de Montherlant (dans « L'Ecrivain et le Langage ») et dans un excellent « Rabelais » (2) quelques exemples de cette méthode qu'il définit « *une psychanalyse existentielle du style* ».

Avant d'en arriver là, ses pages les plus attachantes, il étudie, dans la première partie de son essai, les transformations de la critique littéraire de Boileau à Sainte-Beuve et le comportement de quelques-uns des plus grands critiques actuels en présence de cette question du style. Diéguez dénonce « *les esthétiques du contenu* », que revendique la méthode historique. L'erreur historiciste, illustrée par Mme de Staël qui expliquait un écrivain par sa race et sa nationalité, illustrée par Sainte-Beuve qui fonda la critique biographique (elle consiste, par exemple, à rendre compte de l'art de Byron par le pied-bot du poète) a longtemps masqué et masque encore cette évidence : savoir que l'œuvre d'art a une nature qui lui est propre, partant, des lois, un principe d'éternité, enfin. Il est une essence de la littérature que jamais l'existence des œuvres ne met en question : au contraire, elle la vérifie.

On accueillera avec faveur, en un temps de moralisme forcené où les éthiques les plus saugrenues — et les plus dangereuses — tentent de donner mauvaise conscience à l'écrivain, un essai — presque un traité — qui proclame la supériorité d'« *une esthétique de la forme* ». La littérature est autre chose qu'un divertissement, autre chose qu'un sous-produit de l'Histoire.

YVES BERGER.

(1) Ed. Gallimard, 338 p., 14 NF.
(2) Ed. du Seuil, 180 p., 5 NF.

CONTRE-EXPERTISE

Le problème de Lowry

● *« Au dessous du volcan ». Avec ce livre unique, Malcolm Lowry, mort en 1957, a pris place auprès de James Joyce, de Kafka, de Proust dans le panthéon de la littérature mondiale. Pourquoi ?*

D'ORDINAIRE, excepté s'il y participe, le critique apprécie assez peu les numéros d'hommage que les revues, parfois à bout de souffle, se plaisent à consacrer à tel ou tel écrivain, plus ou moins illustre : il est rare, en effet, que de telles publications s'imposent avec autant de nécessité que celle que « Les Lettres nouvelles » viennent de consacrer à Malcolm Lowry.

Malcolm Lowry, Canadien écossais, mort il y a trois ans, est l'auteur d'un livre unique, irremplaçable : « Au-dessous du volcan ». La force de ce roman est telle que ses autres œuvres n'apparaissent, somme toute, que des matériaux pour ce livre ou un long commentaire, indéfiniment poursuivi, que le livre, toujours, rejette en arrière et dans l'ombre.

Traduit en France il y a dix ans, le roman de Lowry, « Au-dessous du volcan », est de ces livres aux sens multiples que la critique accueille avec ferveur, admiration, on peut dire éblouissement, mais qui, pour des années, demeurent ignorés du public.

L'amour et l'ivresse

Lowry n'est pourtant pas un auteur pour chapelles littéraires ni confréries d'initiés : rien, chez lui, ni dans son livre (certaines difficultés n'excusent rien), n'appelle l'admiration limitée d'un petit cercle à l'adoration étouffante. Au contraire. « Au-dessous du volcan » est un livre, peut-être de l'ampleur de « Faust » ou, dans un autre genre, de « La Phénoménologie de l'Esprit », de Hegel. Comme pour ces grandes œuvres, le thème en est très simple ; mais aussi (toujours comme pour ces mêmes œuvres) le livre commence et poursuit sa vie chez le lecteur, une fois le thème dépassé, au-delà ou au-dessous de celui-ci.

L'histoire se passe à Quauhnahuac, petite ville du Mexique, aujourd'hui réservée aux touristes. Comme dans les œuvres classiques, elle se déroule en une journée, le jour des morts de l'an 1938. Ce jour-là, Geoffrey Firmin, consul britannique, et ivrogne de profession, voit revenir sa femme Yvonne, dont il est séparé depuis assez longtemps. Lorsque Yvonne arrive, Firmin est déjà à demi ivre; il ne le sera jamais complètement, de ce sommeil de brute dont rêvait Baudelaire, mais il ne retrouvera jamais non plus sa lucidité ni son pouvoir d'aimer. La journée se déroulera ainsi, schématisée par le combat « dialectique » de l'amour et, davantage, la vie, et de l'ivresse, les *mescals*, les verres de brutale eau-de-vie mexicaine qui fascinent le consul. La fin du roman verra la mort, violente, des deux principaux protagonistes.

La guerre d'Espagne

Mais pourquoi ce titre, « Au-dessous du Volcan » ? La géographie, ou la topologie, comme dans l' « Ulysse » de Joyce, apporte ici un système de référence pour le mythe ou le sens caché de l'histoire. Dans « Ulysse », une taverne pouvait symboliser l'antre du Cyclope Polyphème ; ici, c'est le Popocatepetl, toujours présent à l'horizon et au-dessous de la ville, sommet auquel le consul ne parviendra jamais à accéder symboliquement. La ville, au contraire, est traversée par un ravin, une sorte de faille qui déchire le paysage, toujours présente également. C'est là, l'au-dessous du volcan : Firmin y trouvera la mort — « comme un chien ».

Le titre signifie plus pourtant. Il nous renvoie à la multitude des significations — et des échecs — qui traversent ce livre. C'est, tout au long, comme le souligne Max-Pol Fouchet dans sa postface au roman, l'échec de la charité ; un échec politique aussi : Hugh, le jeune frère du consul, vit à l'écoute de la guerre d'Espagne —

là-bas aussi quelque chose mourra étouffé, désespérément. C'est, plus largement, l'échec d'une existence humaine : non seulement de l'amour, mais de la vie tout court.

Ainsi, Firmin est obsédé par un crime dont il n'est peut-être pas responsable : l'exécution de prisonniers de guerre à bord d'un bateau, dans des conditions atroces. Ce crime, évidemment, représente (aussi) cette faute originelle ou ce mal radical qui nous empêcherait d'être totalement ce que nous devrions être.

Ce foisonnement des thèmes, qui ne sauraient être résumés ni énumérés, leur enchevêtrement et leur texture contribuent à faire de ce livre, pour le critique, une totalité difficilement attaquable. D'où la pluralité des interprétations, souvent contradictoires, d'où l'importance d'une publication comme celle des « Lettres nouvelles ». Si, en effet, l'on retrouve ici l'interprétation (déjà classique chez les initiés) de Max-Pol Fouchet, qui voit dans le roman une œuvre ésotérique, inspirée par la Kabbale, d'autres commentaires peuvent se faire jour : c'est ainsi que Stephen Spriel souhaite que l'on ait du « Volcan » une lecture existentielle et même politique, en renonçant un peu à « la surface ésotérique » pour plonger dans les profondeurs vives de l'œuvre.

Pompéi et Panama

Un autre commentaire, plus fidèle, plus difficile, se développe à travers les inédits de Lowry — poèmes, lettres, ébauche de roman — publiés ici : ce sont des textes, répétons-le, qui ne trouveront leur plein éclairage que pour les familiers d' « Au-dessous du volcan » ; ils permettent pourtant d'en mieux comprendre la genèse, de mieux voir aussi ce qu'a pu être le problème de Lowry. Si « Pompéi, aujourd'hui », texte d'un intérêt moyen, s'ouvre surtout sur des problèmes d'écriture et, parfois, de psychologie romanesque, « La Traversée de Panama » se révèle d'un apport précieux pour la compréhension du « Volcan » et, aussi bien, du romancier face à son œuvre. Comme le remarque, en effet, Jean-Roger Carroy, Lowry est un visionnaire et le seul endroit où la vie soit pour lui possible, c'est le langage qu'il invente. Or, dans cette « Traversée de Panama », qui est aussi le journal de Lowry, on peut voir comment l'écrivain finit par vivre son personnage à travers soi-même et, davantage, par s'effacer derrière celui-ci : alors, l'œuvre seule paraît se développer et vivre une existence autonome ; le romancier n'est plus qu'une aventure du roman qu'il écrit.

Certes, « Au-dessous du volcan » n'est pas de ces livres où l'esprit cherche son repos ou les apparences du sommeil.

Au contraire : conseiller de le lire serait inexact, si l'on n'y ajoutait la recommandation d'apprendre à le lire et le relire longuement.

ROBERT PARIS.

MALCOLM LOWRY, AU CANADA, EN 1953.
« Mort étouffé. »
(Archives.)

ROMANS

« La Traversée de la Manche », par Olivier Todd

● ***Comment choisir un pays, un métier, un amour ? Et, d'abord, faut-il choisir ?***

OLIVIER TODD est déjà l'auteur d'un roman ou plutôt d'un récit, vraisemblablement autobiographique, consacré à la guerre d'Algérie : « Une demi-campagne » ; le livre valait davantage par ses intentions et son réalisme — documentaire — que par des qualités purement littéraires. Il semble que « La Traversée de la Manche » (1) soit encore une autobiographie, le récit des années d'adolescence d'un de ces jeunes que l'on voyait faire la guerre, dans le premier livre de Todd. C'est aussi un bon roman d'apprentissage.

Le héros, Marc Walker, est un jeune Français qui, passé son baccalauréat, va en Angleterre poursuivre ses études. Il n'est pas sûr d'être vraiment Français : sa mère est Anglaise, mais lui est né de père inconnu ; longtemps, il a cru que ce dernier était Autrichien — situation gênante pendant la guerre — puis il a découvert qu'il devait être Hongrois.

Arrivé à Londres, il s'installe chez sa grand-mère, Anglaise, Bess. Une tradition familiale tenace veut que Bess aussi n'ait pas eu de mari. Né de père inconnu, de grand-père inconnu aussi — Walker découvre en outre que Bess, dans sa jeunesse, a dû être quelque peu lesbienne : des photos le lui confirmeront.

Un choix amoureux

Walker lit beaucoup ; il dévore Eliot, Joyce, encore Eliot ; et il rencontre une jeune femme, Mary, qui deviendra bien vite sa maîtresse. Les frasques qui choqueraient l'Anglais, le Hongrois les accepte, le Français les observe avec complaisance. Trois personnages, trois rôles, se disputent ainsi Walker ; un quatrième personnage l'emportera : Bess, qui l'éloignera de Mary. Mais Walker finira par épouser Frédérique, une jeune Française. Ainsi sera-t-il, comme le souligne Bess, « *le premier de la famille, depuis deux générations, à avoir une situation régulière* ».

Certes, il y a dans ce roman, et surtout dans les moments d'ironie, quelque chose d'encore bien laborieux — l'humour de Walker est souvent asthmatique ; ce qu'on nomme style n'y apparaît que rarement ; mais Olivier Todd a le mérite d'entrevoir ici l'un des problèmes qui préoccupent les observateurs de « la nouvelle vague ». Il s'agit du problème sous-jacent à tout apprentissage, ou, plutôt, à toute entrée dans la vie. Choix professionnel, choix politique, choix amoureux — tous les choix qui font l'adulte sont impossibles pour Walker tant qu'il n'est pas résolu à un choix initial — un « choix des choix », comme dit Kierkegaard — celui qui consiste à *choisir de choisir* : on ne se fixera pas sur telle ou telle femme, si l'on n'a pas décidé auparavant qu'il fallait se fixer ; de même Walker ne sera anglais ou français qu'après avoir décidé qu'il fallait être quelque chose.

R. P.

(1) Ed. Julliard - 280 pages - 12 NF.

RELIGION

« Le polythéisme hindou » par Alain Daniélou

● ***A travers la forêt des dieux hindous, un passionnant ouvrage.***

AUM : toute la dévotion hindoue tient dans cette syllabe, mais si nous cherchons à qui l'adresser, nous voilà perdus dans la foule du panthéon, les dieux se comptent par centaines, par milliers et chacun dispose de noms multiples : Kâma, qui est leur Eros, s'appelle aussi Smara (souvenir), Ishma (le possesseur de flèches), Kamana (le convoiteur), Kulakeli (le dévergondé), Shatanarica (le voluptueux), Kusamayudha (aux armes de fleurs), Oushpa-dhanus, Raga Vrinta, Gadayitnu, etc. C'est pour nous guider dans cette forêt de dieux que M. Alain Daniélou nous propose son passionnant ouvrage (1).

Une forêt, oui, et que les arbres ne doivent pas nous cacher. La pensée de l'Inde exerce sur beaucoup, et avec raison, une véritable fascination, mais comme il est difficile au profane de s'en approcher ! Nous disposons, par exemple, en dehors de l'ouvrage de M. Daniélou, des nombreuses publications de M. Jean Herbert et notamment d'un livre d'une conception toute différente, mais qui, d'après son titre, doit couvrir exactement le même sujet, « La Mythologie Hindoue » (2). Or, la bibliographie de M. Herbert ignore

→

(1) Ed Corrêa, 600 p. 27 NF.
(2) « La Mythologie Hindoue, son message », par Jean Herbert. Ed. Albin Michel, 1953. 460 pages, 12 NF.

qui dit vacances dit chansons
qui dit chansons dit
on connaît la chanson
par
ANDRÉ HALIMI
un livre étourdissant sur les milieux de la chanson
LA TABLE RONDE

M. Daniélou (sauf une brève mention) et réciproquement. Parmi les interprètes modernes de la pensée hindoue, M. Herbert invoque à chaque instant Shri Aurobindo, inconnu chez M. Daniélou, qui réserve sa confiance au svâmi Karapatri. Ni M. Herbert, ni M. Daniélou, ni René Guénon, qu'ils ignorent ou méprisent, ne sont d'ailleurs cités par les travaux universitaires comme ceux de M. Louis Renou (« L'Hindouisme » et « Les Littératures de l'Inde », collection Que sais-je? et Encyclopédie de la Pléiade). Or, toutes ces querelles ne sont pas sans importance déjà quant à l'interprétation du gros mot placé par M. Daniélou en titre à son ouvrage. Y a-t-il un polythéisme hindou ? Que faut-il entendre par là ? Le mot mythologie n'est-il pas préférable ? P. Masson-Oursel parlait de deux monothéismes, celui de Vishnu et celui de Shiva, ce qui ne nous éclaire pas encore beaucoup puisque, selon M. Renou, *« nombre d'individus ne sont même pas en mesure de dire s'ils sont civaïtes ou vishnuites »*. Essayons, non de concilier, mais de comprendre.

Une école de tolérance

En fait, la pensée de l'Inde semble couvrir tout le champ entre la métaphysique la plus pure et la religion la plus enfantine. Au-delà de ce fourmillement de dieux et de légendes que nous connaissons par les images et les sculptures, nulle pensée n'a été plus loin dans le sens de l'unité et même au-delà de l'unité. De la multiplicité des choses et des causes, elle a dégagé trois grandes formes de l'être qui ne sont pas étrangères à l'Occident : l'espace, le temps, la conscience. Le reste est apparences, mais ces formes elles-mêmes ne sont qu'apparences d'une réalité ultime dont nous ne pouvons exactement plus rien dire puisque nous ne pouvons concevoir et parler que dans des termes de conscience, de temps et d'espace. Le salut, ou plutôt la réalisation de soi-même, ce sera par une discipline impitoyable de l'esprit et du corps de n'être plus ni d'un lieu, ni d'un temps, ni d'une pensée. Mais dans la mesure même où cet absolu est indicible, au-delà des représentations, nous ne sommes plus dans un domaine strictement religieux, mais dans un domaine philosophique, celui de la métaphysique pure. C'est sur ce domaine, sur cet aspect de la pensée hindoue que les ouvrages de René Guénon ont mis l'accent avec une force incomparable et que M. Alain Daniélou s'explique fort bien dans les cent premières pages de son livre.

Mais si nous passons du métaphysique au religieux, de l'absolu à Dieu, faut-il le faire dans des termes mono ou polythéistes ? Le monde israélite, chrétien et islamique choisit le monothéisme, la religion hindoue le polythéisme. Les dieux qu'elle distingue et qu'elle vénère sont « les énergies fondamentales de l'univers » et il est bien entendu que ces énergies sont des espèces d'une énergie unique. Mais M. Daniélou plaide pour le polythéisme parce que le monothéisme est dangereux sur le plan intellectuel où la tentation est forte d'identifier l'énergie suprême et l'absolu, sur le plan de la vie morale où le polythéisme permet mieux d'accueillir et de sanctifier toutes les formes de la vie, sur le plan de l'action enfin où le polythéisme hindou est une école de tolérance tandis que le monothéisme, l'histoire de la chrétienté et l'histoire de l'Islam le prouvent assez, engendre une orthodoxie étroite et sanguinaire.

(Vitold de Golish.)

LA DANSE DE SHIVA.
« Je m'incline, j'accepte. »

Un homme à tête d'éléphant

La question dernière reste posée, et elle est de grande importance : pour nous, hommes religieux de l'Occident, le polythéisme est-il une meilleure voie d'accès au divin, et même au-delà, à la connaissance ? M. Alain Daniélou vit ordinairement aux Indes et il est, je crois, un des grands maîtres de la musicologie orientale. Il pénètre de plain-pied dans un monde sacré où, malgré toute sa science et toute sa bonne volonté, nous entrons difficilement. En le lisant, je comprends bien que Ganesha ou Ganapato, représenté comme un homme à tête d'éléphant, symbolise l'unité du petit être, l'homme, et du grand être, l'éléphant, mais je me demande si cela favorise ma dévotion. Ce n'est pas parce que l'éléphant est plus rare à Paris qu'à Bénarès, mais parce que notre pensée est depuis des siècles dressée à chercher l'absolu par d'autres catégories.

Mais même s'il ne nous convertit pas, l'ouvrage est encore d'un grand enseignement parce qu'il nous fait mieux comprendre et mieux respecter une forme de pensée très étrangère. Et il est aussi une source extraordinairement abondante de richesses et de réflexions, même si on ne prend cette mythologie que comme un travail littéraire et poétique. C'est un répertoire immense de légendes, d'explication des noms, des figures, des croyances. Que de citations admirables des textes védiques et des upanishads, que de grains merveilleux de beauté et de sagesse. Lisez-le avec, à votre portée, un beau livre d'images, par exemple « L'Inde, images divines », de MM. Rombach et de Golish (3), et vous verrez un monde de formes et de pensées s'ouvrir à votre intelligence. C'est peut-être la meilleure manière de prendre le livre de M. Daniélou, qui est parfois un peu trop touffu, et donc un peu sec ou un peu confus (par exemple, nous avons bien l'impression qu'on nous raconte deux fois, page 269 et page 475, la même anecdote sur Krishna et les filles des bouviers, mais les deux récits ne concordent pas tout à fait). Vous vous approcherez ainsi du monde mental dans lequel vivent encore aujourd'hui, avec une foi totale, plus de 270 millions d'hommes, et peut-être, à votre tour, apprendrez-vous à dire : je m'incline, j'accepte, Aum (4).

ROBERT KANTERS.

---

(3) « L'Inde, images divines », Ed. Arthaud, 1954.

(4) Il y a aussi aux Indes environ 7 millions de chrétiens et 500.000 bouddhistes seulement. Signalons un important ouvrage sur cet autre aspect de la pensée « religieuse » orientale, le numéro spécial « Présence du Bouddhisme » de la revue « France-Asie » (février-juin 1959, 50 NF). Plus de 800 pages d'articles des spécialistes universitaires (Filliozat, Jeanine Auboyer, etc.) et de savants orientaux essaient de définir le bouddhisme dans son essence et son développement, puis de marquer sa place actuelle dans le monde, aussi bien en Orient qu'en Occident.

JULES ROMAINS
de l'Académie française
LES HAUTS ET LES BAS DE LA LIBERTÉ
Où en sommes-nous ? dans un haut ? dans un bas ?
Flammarion

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

Ça commence par Biarritz : « Yankee, si ; toro, no ! »

DANS la France en vacances, il n'y a pas que Saint-Tropez. On délire aussi ailleurs. Cette semaine, à grand renfort de personnalités officielles (parmi lesquelles M. Herzog, haut commissaire à la Jeunesse et aux Sports, et le fameux colonel Thomazo-du-Treize-Mai) a été lancé comme un paquebot avec ruban tricolore et ciseaux symboliques, le plus moderne, le plus somptueux « bowling » d'Europe. Biarritz se met rudement à la page. A la page américaine.

Finie la Côte Basque, familiale et folklorique, terminés le « toro de fuego » et les confetti, abandonnées les nobles parties de trinquet et la chistera au fronton, maintenant, on pratique le « karting », le « surf-riding », et depuis samedi le «bowling». Même le professeur de natation métisse d'anglais son accent béarnais : « *Swim douce-min, Jaune* ». Le petit John fait ce qu'il peut.

Sur les bords de la piscine du Palais, on en entend bien d'autres. D'abord, la duchesse de Windsor qui appelle l'un de ses quatre affreux chiens, tenus en laisse par un valet noir : « *Come here, Disraeli !* ». Le Duc porte un extraordinaire complet de velours rubis. Quelques Espagnoles en maillot s'agenouillent pour saluer les Windsor qui reçoivent leur étrange cour dans une « cabana ».

Il y a une dizaine de « cabanas » autour de la Piscine du Palais, qui a définitivement détrôné en snobisme l'ancienne Chambre d'Amour. Pour 10.000 francs par jour, plus les matelas, on peut ainsi avoir au bord de l'eau une grande cabine privée avec un lavabo et le téléphone. Personnellement, en un quart d'heure, pour entrer, me déshabiller, m'asseoir et boire un jus d'orange, j'en ai eu pour 2.400 francs (anciens, il est vrai), mais pour le prix, on m'a signalé la présence des Peugeot, devenus, depuis un triste enlèvement, le point de mire de la société biarrote. Une société ultra-distinguée et solidement fortunée, qui a incité le baron Edmond de Rothschild à planter là le premier bastion de sa dernière industrie : le « bowling ».

Le « bowling » est un jeu de quilles automatiques avec de grosses boules. Certains prétendent que c'est un sport. J'ai demandé, aux champions venus en démonstration, si c'était fatigant. Ils ont eu l'air étonné de ma question. Comme cela se joue dans une salle bien close, l'air que l'on respire sent plutôt la jungle. Mais le « bowling » a des avantages sérieux. Même les enfants peuvent y jouer, et puisque cela se passe en circuit fermé, on peut s'y livrer été comme hiver. Le baron de Rothschild compte là-dessus pour amortir en quatre ans l'investissement des seize pistes de Biarritz : soit 120 millions de matériel, directement importé des U.S.A., chaussures et cendriers compris.

(Dalmas.)

M. MAURICE HERZOG EN PISTE.
Le colonel Thomazo est d'accord.

(Dalmas.)

MISS SQUAW VALLEY ET JAMES STEWART AU TRAVAIL.
Vingt ans à l'état civil.

Egalement « made in U.S.A. », les courageux pionniers de ces pistes : ce furent James Stewart, un peu fané, et une « miss Squaw Valley » découverte par le comte Jean de Beaumont, grand amateur de jeunes beautés. Un ami du comte m'a glissé rapidement : « *Vingt ans à l'état civil. Seize en apparence et onze dans la tête* ». La miss a dit qu'elle était heureuse de voir la mer.

Le prochain « bowling » surperfectionné sera inauguré le 6 octobre, à Paris, au jardin d'Acclimatation. Vingt pistes qui coûteront 160 millions à Paul Pacini, l'inventeur génial des « Whisky à Gogo ». Pacini avait dix-sept « Whisky à Gogo » à travers la France. Il n'en aura plus que douze, mais possédera à partir du mois d'octobre un extraordinaire « parc à loisirs » avec deux restaurants, une boite de nuit et une piscine.

D'après lui, et d'après le baron de Rothschild, l'industrie des loisirs menace d'être la plus florissante de France, et le « bowling » une affaire prospère. M. Herzog — qui s'était déplacé tout spécialement par avion — a préféré évoquer le sain esprit de compétition que communiquera le « bowling » à la jeunesse française.

Le colonel Fourcade, commandant la base d'entraînement des parachutistes de Bayonne, est de son avis. Il a demandé si l'on pouvait réserver les pistes deux jours par semaine pour la distraction des « paras ».

Pour le « karting » et le « surf-riding », l'avenir semble moins faste. Le « karting » consiste à rouler le plus vite possible sur des châssis tubulaires, nantis de quatre roues et d'un moteur de scie à bois. Le « kart » est un objet délicat qui se casse facilement. Dix privilégiés possèdent néanmoins à Biarritz leur écurie de « karts ».

Le « surf-riding » vient d'Australie. Ce sport consiste à déferler avec les vagues sur des planches. Les vagues de Biarritz sont les seules vagues françaises qui permettent, tel le Christ, de marcher sur les flots. Grâce au président du club Waikiki (le gendre de l'ambassadeur de Grande-Bretagne) qui est un fameux prosélyte, la plage se transforme, les jours de beau temps, en Miami Beach. On peut louer sa planche, mais il est mienx considéré de posséder son propre équipement.

Egalement importé, également idolâtré mais cette fois plus hispanisant, c'est le flamenco. Une salle du Casino Bellevue, décorée en bistrot madrilène, fait courir la Côte Basque. Tout le monde peut y pousser ses hululements plaintifs, encouragés par les « flamenquistes » professionnels. Il paraît que « ça défoule ».

Heureusement, il reste encore à Bayonne une chose sérieuse : la corrida. Dimanche, sous la pluie, le célèbre Luis Miguel Dominguin a connu une grande défaite. Pour lui aussi une époque est révolue.

Pour les Russes, toute la France en douze minutes.

C'EST ce Biarritz et toute la France en vacances que François Reichenbach va immortaliser dès maintenant, pour en faire cette fois le film vraiment le plus insolite que l'on ait jamais vu. Il tournera trois ou quatre bobines mais l'on ne verra peut-être que trois ou quatre images. En effet, ce film qui durera douze minutes doit représenter toute l'activité économique et sociale de notre pays. Il sera projeté devant deux millions de spectateurs soviétiques pendant les quinze jours que durera l'exposition française à Moscou.

Ces trois cents mètres de pellicule représenteraient le budget le plus cher du cinéma, si tout n'était pas gracieusement fourni par l'ensemble des industries françaises. Etant donné le prix élevé de ce film, l'Etat a jugé bon de le confier au plus prodigue des producteurs, Raoul Lévy.

Raoul Lévy a accepté de travailler gratuitement, pour une fois, comme les cinq metteurs en scène qui collaboreront à ce digest.

Une conférence pour le choix des sujets a déjà eu lieu dans le bureau de M. Jacques Duhamel, directeur du Centre National du Commerce Extérieur, promoteur de cette idée. Truffaut a pris l'Agriculture, Chabrol s'est jeté sur l'industrie chimique et « la mangeaille », J.-L. Godard a demandé les barrages, et Vadim... les classes de neige.

En douze minutes, ils devront aussi montrer l'industrie textile, sidérurgique, mécanique, les biens d'équipements, le bâtiment, les transports, etc.

Les citoyens soviétiques auront également le plaisir d'apercevoir au cours de ces prodigieuses douze minutes nos plus grandes vedettes, Brigitte Bardot y comprise.

MICHELE MANCEAUX.

(Dalmas.)

LUIS MIGUEL DOMINGUIN DANS L'ARÈNE.
Une époque révolue.

10, rue des URSULINES (5e) ODE 39-19
En version INTEGRALE - v. o. st. fr.
ALEXANDRE NEWSKI
de S. M. EISENSTEIN, Mus. Serge PROKOFIEV

CINEMA QUARTIER LATIN
De MAX OPHULS
LOLA MONTÈS
V. O. intégrale
9, RUE CHAMPOLLION - DAN 84-65

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

CINÉMA

Les films d'août

● *Le problème du cinéma d'été est-il insoluble ?*

LA sortie parisienne du « Bois des Amants », au mois d'août, constitue une petite révolution dans l'exploitation cinématographique. Normalement, aucune production importante ne court le risque d'un lancement entre le 14 juillet et le début septembre. Les dizaines de milliers de provinciaux et d'étrangers qui envahissent Paris en août sont-ils incapables d'assurer le succès d'un film ? Ou, au contraire, un lancement soigneusement étudié, dans les principales stations balnéaires, au cœur de la saison, n'aurait-il pas un grand retentissement ? Distributeurs et exploitants n'aiment guère se poser de telles questions, et encore moins y répondre.

Quatre solutions

Les directeurs des salles d'exclusivités parisiennes choisissent généralement parmi quatre solutions :

— mettre à l'affiche des films de second ordre, qu'ils ont acceptés en cours d'année afin d'obtenir du distributeur un « gros morceau ». C'est la solution généralement adoptée, et qui explique l'avalanche de navets de la saison d'été;

— maintenir artificiellement à l'affiche un film important, sorti en juin, par exemple. De tels films gardent généralement durant tout l'été une clientèle minimum suffisante. Il est plus avantageux de passer un film à faible rendement en le payant 30 % des recettes, que de prendre des risques sur un western inédit sur lequel on paiera 50 % (1) ;

— « reprendre » un vieux succès. Cette tactique, fort à l'honneur ces dernières années, a maintenant fait long feu. Devant le grand succès de certaines «reprises» (« Citizen Kane », « Alexandre Newski », « Le Million »), les distributeurs ont pris conscience de la valeur marchande de leurs stocks... et ils ne veulent plus lâcher leurs meilleurs anciens films en morte saison ;

— fermer la salle, solution radicale peu en faveur puisque, cette semaine, sur 55 cinémas parisiens fermés, on ne compte qu'une seule salle d'exclusivité.

PIERRE BILLARD.

L'accord Pathé-Cinédis

● *Un événement important pour le cinéma français : la création d'une « mutuelle de risques » aux dimensions internationales.*

L'ASSOCIATION entre deux des plus importantes sociétés françaises de production et de distribution cinématographiques, Pathé et Cinédis, s'inscrit dans un mouvement général de concentration de l'industrie cinématographique, plus ou moins directement lié à la mise en place du Marché commun. Elle fait suite au rachat de la société Cocinor (qui était contrôlée par M. Morgenstern) par les films Marceau, de M. Tenoudji, et à la constitution du groupe U.F.A.-Sofradis (2). D'autres formes de cette concentration avaient été la reprise par la société Cinédis elle-même du stock de films Corona (Robert Dorfmann), qui cessait ses activités de distribution pour se consacrer à la production, et les accords passés entre l'Union Générale Cinématographique et Sirius, accords qui rassemblaient les organes de distribution et mettaient en commun les bureaux et les personnels des deux sociétés.

L'association Pathé-Cinédis n'est pas une fusion : Pathé et Cinédis conservent chacun leur instrument de distribution, et Pathé garde la direction indépendante de ses autres services, tels que son département de production de courts métrages et son journal d'actualités. La nouvelle société Pathé-Cinédis, dont le président-directeur général est M. Georges Lourau et le directeur général adjoint M. René Bezard, s'occupera des problèmes de production, de distribution et d'exportation, visant particulièrement la recherche et l'organisation de débouchés à l'étranger.

Pour faire face

Le but de l'opération, pour laquelle les premiers contacts avaient été pris il y a six mois environ, est de constituer une sorte de mutuelle de risques permettant de faire face aux oscillations de grande amplitude qui caractérisent désormais le marché cinématographique : bénéfices plus importants, mais aussi pertes plus sévères. Les films à carrière assurée n'existent plus : le fait pour les deux sociétés de s'associer dans leurs prises de risques leur donne une couverture suffisante pour faire face à un éventuel échec financier. Cette association, d'autre part, leur permet d'arriver à un chiffre d'affaires suffisant pour justifier le maintien des deux organisations.

La nouvelle société Pathé-Cinédis n'a pas encore étudié de projets de production. Mais Cinédis et Consortium-Pathé disposent d'ores et déjà d'un programme de deux fois douze films, parmi lesquels « Os Bandeirantes », de Marcel Camus, « Candide », de Norbert Carbonnaux, « Le Capitan », d'André Hunebelle, « Terrain vague », de Marcel Carné, « Le voyage en ballon », d'Albert Lamorisse, et « Zazie dans le Métro », de Louis Malle. Tous ces films sont, soit terminés soit sur le point de l'être. Pathé-Cinédis distribuera également le prochain film de René Clair, « Tout l'or du monde », dont le tournage commencera en avril 1961.

R. G.

(1) Le pourcentage sur les recettes versé par la distribution à l'exploitant varie selon la durée de l'exploitation.

(2) Cf « L'Express » n° 267 du 26-5-1960.

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« Le Bois des Amants » : où va Autant-Lara ?*

(Archives.)

ERIKA REMBERG ET LAURENT TERZIEFF.
En fond sonore, un bruit de bottes.

LA côte tourmentée de Bretagne. Veille de Noël sous l'occupation, dans la zone militaire interdite aux civils, brume, blockaus, barbelés, martèlement de bottes, triste atmosphère de réveillon dans la Kommandantur isolée. Autant-Lara est à son affaire et, passagèrement, nous retrouvons, dans ce début, le style de « La Traversée de Paris ». L'auteur, reconnaissons-le tout de suite, sait donner du poids, une sorte de lugubre épaisseur aux mouvements mécaniques de ces soldats, et détacher avec art un grincement de bottes, la dureté d'un ordre, l'expression vide ou veule d'un visage. Ainsi parfois, à travers ces images, passent dans le prologue du film la nostalgie du malheur et toute la salissure de l'occupation... Ficelles de métier sans doute car, très vite, c'est-à-dire dès que l'action se dessine, Autant-Lara perd la tête, et le film chavire. Que va-t-on nous raconter en effet ? Parmi les blockhaus, dominant la mer déchaînée, une maison isolée où vit seule une vieille dame bien française qu'incarne Françoise Rosay, dont nous connaissons par cœur le visage et le jeu. C'est dans ce refuge romantique, où couve le mélodrame, que le colonel allemand fera héberger sa femme, venue le rejoindre clandestinement pour la nuit de Noël. C'est là aussi, la même nuit, que le fils de la logeuse (Laurent Terzieff), parachuté de Londres, viendra se cacher pour diriger par radio le bombardement des abris sous-marins. Fâcheuse coïncidence ; l'Allemande et le patriote se retrouveront seuls, nez à nez, puis presque bouche à bouche. Tout cela finira sous une pluie de bombes après mille péripéties, la vieille mère se chargeant de régler, en bonne Française et à coups de pistolet, les problèmes sentimentaux de son fils.

Scénario, décors, dialogues, situations, tout dans ce film déconcerte, irrite, déprime ; et pas un instant, malgré la brutalité de l'action, nous n'oublions que nous sommes dans notre fauteuil. L'image, réaliste, souvent exacte, ne dépayse jamais. Nous flairons tout de suite ce parfum fade, un peu écœurant, des films voulus, comestibles et ratés, parfum dans lequel se complait Autant-Lara depuis « La Jument Verte ».

Un ricanement

Distribution sans éclat: que se passe-t-il derrière les yeux de chat de Laurent Terzieff et dans la petite tête têtue d'Erika Remberg ? Nous ne le savons jamais et, à vrai dire, nous ne nous intéressons pas beaucoup à ces visages sans mystère. Quant à Françoise Rosay, elle ne paraît guère convaincue du sérieux de son rôle, de telle sorte que c'est finalement la caricature de son personnage traditionnel que nous avons sous les yeux. Et pour finir, ce sont peut-être ces officiers allemands, leur silhouette, le bruit sinistre de leurs bottes, qui donnent ici le ton le plus juste. Ce n'est malheureusement pas la première fois que l'on présente à l'écran l'armée d'occupation avec tous ses tics. Avouons que nous sommes las de ces rétrospectives, et lorsqu'elles prennent comme ici un tour de mélodrame, ce n'est ni risible ni même ennuyeux, c'est tout simplement deux heures de perdues.

Disons-le tout net, le film ne mériterait qu'un bref commentaire s'il ne portait la signature d'Autant-Lara. Seuls ses ennemis se réjouiront sans doute de cette chute vertigineuse depuis « Le Diable au corps ». Quant à nous, le public, nous nous posons simplement la question : que se passe-t-il dans la tête de cet artiste ? On voudrait comprendre... impression de suicide, de volonté de saccager son propre génie et d'en rire. Le ricanement d'Autant-Lara nous suivait à la sortie jusqu'au bout de la rue. Seule impression forte du film.

BRUNO GAY-LUSSAC.

MUSIQUE

Le cas Maazel

● *Tous les atouts en main et pourtant...*

IL y a deux ans, tout ce qui compte dans la musique à Paris, à Londres et à Milan s'enthousiasmait pour une nouvelle étoile apparue au firmament des chefs d'orchestre. Il s'agissait d'un tout jeune homme, dont les qualités manifestes étaient servies par un avantageux physique et par des dons indéniables de comédien. Ayant conquis d'emblée les duchesses, Lorin Maazel s'attaqua aussitôt à la forteresse des musiciens. Et il faut bien avouer que ces derniers ne purent qu'applaudir à certaines exécutions, parmi lesquelles « L'Enfant et les sortilèges » de Ravel, l'hiver dernier, semble avoir été particulièrement réussi.

Pourquoi faut-il que ce jeune

Les plus belles situations vous attendent dans le commerce

PROFITEZ vous aussi des immenses possibilités qu'offrent à tout homme ou femme ambitieux ces métiers passionnants et qui paient : Représentant (V.R.P.), Agent technique commercial, Négociateur, Inspecteur, Chef de Vente, Gérant de Magasin, Agent Mandataire, Sous-Ingénieur commercial, Vendeur, Démonstrateur, etc...

A tout âge, sans diplôme, sans capitaux, sans concours (niveau primaire suffisant), vous accéderez facilement à ces belles situations - ou, si vous êtes déjà professionnel du Commerce, vous triplerez vos moyens - grâce aux Cours personnalisés, chez soi, de l'ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE DE PARIS.

Gains importants - PLACE ASSUREE

Renseignez-vous sans frais :

Une importante documentation gratuite groupant tout ce que vous devez savoir sur les Situations du Commerce vous sera adressée sur simple demande à l'

ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE (Service 1104)
71, rue de Provence, PARIS-9e

Vous recevrez également des conseils éclairés sur votre cas personnel.

De ces documents, dépend peut-être votre avenir : demandez-les donc dès aujourd'hui !

homme, si doué sous tant de rapports, nous ait tellement déçus, l'autre soir, à Monaco ? Et, pourtant, tout semblait devoir concourir à notre parfaite délectation. L'orchestre national de l'Opéra de Monte-Carlo a encore accru les prestiges qui, l'an dernier, nous faisaient si bien augurer de son avenir. Cordes homogènes et moelleuses, cuivres précis, bois agiles, c'est là un orchestre de très grande classe. Il a, de plus, la chance manifeste de travailler régulièrement sous la ferme direction de Louis Frémaux, un chef jeune, cultivé, précis et sensible. Enfin — et c'est sans doute là l'attraction majeure de ce festival monégasque — les concerts se déroulent dans la grande cour intérieure du Palais princier ; et il se trouve que ce cadre, où se mêlent d'étrange manière les styles les plus divers, jouit d'une acoustique merveilleuse, qui donne un relief pour ainsi dire « stéréophonique » aux exécutions orchestrales, et qui met en valeur d'exceptionnelle façon les intentions les plus raffinées de l'instrumentation.

Il est d'autant plus regrettable que Lorin Maazel, ayant en main des atouts aussi importants, n'ait pas su les utiliser pleinement.

Un compte à régler

La désinvolture — qui se voulait brillante — qu'il afficha dès le début du concert ne remplaçait point le rigoureux travail de mise au point que réclament « La Mer » et « Daphnis ». Ces deux grandes œuvres nous parurent plates et ternes, alors que, dans ce décor, elles auraient dû acquérir encore plus d'éclat. Mais l'instant dramatique de la soirée fut l'exécution, par Christian Ferras, de la « Symphonie Espagnole » de Lalo. On sait avec quel brio ce jeune violoniste représente l'école française, et quels succès mérités il remporte à travers le monde. Sans doute, l'autre soir, n'était-il point dans sa plus grande forme. Mais les musiciens présents furent les témoins impuissants de l'agression véritable dont se rendit coupable, à son égard, Lorin Maazel. En effet, dès les premières notes, tout se passa comme s'il y avait un compte, sanglant, à régler entre le chef et le soliste ; le chef anticipait toutes les attaques de l'orchestre, le soliste courait vainement après un accompagnement qui le fuyait — et, dès que des traits difficiles se présentaient sous les doigts de Ferras, Lorin Maazel semblait prendre un malin plaisir à accélérer le mouvement, de manière à rendre injouable une partie soliste déjà très difficile. Bref, ce fut un combat sans merci, et il fallut à Christian Ferras autant de cran que de métier pour qu'il n'abandonnât point, en cours de route, une partie que l'on tenait aussi visiblement à lui faire perdre.

Le renom de Christian Ferras ne saurait pâtir d'une épreuve aussi injuste. Mais il se pourrait que l'on pardonnât difficilement à Lorin Maazel, à l'aube d'une carrière particulièrement heureuse, de traiter les œuvres avec autant de négligence, et les solistes avec autant de mépris.

CAMILLE RAMEAU.

THÉATRE

La Festivalite

● *Robert Kanters dresse la fiche clinique d'une étrange maladie et propose un traitement.*

LA saison d'été s'achève ; quarante, cinquante festivals cette année encore ont poussé un peu partout, et si dans festival il y a fête, nous n'avons jamais été autant réjouis. Dix, douze mois à l'avance, de tous les coins du monde, on retient ses places pour Salzbourg ou pour Bayreuth et, le temps venu, les pèlerins s'acheminent vers la ville de Mozart ou la ville de Wagner. Mais ce n'est rien à côté de ce que nous offrons aux touristes émerveillés.

Le théâtre est devenu un véritable culte champêtre. Peu importe le temps qu'il fait ; j'ai vu à Blois Juliette, battue par la pluie à la scène du balcon, mourir sous un imperméable près d'un Roméo en mal de parapluie et Peer Gynt, à Arras, amener si bien avec lui le froid du Grand Nord que même la tiédeur du champagne offert par la municipalité ne pouvait réchauffer personne. Peu importe la renommée : le moindre pensionnaire du Français est vedette et le plus minable coureur de cachet devient en province un grand homme de Paris. Peu importe l'œuvre, peu importe le lieu ; la Rabouilleuse quitte Issoudun pour Marvejols, l'Etoile de Séville se lève sur Coussac-Bonneval et on traverse sans doute l'Atlantique pour voir à Vaison-la-Romaine un spécialiste des pièces à caleçons jouer le drame élisabéthain. Hamlet fait une terrasse d'Elseneur de n'importe quel bout de rempart et puisqu'on a mis « Les Trois Mousquetaires » à l'affiche, le cardinal de Richelieu se fera cuire un œuf dans une mise en scène de Planchon au milieu des ruines de Baalbeck.

Appellation contrôlée

On ne voudrait ni priver les peuples étonnés de distractions aussi rares ni retirer leur gagne-pain aux ouvriers saisonniers qui vont moissonner de maigres lauriers de tréteau en tréteau. Mais ne serait-il pas sage de faire de l'appellation « festival » une appellation contrôlée ? Avec une émouvante bonne volonté, on sert un peu partout un peu trop de piquette. Tel spectacle a l'intérêt d'une grande tournée, tel autre est au niveau des divertissements pour les casinos des petites stations thermales. Il n'y a pas de mal à cela et il en faut. Mais avant que le mot ne soit dévalué par l'inflation, ne vaudrait-il pas mieux le réserver pour quelques spectacles choisis avec intelligence, préparés avec soin et avec goût, en tenant compte d'une indispensable harmonie entre les œuvres et les lieux, si bien que l'on arriverait peut-être à créer, comme à Bayreuth ou à Salzbourg, quelques endroits privilégiés ? Bien des festivals qui vivent dans des conditions matérielles précaires disparaîtront sans doute d'eux-mêmes. Une grande politique du théâtre pourrait collaborer ici avec une politique du grand tourisme pour sauver le meilleur du mouvement.

ROBERT KANTERS.

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
Une collection nouvelle
STAËL
VIEIRA DA SILVA
LANSKOY
chaque porte-folio : 48 NF
12 planches en couleurs grand format

LA DÉCOLONISATION DE PARIS

par ART BUCHWALD

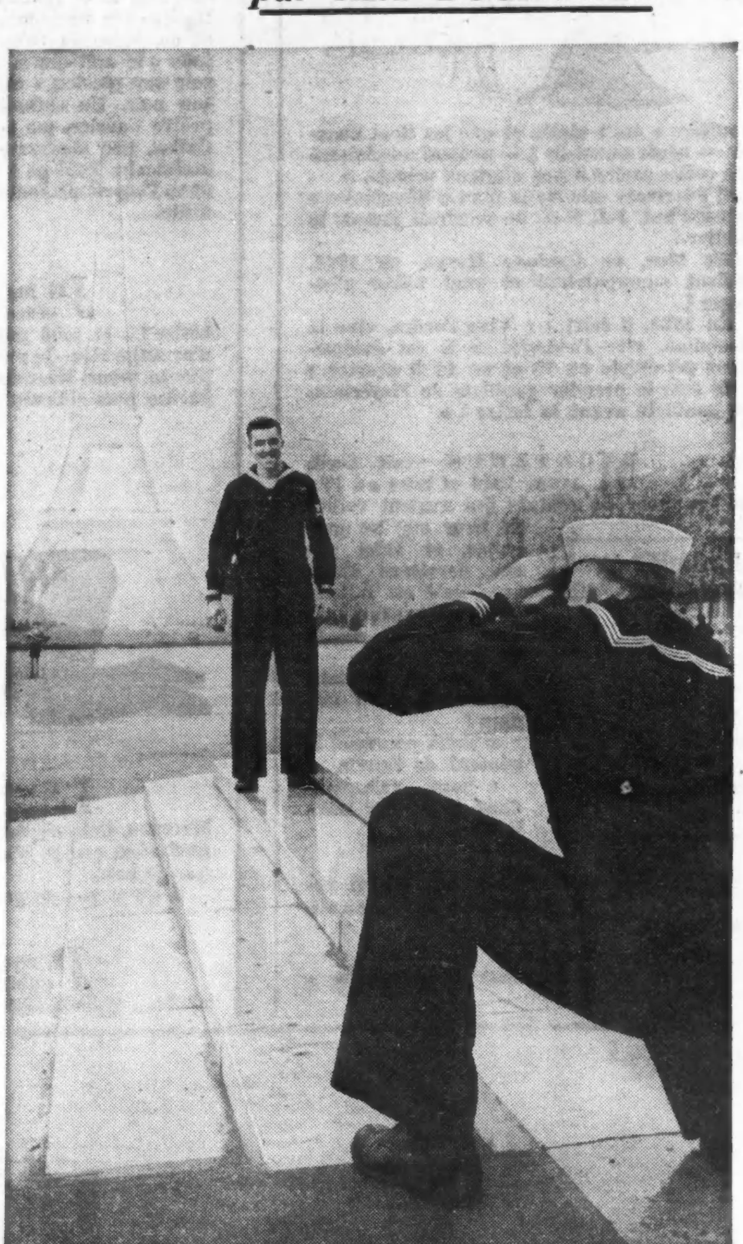
C'EST de nouveau le mois d'août à Paris et il n'y a plus un seul Français dans la ville. Le dernier est parti hier matin pour Saint-Tropez par l'express de 9 h. 5.

Comme au Congo, tous les magasins, toutes les usines sont fermés. Si l'O.N.U. n'intervient pas rapidement, la ville entière risque d'être paralysée.

Dans les rares hôtels et restaurants encore ouverts, le service est assuré par des légionnaires étrangers qui ont occupé la ville au départ des Français. Les touristes mutinés pillent les quelques magasins d'alimentation ou de parfumerie qui n'ont pas fermé et braquent sauvagement leur caméra sur tout ce qui bouge.

Les récits d'atrocités arrivent de tous les arrondissements. Un garagiste qui essayait de fuir la ville par la porte d'Orléans s'est fait arrêter par trois étudiants suédois qui l'ont obligé, sous les yeux horrifiés de sa femme et de ses enfants, à réparer leur voiture.

Une foule en délire s'est barricadée dans une blanchisserie automatique Bendix et ne s'est rendue que lorsqu'elle s'est trouvée à court de lessive.



(Charpentier.)

PARIS AU MOIS D'AOUT.
Une situation explosive.

Un nouveau bataillon

Tous les docteurs et les infirmières sont partis. Un docteur qui effectuait un travail de missionnaire sur la tour Eiffel a été pris à partie par des touristes hystériques et n'a pu s'échapper qu'après leur avoir jeté sa dernière boîte de Dramamine.

Un teinturier a réussi à s'enfuir de Paris en accrochant son propre costume sur un cintre et en prétendant qu'il allait le livrer à un client de Versailles.

Pendant ce temps, des appels à l'aide étaient lancés au monde libre par tous les propriétaires de boîtes de nuit. Le plus durement touché était celui du « Lido », dont le corps de ballet tout entier avait déserté pour le Midi de la France. Les Anglais ont répondu par l'envoi d'un nouveau bataillon de Bluebell Girls.

Des Russes blancs assurent la relève des violonistes à « Shéhérazade » et chez « Monseigneur ». Des strip-teaseuses se sont envolées d'Allemagne pour venir remplacer, au « Crazy Horse Saloon », les artistes françaises qui s'étaient enfuies sans même prendre le temps de s'habiller.

Dans la ville, la situation est grave. Les législateurs et les techniciens sont partis et, sur les 250.000 touristes actuellement à Paris, 16 seulement ont reçu une éducation secondaire.

Des rivalités tribales

Les Français ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes des difficultés qu'ils connaissent aujourd'hui. Avant d'accorder à Paris son indépendance, ils ont refusé d'apprendre aux touristes à faire fonctionner le métro ou les P.T.T.

Les autocars de touristes étaient conduits par des Français. Les cafés et les bars étaient tenus par des Français, de même que les grands magasins et les ateliers de plomberie. Maintenant que les Français sont partis, il n'y a personne qui soit capable de prendre leur place.

Autre chose : les Français ont sous-estimé la haine que se vouent les uns aux autres les différents touristes et qui a été à l'origine de la plupart des émeutes.

La plupart des combats ont eu lieu entre les touristes eux-mêmes qui, divisés par leur langage et leurs coutumes, attendaient le départ des Français pour régler de vieilles rivalités tribales.

Une situation explosive s'est créée hier soir dans le quartier de l'Opéra lorsque plusieurs membres du « Diner's Club » ont essayé de s'emparer d'un taxi réservé par une tournée Cook. Seule l'intervention d'un représentant de l'American Express a pu éviter une effusion de sang.

Si grande que soit la haine des touristes pour les Français, ils les ont suppliés de revenir pour reprendre le contrôle de la ville. Mais les Français, qui ont d'autres engagements, affirment qu'ils ne pourront le faire avant septembre.

A. B.

(*Copyright* « *L'Express* » *and the* « *New York Herald Tribune* ».)

L'AGENDA DE VACANCES DE SINÉ

Ici, chaque semaine, pendant le mois d'août, Siné s'en donne à cœur joie.

5 AOUT

Il y a quand même des choses assez réjouissantes ! Par exemple, Gustave Hervé écrivait en juillet 1906 dans « Le Travailleur Socialiste » :

« Tant qu'il y aura des casernes pour l'édification et la moralisation des soldats de notre démocratie, pour déshonorer à leurs yeux le militarisme et les guerres de conquête, je voudrais qu'on rassemblât dans la principale cour du quartier toutes les ordures et tout le fumier de la caserne et que, solennellement, en présence de toutes les troupes en tenue n° 1, au son de la musique militaire, le colonel, en grand plumet, vint y planter le drapeau du régiment. »

Et dans un autre numéro : « Au risque de vous paraître un monstre, je ne vous cacherai pas que ce n'est pas sans une vive satisfaction que j'ai appris l'autre jour que « notre

frontière » était violée et que les Beni Snassen — bénis soient-ils ! — avaient administré une petite raclée à nos glorieux soldats. »

Si j'écrivais cela dans mon « Bloc-Notes » aujourd'hui, J.-J. S.-S. ne voudrait jamais le publier !

Eh bien, ce Gustave Hervé, en 1914, devient superpatriote et veut même s'engager !

En 1920, il écrit : « Vive l'ordre, vive la discipline, vive l'autorité. » Il est évidemment pétainiste en 40 et en 44 il déclare : « Je suis le premier gaulliste de l'intérieur, un gaulliste avant la lettre ! »

MONTEHUS avait écrit, avant 1914 «Gloire au 17°» en l'honneur de soldats qui avaient refusé de tirer sur les grévistes, et voici une des dernières chansons qu'il ait faites :

« Tous les Français sont enfants de la Gaule,

« Et les Gaulois, étaient de fiers soldats !

« Voilà pourquoi le général de Gaulle,

« Sera vainqueur dans le dernier combat ! »

SOUSTELLE, lui, s'était engagé dans les brigades antifascistes en 1939...

Etc... etc... etc...

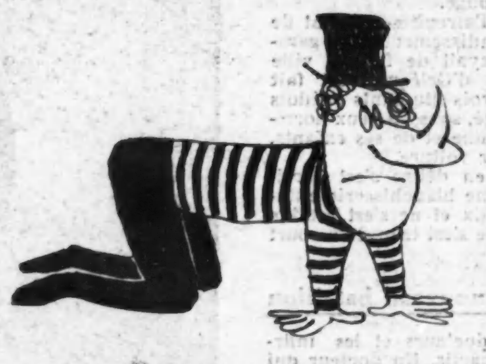
Siné, en 1960, dessinait et écrivait dans « L'Express »...

6 AOUT

« QU'UN sang impur abreuve nos sillons ! Eh bien !... il n'était sûrement pas non violent, notre Rouget !... En tout cas, je préfère encore entendre ça plutôt que Charles Trenet qui crachote en ce moment dans mon transistor.

NOUS jouons souvent « au théâtre » entre amis. Je n'ai que cinq amis (dont ma femme et moi) : un Italien, une Italienne, un Polonais, une Russe et un Français (c'est moi). Ils m'appellent tous « le métèque ». Nous avons brodé hier soir sur plusieurs canevas : j'étais un blouson noir. Un catholique de gauche, ancien prêtre ouvrier, me sermonnait. Il y avait la Callas, une masseuse et un peintre abstrait américain. Tout ça a fait une très jolie pièce, dans l'esprit de Ionesco, mais beaucoup plus drôle.

JE me souviens du « Rhinocéros » de Ionesco. Quelle bêtise !... et joué par J.-L. Barrault, ce qui n'arrange rien. Je me demande, si, interprété par le mime Marceau, cela n'aurait pas été encore plus ridicule ?



LE général de Gaulle a déclaré qu'il aimait bien le mime Marceau. Cela me fait toujours plaisir quand quelqu'un que je n'aime pas aime quelqu'un que je hais.

Il n'y a pas de petites satisfactions !...

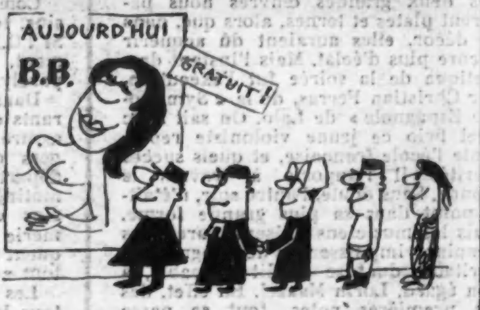
JE ne pourrais pas aimer quelqu'un qui n'aimerait pas les chats. J'ai deux chats, l'un s'appelle Zapata, l'autre Gorgulov (assassin anarchiste du président Doumer). J'ai choisi Gorgulov parce que Ravachol sonnait trop français, et que mes parents n'arrivaient jamais à prononcer Prince Koprotkine !

HIER, très bonne soirée à la télévision. Une cantatrice chantait un opéra. Nous avions baissé le son et ma femme et moi chantions des paroles obscènes à la place. J'ai tenu mon rôle jusqu'au bout, mais ma femme s'est étranglée de rire avant la fin.

7 AOUT

JE ne sais si le contraire du mot « cauchemar » existe. En tout cas, je viens d'en faire un !... J'étais propriétaire d'un cinéma qui affichait des films très commerciaux. Il y avait toujours une queue gigantesque. On y donnait des séances gratuites mais réservées aux membres du clergé, de la force publique et aux militaires d'active. La salle très noire n'était qu'une énorme trappe. En tombant, ils criaient tellement que ceux du dehors pensaient qu'ils applaudissaient, et tenaient à entrer aussi...

J'essaierai de refaire ce rêve ce soir car, à mon réveil, le trou n'était pas encore plein.



SINÉ.

INSTITUT DE CHAILLOT
93, rue Lauriston - PARIS (XVI°)
KLE. 46-24 et 24-04
(MÉTRO BOISSIÈRE - VICTOR-HUGO)

Cours de Vacances

Préparation intensive à l'entrée dans les différentes classes, de la 6° à la 1re, au B.E.P.C. et au baccalauréat, session de septembre

Révision des programmes - Exercices d'entraînement
Compositions de contrôle

★

EFFECTIFS LIMITÉS
EXTERNAT ET DEMI-PENSION
4 SEMAINES
22 août - 17 septembre